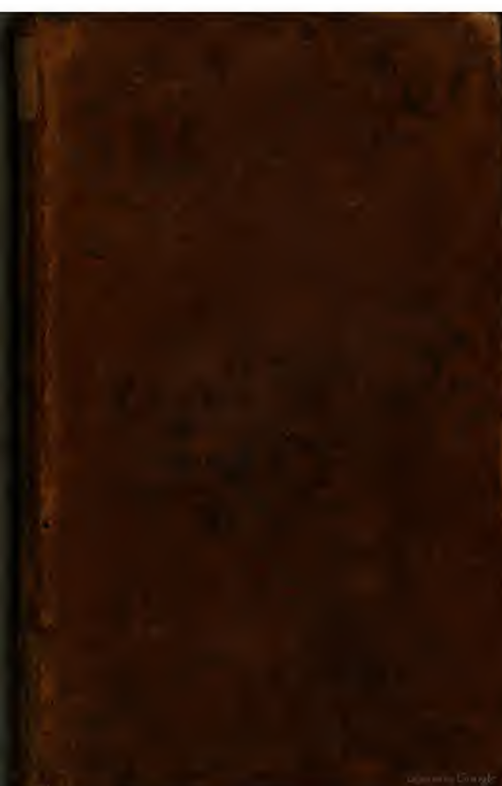




LES MILLE ET UNE FAVEURS,

CONTES DE COUR,

TIRÉS DE L'ANCIEN GAULOIS,

PAR LA REINE DE NAVARRE.

TOME SECOND.



A LONDRES,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXXIII.

TABLE
DES HISTOIRES

Contenues dans ce Second Volume.

Fin de la Table du Tome second.



LES MILLE ET UNE FAVEURS,

CONTES DE COUR,

TIRÉS DE L'ANCIEN GAULOIS.

PAR LA REINE DE NAVARRE.

POurroit-on ſavoir, ô jeune Homme, s'écria la voix qui venoit de chanter, ce qui peut occaſionner votre douleur. Elvinie, ma maîtreſſe, qui ordonne qu'on ait de vous tous les ſoins poſſibles, ſeroit au déſeſpoir ſi elle vous ſurprenoit dans cet accablement. Elle penſeroit avec juſtice que les ordres poſitifs de ſa part, donnés pour vous bien recevoir, auroient été mal exécutés. J'aurai ſoin, reprit Gelindes, ſi je ſuis aſſez heureux

d'en être approché, de lui ôter cette idée. Bien loin d'avoir lieu de me plaindre, je ſuis on ne peut pas plus flaté de la maniere gracieuſe dont on veut bien en uſer avec moi. Je ne ſais à quoi l'attribuer, & je voudrois aſſurément qu'il me fût poſſible de m'en pouvoir reſſentir; mais des raiſons ſecretes & cruelles ne me permettent pas l'abord des plaiſirs; elles ſont ſi juſtes, que votre Elvinie elle-même ne les déſapprouveroit pas, ſi elle en étoit informée.

Après ce diſcours Gelindes ſe tut un moment, enſuite il demanda à celle qui venoit de lui parler, s'il étoit défendu qu'il ſût à qui il étoit redevable des bons traitemens qu'on lui faiſoit, & en quelle conſidération il les avoit mérités? Pour le ſujet de votre premiere queſtion, reprit la voix, comme il ne m'a point été ordonné de vous le cacher, je vous dirai ce que j'en ſais.

La belle Elvinie eſt la maîtreſſe du Palais où nous ſommes: c'eſt un des plus

beaux de cette ville. Je ne la connois pas assez pour vous rendre un compte exact de ce qu'elle a été autrefois ; je ne lui suis attachée que depuis qu'elle est en cette ville. Ce que je puis vous dire, c'est que sa beauté & ses talens l'ont rendue un objet d'adoration publique. Elle danse le mieux du monde. Le plus riche Seigneur du Royaume en est éperduement amoureux : il n'y a point de soins qu'il n'imagine pour s'en faire aimer ; jusqu'ici il n'a pu y parvenir. Cependant, loin de se rebuter, il tente chaque jour de nouveaux moyens pour y parvenir. Ce Palais est le moindre des biens qu'il l'a obligée de recevoir. Elle a beau lui répéter, à toutes les marques de générosité qu'il lui donne, son impossibilité de les payer d'un tendre retour, il persévere, & vit dans la confiance, que tôt ou tard elle couronnera son amour.

Voilà ce que c'est qu'Elvinie, continua la voix : son caractere aimable & généreux, lui fait employer une partie des

biens que la fortune lui prodigue, à faire du bien aux infortunés. C'eſt lui plaire que d'imiter ſon exemple. Souvent il lui arrive de ſe traveſtir, de les aller chercher, & de les ſoulager. Elle me fait l'honneur de ſouffrir que je partage avec elle ſes généreux deſſeins. Le haſard a permis que nous vous ayons rencontré aujourd'hui. Voilà, s'eſt écrié ma belle Maîtreſſe en vous voyant marcher à tatons, un ſujet propre à exciter notre humanité. Cet aveugle a tout perdu en perdant la douceur de la vue : cette privation me paroît un des plus grands malheurs de la vie. Il me ſemble encore, & j'ai lieu de le croire à ſon modique ajuſtement, qu'il eſt accâblé par la mauvaiſe fortune. C'eſt trop ſouffrir à la fois : je veux l'entretenir, apprendre la cauſe de ſes peines, & y remédier. Voilà ! ô jeune Homme, pourſuivit la confidente d'Elvinie, ce qui a donné lieu à votre aventure. Vous la verrez bientôt cette charmante Perſonne ; elle ſoupe avec le

Seigneur dont je vous ai parlé; dès qu'il ſera retiré, elle ſe rendra ici. Ne ſoyez point honteux avec elle : parlez-lui avec franchiſe : apprenez-lui votre hiſtoire; elle ſe plaît à cette ſorte de plaiſir; il ſe termine toujours par des actes de douceur & de généroſité.

Gelindes ne fut pas peu ſurpris du beau portrait qu'on venoit de lui faire d'Elvinie; il déſira avec ardeur d'entretenir une Perſonne ſi rare, & qui montroit tant de vertu, dans un état où l'on en trouve ſi rarement. L'averſion qu'il avoit conçu pour les Femmes, par tant d'épreuves faites de ſa part, lui ôtoit toute confiance en elles, & ne lui permettoit pas de ſe flater, que celle qu'on venoit de lui vanter, fût plus recommandable que les autres. Il penſa qu'il ſe pouvoit faire qu'elles fiſſent uſage de quelques bonnes qualités; mais il reſta dans l'opinion, que du côté de la ſageſſe, elles n'avoient les unes ſur les autres aucune préférence : le paſſé prouvoit, l'avenir étoit incertain.

Voilà quelles furent les réflexions de Gelindes jufqu'au moment qu'Elvinie parut.

Tanitbudan, que cet endroit de l'hiftoire de Dalamine intéreffoit beaucoup, par le rapport qui s'y trouvoit avec fes propres fentimens, regarda fixement *Crofelivefgol*, & lui fit remarquer, en fouriant, qu'il n'étoit pas le feul qui penfât défavantageufement des Femmes. Le premier Miniftre en convint, en ajoutant que la fuite de l'Hiftoire de Gelindes feroit connoître, fi les raifons qu'il avoit eu pour les haïr étoient bien fondées. C'eft ce que nous allons voir, répartit le Roi; quoi qu'il en puiffe être, ce ne fera pas ce qui me décidera.

Dalamine, qui s'étoit arrêtée dès qu'elle s'étoit apperçu de la diftraction de *Tanitbudan*, le voyant prêt à l'entendre, continua dans ces termes.

Suite de l'Hiſtoire de DALAMINE *& de* GELINDES.

A peine Elvinie fut-elle dans l'appartement où avoit ſoupé Gelindes, qu'elle le pria, avec tous les égards poſſibles, de vouloir bien lui faire part de ſes aventures, & des ſujets qu'il avoit de ſe plaindre de ſa deſtinée. Ce jeune Homme, prévenu favorablement pour cette belle Fille, lui fit un remercîment bien tourné ſur la maniere dont il avoit été reçu, & il montra beaucoup d'eſprit dans le début de ſes aventures. Sa modeſtie lui fit paſſer légerement ſur ſes premiers combats, & ſur la réputation qu'ils lui avoient fait acquérir. Il en voulut faire autant lorſqu'il fut queſtion de ce qui s'étoit paſſé à Rome : Arrêtez, s'écria Elvinie (*a*) troublée, en le parcourant de tous ſes yeux; cet endroit de votre vie m'intéreſſe (*b*) plus que vous ne penſez : c'eſt à moi à faire ce récit. Après ces mots,

(*a*) 188. Faveur. (*b*) 189. Faveur.

elle détailla tout ce qui s'étoit paſſé dans cette glorieuſe journée; rapporta les conventions du combat; nomma Codrus & ſes compagnons ; peignit les différens mouvemens dont le Cirque avoit été agité pendant cette vigoureuſe action, les craintes dont elle (*a*) même avoit été effrayée lors de ſa chûte, & la joie (*b*) extrême qu'elle avoit reſſentie en le voyant ſe relever, & ſe préſenter au peuple avec la tête de ſon ennemi à la main. Jugez, après le rapport que je viens de vous faire, continua Elvinie, ſi je ſuis bien inſtruite de ce qui vous regarde. Achevez à préſent, Gelindes; c'eſt votre nom, je le ſais ; le reſte de vos aventures (*c*) m'importe. Je me réſerve à mon tour, dès que vous aurez fini de ſatisfaire ma curioſité, de vous apprendre les raiſons importantes qui m'intéreſſent à ce récit. Elles ſont plus grandes que vous ne penſez : vous en ſerez bientôt convaincu.

Gelindes, ſurpris de trouver Elvinie

(*a*) 190. Faveur. (*b*) 191. Faveur. (*c*) 192. Faveur.

ſi bien informée de ce qui le regardoit, & de l'intérêt vif qu'elle marquoit pour ſon ſort, preſſa en vain ſa mémoire, pour ſe rappeller le ſon de ſa voix. Ce fut dans ce moment qu'il ſentit, plus que jamais, combien l'avantage de la vue étoit précieux. Cette réflexion le fit ſoupirer; enſuite il acheva ſon hiſtoire. Elle fut terminée par la recherche inutile qu'il avoit faite juſques-là de cette eau myſtérieuſe qui devoit faire ceſſer ſon aveuglement, & par la réſolution ſecrete qu'il avoit pris de mourir, & d'abandonner ſon deſſein. Elvinie le blâma de cette réſolution affreuſe, lui remontra que, bien loin que le mépris de la mort fût une grandeur d'ame, il marquoit une de ſes plus grandes foibleſſes. Mourir pour s'affranchir de tous les maux de la vie, eſt l'action, diſoit-elle, d'un homme efféminé, que la crainte de ſouffrir déſeſpere : mais ſouffrir les plus cruels événemens, ſe roidir contre la fortune, en recevoir les coups avec un front armé

de fermeté ; c'eſt le propre d'un grand courage, & d'un homme véritablement homme : une pareille victoire ſur ſoi-même, eſt encore plus glorieuſe que celle que vous avez remportée ſur le terrible Codrus.

Gelindes ne put s'empêcher de rougir de toutes les choſes qu'Elvinie ajouta à ce ſujet. Pour ce qui eſt, continua-t-elle, de vos préventions contre les Femmes, elles ſont auſſi mal fondées que vos projets de mourir. Le particulier ne doit pas détruire le général. Vous en avez trouvé un très-grand nombre, aſſurez-vous, qui ne ſont pas telles qu'elles doivent être ; le haſard vous a été malheureux ; mais ces preuves ne ſuffiſent pas pour les condamner toutes. Il en eſt d'elles comme des hommes : de mille, combien s'en trouve-t-il de véritablement parfaits ? Croyez-moi, Gelindes, la regle eſt générale ; le nombre des Bons eſt toujours le plus petit, mais il n'en eſt pas moins reſpectable : pour moi, c'eſt-là mon ſentiment,

Quelle que fût la prévention de Gelindes pour la belle Elvinie, il ne fut point de son sentiment. Je souffre, reprit-il; ma guérison dépend d'une honnête Femme; j'ai fait l'épreuve de plus de trois cens de suite, sans en avoir trouvé une de vertueuse : comment pourrois-je en excepter du nombre? Mais si je vous assurois que votre entêtement est injuste, & que j'en connois une (*a*) qui vous guérira, supposé le secret infaillible; que me direz-vous, reprit Elvinie? Que je serois le plus heureux de tous les hommes, répondit Gelindes en soupirant, & que tous les instans de ma vie lui seroient consacrés. Souvenez-vous, ô Gelindes, de ce que vous promettez, ajouta Elvinie; mais craignez de promettre plus que vous ne pouvez tenir.

Gelindes renouvella ses protestations, & les assura par un serment. Je vous crois, dit Elvinie, & je vais de ce pas vous chercher (*b*) le remede à vos maux.

(*a*) 193. Faveur. (*b*) 194. Faveur.

Je ne doute pas qu'il ne faſſe ſon effet, dès que vous en aſſurez l'épreuve infaillible. Je vous le donnerai ſans condition : plaiſe aux Dieux que j'ai invoqué ſi long-temps qu'il vous rende tel qu'on vous ſouhaite, & que vous ſoyez auſſi reconnoiſſant que vous venez de le proteſter.

A peine Elvinie eut-elle prononcé ces mots qu'elle diſparut. Gelindes ne ſavoit que penſer de l'aſſurance avec laquelle on lui répondoit de ſa guériſon. Juſte ciel ! s'écria-t-il en ſecret, ſe pourroit-il que je reviſſe enfin le jour dont la privation m'a tant coûté ! Comment pourrois-je reconnoître un tel ſervice ? Ah ! je n'imagine aucun obſtacle que ma reconnoiſſance ne ſoit capable de lever pour y parvenir ; mais de quel eſpoir me flatai-je ? Dois-je prétendre à trouver chez une Fille conſacrée aux myſtères de la Déeſſe, un remede que je n'ai pas rencontré juſques chez les Prêtreſſes de la Vertu ? Y en a-t-il une ſeule que je n'aye éprouvée ?

Gelindes étoit plongé dans ces réflexions lorſqu'il fut interrompu par Elvinie, qui lui apportoit (*a*) elle-même un vaſe, dans lequel étoit enfermé le remede précieux qu'elle lui avoit promis (*b*). Guériſſez, lui dit-elle, ô Gelindes, en lui frottant les yeux de cette liqueur ſecrete, puiſque votre guériſon dépend de cette ablution ſalutaire. A peine cette charmante Fille eut-elle (*c*) touché Gelindes, qu'un de ſes yeux s'ouvrit. Juſte ciel! quel prodige! s'écria-t-il, en portant avec précipitation cette main miraculeuſe ſur l'autre œil, qui s'ouvrit de même; je vois enfin, & je vois tout ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus beau dans la vie. Croyez-vous à préſent qu'il y ait des Femmes vertueuſes, s'écria Elvinie en ſouriant? & continuerez-vous encore à leur faire une guerre injuſte? Oui, Madame, continua Gelindes en ſe jettant aux genoux de ſa Libératrice;... Mais plus je vous

(*a*) 195. Faveur. (*b*) 196. Faveur. (*c*) 197. Faveur.

vois au-dessus d'elles par votre sagesse supérieure, & plus le reste des Femmes me paroît méprisable. En vous j'ai trouvé ce Phénix adorable; mon admiration, mon respect, ma vie même, tout vous est consacré dès ce jour. Je ne connois plus que vous pour ma souveraine; ordonnez; je suis prêt à tout entreprendre, pour vous convaincre que je vous suis plus soumis que le dernier de vos esclaves.

Elvinie donna (*a*) sa main à Gelindes; relevez-vous, lui dit-elle en le regardant (*b*) tendrement; il ne me siéroit pas de donner des loix au Vainqueur de Codrus & au mien. Qu'entens-je! reprit Gelindes vivement, en la regardant avec des yeux surpris; se pourroit-il que je fusse assez heureux.... Ecoutez-moi, interrompit Elvinie, vous n'êtes pas encore au comble de vos étonnemens.

(*a*) 198. Faveur. (*b*) 199. Faveur.

Histoire d'ELVINIE.

Je ſuis née Grecque, de Parens nobles, & que l'amour de la Patrie a fait périr en s'oppoſant aux attentats d'un Tyran. Le peu de beauté dont le ciel m'a partagée me fit, dès les premieres années qu'elle commença à paroître, autant d'Amans que d'Hommes qui me virent. Mon cœur, ſoutenu par les ſentimens épurés de la ſageſſe de ma Mere, mépriſa de tout temps les douceurs & les diſcours inſipides de tendreſſe & d'amour. La maniere dont je recevois les premieres déclarations qu'on me faiſoit, me délivra bientôt des ſecondes; on m'aimoit ſi on le vouloit; mais il n'étoit pas libre de me le dire, & je n'entendois aucune raillerie ſur ce ſujet.

La mort de mon Pere, ordonnée par un infâme Tyran, m'ayant donné de l'exécration pour ma cruelle Patrie, je la quittai avec ma Mere, & nous nous retirâmes en Italie, où nous avions un

Parent qui y étoit en quelque confidération. A peine y parus-je, que la Jeuneffe de ce pays fe montra à l'envi jaloufe de me plaire, & de me donner des marques particulieres de l'amour que j'avois infpiré. J'en ufai de même dans ce climat que dans la Grèce : ma fierté éloigna tous mes Amans, & je me trouvai, au bout de peu de temps, auffi tranquille que j'avois été obfédée.

L'éducation mâle dont mon Oncle, auffi grand Capitaine que grand Philofophe, m'enrichit, m'enfla à tel point les fentimens, que je ne refpirois plus que la gloire & les combats. Le plus grand de mes plaifirs étoit d'affifter aux courfes des Taureaux, ou aux luttes des Gladiateurs. S'il m'avoit été permis de témoigner mon eftime à ceux qui fe diftinguoient à ces fortes de Jeux, je me ferois abaiffée à les vanter moi-même. A ce défaut, je confervois leurs idées ; j'en repaiffois mon fouvenir ; & mon cœur en étoit quelquefois agité au point que

j'en devenois rêveuſe & mélancolique. Qui ne m'auroit pas connue, m'eût cru fort ſouvent amoureuſe : je l'étois en effet ; mais c'étoit de la gloire : & comme elle n'a point de corps, je la perſonnifiois en ceux en qui elle brilloit davantage. Voilà mes premieres foibleſſes : je vais paſſer à de plus grandes.

Des affaires d'Etat ayant obligé mon Oncle à ſe tranſporter à Rome, je marquai un ſi grand déſir pour faire ce voyage, qu'il voulut bien que je l'y accompagnaſſe. Mon premier ſoin fut d'y aſſiſter aux combats qui ſe faiſoient dans cette grande Ville. Quelle différence de ceux que j'avois vu juſques alors ! Je revins ſi charmée du premier, & mes tranſports parurent ſi grands à mon Oncle, que la crainte qu'ils ne fiſſent trop d'impreſſion ſur moi, & qu'ils ne dérangeaſſent ma cervelle, l'obligea à me défendre de m'y trouver davantage. Qui m'eût vu alors, ſe feroit imaginé qu'on m'avoit enlevé un Amant trop chéri. Je pleurois ſans

cesse; je ne pouvois me consoler de ne plus me trouver à ces magnifiques jeux; je passois les jours à pleurer, & les nuits à rêver de combats : tantôt je battois des mains; une autre fois j'unissois mon cri à celui qui se jette au premier coup de poignard, lorsqu'un Athlete adroit & vigoureux triomphe d'un nerveux Adversaire. Enfin, je devenois folle; & si j'avois été retenue plus long-temps, je crois que je la serois devenue tout-à-fait.

Mais vous arrivâtes dans ce temps à Rome, ô Gelindes, & vous défiâtes Codrus & dix Athletes à la fois. L'attente de ce magnifique combat, & les conditions qui y étoient attachées permirent à toutes les Femmes de s'y trouver. En vain mon Oncle voulut-il me céler cette nouvelle : les Hérauts qui la publioient à haute voix, me l'apprirent. Je menaçai mon Parent de trouver les moyens de me plaindre de la violence qu'il me faisoit, s'il m'empêchoit de me satisfaire. Comme Etranger en cette

Ville, il n'oſa contrevenir à la déclaration qui défendoit, ſous quelque prétexte que ce fût, de retenir aucune Femme. J'aſſiſtai donc à votre combat, ô Gelindes; mais il eſt bon, avant que d'aller plus loin, de vous apprendre avec quelles diſpoſitions je m'y trouvai.

Le bruit de votre réputation étoit parvenu juſqu'à moi. On comptoit un grand nombre de ceux de qui vous aviez triomphé. Cette prévention étoit flateuſe pour un cœur amoureux de la gloire, & je l'avois bientôt adoptée. Lorſque j'entrai dans le Cirque, ces préjugés, preſqu'évanouis par une privation aſſez longue de ce qui y donnoit lieu, ſe réveillerent entiérement à l'appareil du magnifique combat qui alloit ſe livrer. Les diſcours qui ſe tenoient à côté de moi, dans leſquels j'entrai avec vivacité, balancerent cette opinion que j'avois de votre valeur. L'on me vantoit Codrus comme un Athlete invincible : tous ſes combats m'étoient détaillés. Je nageois

dans le plaiſir d'entendre les merveilles qui m'en étoient rapportées; mais, malgré ces opinions répandues & reçues, je ne pouvois m'empêcher de les révoquer en doute, lorſque je les oppoſois à la témérité de votre entrepriſe. Défier un Codrus, me diſois-je, ſeroit aſſurément un défi bien téméraire, en le conſidérant comme un Vainqueur toujours victorieux; mais le défier avec dix des plus braves de ſa ſorte, ajoutois-je, eſt d'un courage à nul autre comparable. Telles étoient mes réflexions lorſque vous entrâtes dans l'arene. Votre abord fier & majeſtueux (*a*) m'impoſa. Je treſſaillis (*b*) aux cris que votre préſence occaſionna : tout ceſſa dans moi-même; je n'avois plus que des (*c*) yeux, & je ne croyois pas en avoir aſſez.

Je ne finirois jamais, ſi j'analyſois toutes les penſées qui m'agiterent pendant le cours du combat. O ciel ! combien

(*a*) 200. Faveur. (*b*) 201. Faveur. (*c*) 202. Faveur.

ne souffris-je (*a*) point de l'incertitude de votre victoire! Mon front, couvert d'une sueur froide, auroit rendu témoignage de ce qui se passoit dans moi-même, s'il avoit été consulté. Mais n'entrons en aucune comparaison de ces altérations aux suites qu'elles eurent après ce combat. Je vous avois (*b*) donné mon cœur avant que vous fussiez victorieux : ce n'étoit plus votre gloire qui me touchoit, c'étoit (*c*) vous seul, lorsque vous vous approchâtes pour faire le choix tant craint, tant désiré. Car si quelques-unes trembloient au moindre de vos regards, combien ne s'en trouvoit-il pas qui vous auroient volontiers prévenu? Quand, dis-je, vous vous tournâtes vers la personne heureuse à qui vous donnâtes votre main, que ne (*d*) devins-je point! Mon cœur alloit au (*e*) devant de vous : j'étois prête à me (*f*) lever. Mon amour-propre, ou mon trouble, qui me persuadoit

(*a*) 203. Faveur. (*b*) 204. Faveur. (*c*) 205. Faveur. (*d*) 206. Faveur. (*e*) 207. Faveur. (*f*) 208. Faveur.

que vous aviez jetté les yeux ſur moi, trompé dans ſon attente, me fit jetter un grand (*a*) cri, dès que je connus.... Quoi! c'eſt vous, Madame, interrompit Gelindes, qui ſe rappella ce trait : ſe pourroit-il!.... Oui, c'eſt moi, reprit Elvinie; tout Rome s'en apperçut : j'en demeurai ſi confuſe, que je fendis la preſſe, & me rendis chez moi avec une agitation ſi grande & ſi cruelle, que j'en tombai (*b*) malade dès le même ſoir.

Tout l'art des plus fameux Philoſophes put à peine me rendre à la vie. Une ſeule fille que j'avois, & qui connoiſſoit la cauſe de mon mal, flata ma manie, & me dit, que ſi je voulois me rétablir, elle me ſuivroit juſques dans les lieux où vous viviez ; en repaiſſant mon eſprit égaré, de l'eſpoir (*c*) que vous ne m'auriez pas plutôt vue, que vous rendriez à mes charmes la juſtice qui leur étoit due, diſoit-elle. Croiriez-vous, ô Gelindes,

(*a*) 209. Faveur. (*b*) 210. Faveur. (*c*) 211. Faveur.

que ce ridicule eſpoir fit (*a*) plus que tous les remedes imaginés pour me ſecourir? Inſenſiblement je me rétablis : dès que je fus entiérement guérie, je ſortis du (*b*) logis avec cette fille complaiſante, une nuit, ſans que perſonne ait pu ſavoir depuis ce que nous étions devenues. Nous nous embarquâmes, & arrivâmes bientôt dans cette ville, où je comptois vous (*c*) trouver. Jugez de mon (*d*) déſeſpoir, en apprenant que vous en étiez ſorti. On ne ſavoit quelle route vous aviez priſe; c'étoit le bruit que vous aviez fait courir. Je fis vainement de nouvelles (*e*) enquêtes; elles ne me réuſſirent pas mieux : depuis votre diſgrace, perſonne ne vous connoiſſoit; & vous étiez ſi bien caché comme vous venez de me l'apprendre, qu'il m'a été impoſſible juſqu'ici de vous déterrer.

Cependant me trouvant ſans argent, ne ſachant plus que faire, & ne me ſen-

(*a*) 212. Faveur. (*b*) 213. Faveur. (*c*) 214. Faveur. (*d*) 215. Faveur. (*e*) 216. Faveur.

tant pas d'humeur à retourner dans ma Patrie, & encore moins à en recouvrer par des voies qui ne convinssent point à ma façon de penser; je suivis le conseil d'une hôtesse, qui m'offroit son crédit pour me faire entrer dans une Académie où les talens étoient en honneur, & rapportoient beaucoup, sur-tout quand la complaisance étoit de moitié. Quelle que fût ma répugnance pour un parti si opposé à ma façon de penser, la nécessité m'y détermina. A peine eus-je paru, que ma tentative réussit au-dessus de mes désirs même. Il n'y eut personne qui ne me donnât la préférence sur toutes mes Compagnes. Un air étranger sans doute, & quelques graces qui parurent nouvelles, me servirent de mérite: en un mot, je fis une brillante conquête, qui, malgré mes refus constans, m'a comblé de biens, & m'a mise dans l'état brillant où l'on me voit aujourd'hui. Gelindes, transporté de ce récit & de sa guérison miraculeuse, se jetta aux pieds de la belle Elvinie, & lui demanda

demanda pardon de l'injuſtice affreuſe qu'il avoit fait, diſoit-il, à ſes charmes. Il ne tiendroit qu'à vous que je la réparaſſe, continua-t-il, en la regardant tendrement, rien ne m'attache dans ce pays ; au contraire, j'ai des raiſons pour qu'il me ſoit en horreur ; ſortons-en, belle Elvinie ; allons en d'autres climats, goûter la félicité dont peuvent jouir deux cœurs parfaitement unis : la fortune, toute aveugle qu'elle eſt, ſera obligée d'entrer dans un deſſein ſi beau & ſi glorieux, puiſqu'il n'eſt qu'une ſuite de l'amour le plus tendre, & de la reconnoiſſance la plus pure. Quoi qu'il en ſoit, mes talens, qui renaiſſent en recouvrant la vue, me remettront beintôt en ſituation de ſoutenir tout ce que j'ai de plus cher dans le monde. Vous aimez la gloire ; c'eſt par-là que j'ai ſû vous plaire : je ſaurai, en la cultivant, entretenir un goût auquel je vais devoir entiérement mon bonheur.

Elvinie étoit trop tendre pour refuſer

un projet ſi flateur, elle (a) arrangea ſes affaires ſi ſecrétement, qu'au bout de huit jours elle fut en état de ſuivre Gelindes. Trois places retenues dans un bâtiment qui devoit paſſer dans la Grece, les cacherent juſqu'au temps du départ.

Gelindes ayant appris du Pilote que le vent étoit enfin tel qu'on le déſiroit, & qu'on mettroit à la voile le lendemain, ſe fit amener à bord, & après le coucher d'Elvinie il rentra dans la ville, pour exécuter ce projet qu'il méditoit depuis long-temps. Qui eût crû, ô Dalamine, continua Jaloanda, le deſſein horrible qui le guidoit ! Je vous ai dit, ſi je m'en ſouviens bien, qu'il avoit une liſte de toutes les femmes qu'il avoit éprouvées, dans laquelle étoit compriſe ſa propre famille ; que fait ce Barbare ? Sûr de ſon coup, & d'un ſecret qu'il a pour que tout lui ſoit ouvert, il entre chez lui, commence cette nuit fatale par couper les oreilles à ſa femme & à ſes filles ; de-là il con-

(a) 217. Faveur.

tinue sa ronde, & ne cesse de couper, jusqu'à ce qu'il ait rempli le nombre écrit. Il se termina enfin à la trois cens soixante & cinquieme oreille; & après cette terrible expédition, il rentra dans le vaisseau un peu avant le jour.

Si le Bâtiment avoit mis à la voile, comme le Pilote l'avoit assuré, Gelindes n'avoit rien à craindre des suites de cette fâcheuse catastrophe; mais malheureusement pour lui, le vent changea, il n'apprit pas sans émotion, qu'on ne partiroit que lorsqu'il seroit retourné au point où on le désiroit.

Cependant l'expédition des oreilles coupées faisoit un bruit terrible à la ville. Le Magistrat, touché des clameurs de toutes celles qui avoient perdu les leurs, fit faire des perquisitions les plus exactes. Il n'y eut pas une seule maison où on ne fouillât; jamais on n'a vû dans une Ville un bouleversement pareil: l'on ne savoit sur qui jetter des soupçons. Les Prêtres consultés répondirent à l'ordi-

naire, que c'étoit l'effet de la colere de leurs Dieux, qui se manifestoit par cette mutilation, & qui marquoit combien ils étoient indignés du peu de révérence qu'on avoit pour leur culte, & pour ceux qui en étoient les ministres; en ajoutant, que si l'on ne changeoit de conduite, on en verroit bien d'autres avant qu'il fût peu.

Mais le Seigneur qui aimoit Elvinie ne s'en tint pas à ces opinions. L'histoire des malheureuses oreilles ne lui fut pas plutôt parvenue, qu'il se rendit au Palais de sa Maîtresse, dans la crainte qu'elle ne fût du nombre des mutilées. Quelle fut sa douleur de ne l'y plus trouver, & de connoître, après une recherche des plus exactes, qu'elle étoit enlevée ou perdue pour jamais! Il ne douta pas que l'auteur de la coupe des oreilles ne fût celui du rapt de sa Maîtresse : dans cet esprit il mit des gens en campagne, & répandit tant d'argent pour être instruit, qu'il fut enfin, par un Ven-

deur d'eau-de-vie qui se tenoit ordinairement au coin du Palais de sa Maîtresse, qu'il en avoit vu sortir la nuit une Femme à qui un homme donnoit le bras, lesquels se retiroient avec beaucoup de précaution : que curieux, comme tous les gens de sa sorte, de savoir ce que c'étoit que cette avanture, il les avoit suivis jusqu'au Port; mais qu'un esquif les ayant pris, pour les conduire sans doute à quelque Vaisseau, il avoit été obligé de s'en retourner, sans avoir pû satisfaire plus amplement sa curiosité.

Cet indice parut suffire à l'Amant d'Elvinie pour demander un ordre de visiter tous les Vaisseaux : il lui fut accordé. Que vous dirai-je de plus, continua Jalaonda ? il fit lui-même cette perquisition. Le malheureux Gelindes fut pris & conduit dans les prisons : voilà la fin de l'Histoire de votre Inconnu. On travaille actuellement à lui faire son procès : il y a tant de preuves contre lui, qu'il n'y a pas lieu de douter qu'il ne soit

encore libre ? ajoutai-je. Non, Madame, poursuivit Jalaonda : son Protecteur la tient enfermée dans son Palais, & la garde lui-même à vue : il ne lui rendra, prétend-on, sa liberté, que quand Gelindes ne sera plus. Il travaille sans cesse à le perdre, & avant qu'il soit deux jours, on ne doute pas que ce ne soit une affaire consommée.

Jalaonda n'eut pas plutôt achevé ces mots, que je la priai de me servir dans une occasion ou il y alloit de ma (*a*) vie. J'en avois imaginé les moyens : je les croyois infaillibles. Je ne doutois pas qu'Elvinie ne fût aussi inquiete que moi, de ce qui devoit arriver à son Amant, & qu'elle ne se prêtât à tout ce qu'on exigeoit d'elle pour le sauver. Prévenue de ces choses, je résolus de la voir, & de prendre avec elle des mesures pour (*b*) arracher mon Amant au malheur qui le menaçoit. Je connoissois Alcaris : il m'adoroit : il étoit le neveu de l'Amant d'Elvinie ; & je ne

(*a*) 218. Faveur. (*b*) 219. Faveur.

doutois pas qu'il ne me facilitât lui-même une entrevue avec la Maîtresse de son Oncle. Il n'y a rien d'impossible quand on aime ; & je me persuadois aisément que je parviendrois à réussir dans mes projets.

Ce que j'avois prévû arriva. Je n'eus pas plutôt fait connoître à Alcaris (*a*) l'envie que j'avois d'entretenir Elvinie, qu'il me promit de la satisfaire, quoiqu'il dût lui en arriver. La chose n'étoit pas cependant trop aisée : son Oncle gardoit lui-même les clefs de l'appartement où elle étoit enfermée, & il étoit disposé de façon, qu'il n'étoit pas possible d'y aborder sans en avoir la disposition. Il me promit cependant de tout tenter pour y réussir.

Alcaris avoit trop d'esprit & d'amour pour n'en pas trouver les moyens. Il se cacha la nuit suivante dans l'appartement de son Oncle, prit l'empreinte des clefs, qu'il mettoit sous son chevet, en fit faire

(*a*) 220. Faveur.

d'autres, & m'avertit le soir du jour suivant, que je verrois quand il me plairoit Elvinie. Je fus si (a) transportée de sa diligence & de ce soin obligeant, que je l'embrassai (b) de tout mon cœur. Cette maniere d'être reconnoissante acheva de m'acquérir entierément Alcaris. Il en fut si satisfait, qu'il m'assura que je pouvois disposer de lui entiérement, & qu'il n'y avoit rien dans la vie dont il ne fût capable pour en mériter de plus grandes.

Nous nous rendîmes dès la même nuit chez Elvinie. Elle fut surprise d'une visite à laquelle elle n'avoit garde de s'attendre. A peine lui en eus-je appris le sujet, qu'elle se mit à verser un torrent de larmes : Ah! Gelindes est perdu! s'écria-t-elle avec une voix entrecoupée : je ne puis le sauver sans qu'il m'en coûte ce que j'ai de plus cher dans le monde... .... Ah! qu'est-ce que vous avez de plus cher que lui? interrompis-je brus-

(a) 221. Faveur. (b) 222. Faveur.

quement. Mon honneur, reprit la ſage Elvinie : ce n'eſt qu'à cette condition qu'on m'accorde la grace du criminel ; ſans cela, il périt, & je ne puis l'empêcher.

Je demeurai ſi ſurpriſe de la ſageſſe de cette réponſe, que je reſtai ſans réplique. Elle me donna lieu de parcourir tous les traits de ma Rivale : cet examen me fit (*a*) ſoupirer. Qu'elle eſt belle ! me diſois-je en moi-même ; pourrai-je jamais me flater de l'emporter ſur une Perſonne ſi charmante ? Quand même je ſerois aſſez heureuſe pour que Gelindes me fût redevable de ſon ſalut, pourrois-je encore m'en flater ? Cette réflexion me menoit à bien d'autres. Il m'eſt défendu de rien cacher ; ô Ciel ! que ces aveux vont me coûter ?

Je fis (*b*) pendant deux heures, tout ce qu'il eſt poſſible de faire pour porter Elvinie à ſe rendre aux déſirs de l'Oncle d'Alcaris. Il n'y avoit que ce moyen pour

(*a*) 223. Faveur. (*b*) 224. Faveur.

ſauver Gelindes. L'Amant de cette fille s'étoit déclaré nettement ſur ce ſujet. C'étoit lui-même qui avoit obtenu un délai pour le criminel ; mais paſſé trois jours, qu'il avoit accordés à Elvinie pour ſe décider, il devoit laiſſer aller le cours des choſes, & il ſe terminoit par la mort du coupable. Il en étoit tout autrement en cas qu'elle ſe rendît : ſon Amant lui promettoit de faire ſauver Gelindes : il en avoit des moyens aſſurés, il devoit même le lui faire voir, pour lui prouver l'accompliſſement de ſa parole, & enſuite lui donner une eſcorte, afin de le mettre à l'abri des pourſuites de ſes ennemis : telles étoient les propoſitions de l'Oncle d'Alcaris. Elvinie m'en fit le rapport elle-même, & il n'y avoit pas un moment à perdre pour prendre les dernieres réſolutions. La nuit étoit bien avancée ; il falloit ſe retirer avant le jour : je tremblois de le faire infructueuſement : & plus je trouvois de difficulté pour terminer cette affaire, pour moi trop chere,

& plus j'étois résolue à tout (*a*) tenter pour y parvenir.

Le jour qui commençoit à paroître, sans que nous eussions pris aucun parti, nous obligeoit de nous séparer. Comment! m'écriai-je, en ne pouvant retenir mes larmes; la fin de cette conférence sera donc la mort fatale qui va faire périr l'infortuné Gelindes? A quoi servent vos pleurs & vos regrets, continuai-je, en adressant la parole à Elvinie, qui paroissoit accablée de la plus vive douleur, si vous persistez à ne pas vouloir vous résoudre? Ah! que vous êtes cruelle, & que vous savez mal aimer! Que n'est-il possible ajoutai-je, que le salut de ce cher Criminel ne dépendît que de moi! Quelqu'éloignement que j'eusse pour le racheter au prix exigé, je (*b*) sacrifierois tout, ma vie même s'il le falloit, pour l'arracher à la mort qui lui est préparée.

Jalaonda, qui nous avoit écoutées jus-

(*a*) 225. Faveur. (*b*) 226. Faveur.

ques-là ſans dire un ſeul mot, s'approcha alors de mon oreille : Que ne tentez-vous une voie que j'imagine, me dit-elle myſtérieuſement, pour ſauver Gelindes? Et que veux-tu que je faſſe? repris-je en la regardant fixement : engager Elvinie, continua-t-elle du même ton, à promettre à ſon Amant de répondre à ſes déſirs; & ne feroit-il pas poſſible alors de vous ſubſtituer adroitement à ſa place? Tous les vœux par-là ne feroient-ils pas ſatisfaits?

A peine eus-je compris ce que vouloit me dire cette Fille, que j'en fis part à Elvinie, ſans faire aucune réflexion ſur les conſéquences du perſonnage que je (*a*) prétendois jouer. Cette Amante éplorée, & plus ſage que moi, adopta ce projet. Dès que ma vertu ne court aucun riſque, s'écria-t-elle, je donne avec tranſport les mains au ſalut d'un Amant que j'adore. Je ferai plus : je le laiſſerai même le maître, continua-t-elle, en me regardant

(*a*) 227. Faveur.

avec un air aſſez froid, de vous en témoigner ſa juſte reconnoiſſance. Il ſeroit un ingrat, ajouta-t-elle, s'il refuſoit de ſe prêter à des bontés ſi rares. Après ces mots, il fut convenu qu'on écriroit à l'Amant d'Elvinie; qu'on feindroit de ſe rendre à ſes déſirs; mais qu'on exigeroit de lui qu'il ſauveroit Gelindes dès la même nuit, avec parole, que dès qu'on l'auroit vu, on ſatisferoit à celle qu'on lui auroit donnée. Je dictai (*a*) moi-même la Lettre : on me cacha enſuite avec Jalaonda dans un cabinet voiſin de l'appartement d'Elvinie, & on renvoya Alcaris, auquel cette intrigue fut célée, après l'avoir prié de revenir me reprendre ſur la fin de la nuit ſuivante.

Dès que je fus ſeule avec Jalaonda, je fis réflexion à ce que je venois de promettre, & au perſonnage indigne que j'étois prête à jouer. Juſte ciel! m'écriai-je, que vais-je faire! Eſt-ce Dalamine qui ſe prête à de pareils emplois! A quel aveu-

(*a*) 228. Faveur.

glement fatal me porte un cruel penchant! Se peut-il que, dans un inſtant, je me laiſſe aller à d'auſſi folles extrêmités! & pour qui encore? Pour un Homme que je connois à peine, auquel je n'ai jamais parlé, & qui brûle pour une autre Maîtreſſe.... Grands Dieux! qu'entrevois-je! Quelle confuſion ne trouvai-je point dans tout ce qui m'arrive aujourd'hui! Gelindes peut-il aimer deux perſonnes à la fois? Mais que dis-je? Il n'aime que moi ſeule : ſes yeux ne me l'ont-ils pas proteſté le jour fatal où je l'ai vu pour la premiere fois? Ce n'eſt qu'à ſa reconnoiſſance que je dois imputer ces proteſtations de tendreſſe & d'amour pour Elvinie, rapportées par elle-même : il lui devoit ſa guériſon; elle avoit tout fait pour lui; pouvoit-il faire moins que de flater ſa manie, & de lui promettre de ne jamais l'abandonner?

Qu'une Amante eſt crédule, & qu'elle ſe flate aiſément! Il n'auroit tenu qu'à moi de concilier tous les événemens

rapportés par Jalaonda, & de connoître, en les combinant, qu'il étoit impossible que Gelindes m'eût vue au spectacle : mais l'amour m'avoit jetté dans (*a*) l'yvresse, & empêchoit les fonctions de la raison & du jugement. J'avois l'esprit (*b*) rempli de l'idée de celui que j'avois vu à la Comédie : son image (*c*) régnoit dans mon cœur. Je ne pouvois douter que cet aimable Inconnu ne m'eût fait connoître qu'il m'adoroit : ses yeux sans cesse attachés sur moi, sa langueur, l'empressement qu'il avoit eu à me suivre ; tout cela me prouvoit que j'en étois aimée. Je n'agissois que sur ce principe, & je me trompois.

Jalaonda, qui m'envisageoit fixement pendant que j'étois agitée de ces combats, me demanda froidement si j'avois bien songé à ce que j'allois faire ? Je lui répondis que mon parti étoit pris, & que, dès que Gelindes seroit sauvé, je ferois connoître de quoi j'étois capable.

(*a*) 229. Faveur. (*b*) 230. Faveur. (*c*) 231. Faveur.

Elle voulut en vain fonder ma réfolution : je tins ferme, & je ne m'expliquai pas davantage.

Quelques heures après ce difcours, Elvinie entra fecrétement dans ma chambre : ç'en eft fait, me dit-elle en parlant bas, Gelindes doit être délivré dans un moment ; on va me l'amener : fongez à ce que vous avez promis. Vous n'aurez rien à me reprocher, repris-je difcrétement ; mais il faut, à mon tour, que je fois convaincue de fa délivrance ; je le verrai fans doute. Rien de plus jufte, continua Elvinie : de cette porte vitrée, ajouta-t-elle, en me la montrant, vous le reconnoîtrez dans ma chambre, &, lorfque vous ferez fûre de ce côté, j'aurai foin de vous prévenir, afin que vous vous trouviez prête à recevoir mon Amant. Il fuffit, continuai-je en (*a*) foupirant : tout le monde fera fatisfait.

La nuit étoit bien avancée fans que j'euffe eu aucune nouvelle de Gelindes,

(*a*) 232. Faveur.

& je commençois à croire que les projets formés pour son salut n'auroient point leur exécution, lorsque j'entendis entrer doucement dans ma chambre. Dalamine, me dit Elvinie, Gelindes vient d'arriver; il est dans mon appartement; il ne tient qu'à vous à présent de le reconnoître : dans un instant ma Suivante vous amenera ici celui que vous devez, selon nos conventions, récompenser de ce service important : vous êtes sans lumiere; j'ai donné de si bons ordres, que vous ne serez pas reconnue, & il ne vous sera pas difficile de lui en imposer. Adieu : pour moi, je me retire pour jamais.

A peine entendis-je ces derniers mots : mon empressement à voir Gelindes m'avoit fait approcher de la porte vitrée. Mais quel fut mon étonnement! Jalaonda, m'écriai-je, vous vous êtes trompée : cet Homme n'est pas celui pour lequel mon cœur soupire : quelqu'aimable qu'il soit, il s'en faut bien qu'il ait les traits de mon Vainqueur. Juste ciel! m'écriai-je,

à quelle extrêmité mon aveuglement m'a-t-il portée ! & de quels remedes me servirai-je pour échaper au danger qui me menace ? J'allois, sans nul égard, traverser l'appartement d'Elvinie, & prendre la fuite, lorsque la vue d'un Homme qui survint, me retint. C'étoit l'Oncle d'Alcaris. Il parla à Gelindes à l'oreille, & lui dit sans doute de se retirer. Ensuite il s'écria : où êtes-vous donc, belle Elvinie ? hésiteriez-vous, après la satisfaction que je viens de vous donner, à rendre heureux un Homme dont les procédés ont mérité depuis si long-temps son bonheur ? En achevant ce discours, il vint droit au cabinet, attiré par le bruit que fit la porte, à laquelle mon trouble fit faire sans doute un mouvement. Ah ! c'est vous ! continua-t-il en voulant la pousser : d'où vient cette résistance ? Ne sommes-nous pas convenus ? .... Pendant qu'il achevoit ces mots, la porte, que je ne pouvois plus soutenir, s'ouvrit tout-à-coup, & le mit dans le cas d'en-

trer brusquement, & de me saisir entre ses bras. Je me défendois vainement : j'allois être la proie de ce Tyran, lorsque Jalaonda parut tout-à-coup, une bougie d'une main, & un poignard de l'autre. Périssent à la fois deux Criminels, s'écria-t-elle d'une voix mâle, en nous frappant l'un & l'autre de plusieurs coups. Apprends, perfide, me dit elle, en se faisant reconnoître pour mon Mari travesti, que je sais me venger, & qu'il y a long-temps que j'attendois ce moment pour me convaincre de ta perfidie.

Le sang que je répandis dans cet instant, m'empêcha d'entendre le reste de ces reproches. Je m'évanouis; & ce ne fut que plus de huit jours après que je repris ma connoissance. Je me retrouvai chez moi, au milieu de mes Gens, comme s'il ne me fût rien arrivé : nul d'eux ne me tint aucun discours qui eût rapport aux aventures précédentes. Je ne pus m'empêcher d'être surprise, au bout de ma guérison, de recevoir des

lettres de mon Mari, qui m'envoyoit de l'argent, m'invitoit à me divertir, à conserver ma santé, & à lui donner souvent de mes nouvelles, avec le même style que par le passé. Si je n'avois pas eu des preuves aussi marquées de mes dernieres aventures, je n'aurois pas douté que le souvenir qui m'en restoit ne fût celui d'un songe funeste : mais ces preuves étoient encore trop fraîches pour ne pas me persuader que je devois prendre plus que jamais de justes mesures pour me mettre à l'abri de pareils accidens. Mon Mari vivoit : cela devoit me suffire pour me convaincre que ma vie ne seroit jamais en sûreté, tant qu'il vivroit, où qu'il seroit jaloux. A peine fus-je rétablie du coup cruel qui m'avoit été porté, que je pris mon parti : ce fut de m'enfermer dans un Temple, où je me crus à l'abri de tous les événemens que j'avois lieu de redouter.

Mais en est-il contre son propre cœur ? A peine fus-je dans la retraite, que le

désespoir de m'y être mise s'empara de mon ame (*a*). Le souvenir cruel de mon Inconnu reprit avec plus de vigueur son empire. Je le voyois sans cesse devant mes yeux : toutes les idées du péril que j'avois craint étoient évanouies, parce que je n'en avois plus à craindre; & je n'étois plus (*b*) occupée que des moyens de savoir du moins ce qu'un Amant si cher étoit devenu. Ce désir, disois-je en moi-même, n'est point condamnable : la pitié seule en est le principe. Hélas! j'aimois (*c*) plus que jamais; & mon amour étoit d'autant plus violent, que j'étois obligée de le tenir secret.

Quelques mois se passerent de cette sorte : je (*d*) languissois plus que je ne vivois; mais un événement imprévu qui survint, & qui pensa me faire périr avec toutes celles qui étoient comme moi dans le Temple, vint réveiller des maux que le temps auroit insensiblement affoiblis,

(*a*) 233. Faveur. (*b*) 234. Faveur. (*c*) 235. Faveur. (*d*) 236. Faveur.

& me rendit plus malheureuſe que je ne l'avois jamais été.

Un jour que l'on ſolemniſoit au Temple une Fête de Junon, le corps de logis qui y étoit attaché, s'écroula tout-à-coup de fond en comble, & ébranla les voûtes de ce ſuperbe édifice. La frayeur que toutes les Vierges en eurent, leur fit prendre la fuite, & ſortir du Sanctuaire. A leur imitation, nous les ſuivîmes, & nous abandonnâmes le Temple. Il n'y eut perſonne de ceux qui étoient accourus à cet accident funeſte, qui ne nous offrît à chacune un aſyle. Je tombai en mon particulier en partage à un Statuaire, qui m'offrit, avec une bonté ſans pareille, ſa maiſon. Dans le trouble où j'étois, j'acceptai l'hoſpitalité. Il me conduiſit dans un appartement très-retiré & très-propre : vous en êtes la maîtreſſe, me dit-il, dès qu'il me l'eut montré ; là vous pourrez continuer vos exercices de piété, comme ſi vous étiez dans votre

Temple (il me prenoit pour une des Vierges) & vous ferez à l'abri des regards curieux. On avertira du lieu où vous êtes, si vous le désirez : je suis connu, & je suis assuré que votre premiere Prêtresse vous laissera chez moi, jusqu'à ce que votre logement soit entiérement rétabli.

Je remerciai mon nouvel Hôte de ses offres gracieuses, & je lui appris que je n'étois que Pensionnaire de la maison qui venoit de s'écrouler. Eh bien, reprit-il, n'importe : je ne m'en tiendrai pas moins honoré : il en résultera un bien extrêmement flateur pour moi, puisque vos devoirs ne s'opposeront pas au plaisir que je me fais de vous entretenir quelquefois. Après ce discours, le Vieillard m'apprit qui il étoit, & il me montra infiniment d'esprit dans sa conversation. Je ne me trouvai pas peu surprise de me trouver chez ce fameux Belingar, dont la fausse Jalaonda m'avoit parlé à l'occasion de l'aveuglement de Gelindes. Je ne doutai

doutai pas qu'il ne fût instruit de ce qui lui étoit arrivé, & je remis à un autre temps à lui en parler adroitement, afin de m'éclaircir sur quelques doutes qui me restoient à cette occasion.

Belingar m'offrit de me tenir compagnie à souper : je l'acceptai. Il étoit d'une humeur charmante, avoit été autrefois dans le grand monde, savoit la nature sur le bout de ses doigts, & son entretien étoit aussi instructif qu'amusant. Il me fit voir, après le souper, plusieurs curiosités physiques, qu'il eut la bonté de m'expliquer : je me couchai ensuite avec une sorte de tranquillité dont je n'avois pas joui depuis plusieurs années.

Le lendemain, la Prêtresse m'écrivit de choisir une autre maison, parce qu'il n'étoit pas possible de long-temps qu'elle se chargeât de Pensionnaires. Cette nouvelle me donna de l'inquiétude : je ne pus la cacher à Belingar : il me parut si fort dans mes intérêts, que je lui fis con-

fidence des raiſons qui m'obligeoient à me cacher d'un Mari, ſoupçonneux au point que j'en craignois à chaque inſtant la mort. Mon vieil Hôte me raſſura, en me diſant de reſter chez lui, & que j'y ſerois à l'abri de tous les événemens que je craignois. Je n'ai qu'un fils, me dit-il; je ne veux plus le voir, à cauſe de ſes déſordres, & du goût infâme qu'il a pour le ſpectacle. Je ſuis riche, vous me tiendrez lieu de tout, & je ſerai trop heureux que vous vouliez bien partager avec moi la fortune qui me reſte. L'appartement que je vous ai donné, eſt une retraite aſſurée, & quand on viendroit vous y chercher, vous ſeriez ſûre de n'y pas être trouvée.

Effectivement, le ſéjour dont il me parloit, étoit à l'abri de toutes les recherches. La porte qui y donnoit l'entrée étoit cachée dans un lambris, & il falloit en ſavoir le ſecret pour la trouver. Les jours de l'appartement donnoient dans

un chantier rempli de marbre, qui faisoit un cul-de-sac; enfin je ne pouvois pas choisir un asyle plus assuré.

J'acceptai volontiers les offres de Belingar : je ne pouvois mieux faire dans la situation extrême ou je me trouvois. Sa compagnie avoit pour moi des charmes, aussi-bien que tous les prodiges naturels dont il me régaloit à chaque instant : je ne me lassois point de les admirer, & de me les faire expliquer. La curiosité que je faisois voir à la vue de toutes ces choses, & la maniere dont j'en raisonnois, plurent au Vieillard : il s'attacha à m'expliquer les mysteres de la nature, & résolut de me mettre en état de les entendre. Je n'avois rien de mieux à faire, & je me fis une dissipation bien agréable de cette belle étude. En peu de temps mes progrès furent considérables, & ils m'attacherent bientôt au point, que le souvenir fatal de l'Inconnu commençoit à se dissiper. Hélas ! quelques mois encore,

ç'en étoit fait : mais peut-on fuir ſa deſtinée ?

Un jour Belingar vint me trouver dans mon appartement avec un air d'effroi qui me ſaiſit. Pardonnez, me dit il en tremblant, ſi j'entre ſi bruſquement : je vous demande une grace. Ce fils malheureux dont je vous ai parlé vient de tuer un homme : il me demande un aſyle : on le pourſuit, dit-il, & s'il eſt pris, il n'a point de grace à eſpérer. Je répondis à Belingar, avec empreſſement, qu'il ne pouvoit mieux faire, & qu'il ne falloit pas perdre un moment de temps à l'y faire entrer.

A peine avois-je achevé ces mots, que le Vieillard fut avertir ce fils & me l'amena ; mais je n'eus pas plutôt jetté les yeux ſur lui, que je jettai un (a) grand cri : c'étoit mon Inconnu, cet homme ſi cher pour lequel j'avois tant fait de pas, & qui avoit penſé être cauſe de ma perte. Je ne pus l'enviſager de ſang-froid ;

(a) 237. Faveur.

mes jambes (*a*) plierent ſous moi. Je voulus prier Belingar de me retenir, & de me faire paſſer ailleurs ; ma voix (*b*) mourut au paſſage, mes ſens me quitterent, & je (*c*) tombai bientôt en foibleſſe.

Elle dura ſi long-temps, que lorſque j'en revins, je me trouvai enſevelie, & comme une perſonne prête à être portée dans le tombeau. Je jettai un grand cri à cet appareil : ô Dieux ! m'écriai-je, que veut-on faire de moi ? A peine achevois-je ces mots, que je me ſentis ſaiſir & baiſer la main avec un tranſport qui m'allarma : mais quelle fut ma ſurpriſe, en reconnoiſſant cet Inconnu fatal qui ſembloit me pourſuivre en tous lieux ! Hélas ! m'écriai-je, en le regardant ſans colere (*d*), que me voulez-vous donc ? N'êtes-vous pas content de tous les maux que vous m'avez cauſés, ſans vouloir encore les rendre effectifs ? Ah ! chere Elvinie, reprit l'Inconnu, il eſt donc vrai,

(*a*) 238. Faveur. (*b*) 239. Faveur. (*c*) 240. Faveur. (*d*) 241. Faveur.

que le Ciel vous rend à mes vœux, & que vous ne m'êtes pas ôtée ! Ah ! j'en ferois mort de défefpoir. Savez-vous bien, que ce n'eft pas d'aujourd'hui que je vous fuis attaché, & que depuis le jour fatal où mon cœur s'eft rendu à vos premiers regards, je n'ai pas eu un moment de repos ? Savez-vous bien auffi, qu'après vous avoir perdue, mon égarement a été tel, qu'il m'avoit porté à imaginer, que toutes les femmes que je rencontrois étoient vous-même ? Mes extravagances à ce fujet m'ont déjà fait renfermer ; j'étois devenu fol, & d'une folie extréme. Une protection que j'avois, a profité d'un rayon de bon fens, pour me faire fortir des lieux où l'on renferme les égarés. Mais que fais je deux jours après ? Je rencontre une femme, je me jettai à fes pieds ; je lui déclare ma paffion, je la prens pour vous : en vain elle m'affure que je lui fuis inconnu, fe défigne fous le nom d'Elvinie..... Arrêtez, interrompis-je à ce nom prononcé ; quelle eft cette

Elvinie dont vous me parlez ? Une Danseuse respectable, reprit le fils de Belingar. Une aventure qui lui est arrivée il y a quelques mois, a fait connoître combien...... Je la sais, repris-je, & vous y avez plus de part que vous ne pensez. Cléobule, c'étoit le nom de mon Inconnu, surpris de ce que j'avançois, avoit la bouche ouverte pour en marquer sa surprise, lorsque l'arrivée de son Pere, qui venoit d'être averti de ma résurrection, fit changer notre entretien. Il parut transporté de ma sortie du tombeau. Loué soit le Ciel propice, qui vous rend, me dit-il, à nos vœux ! Tout étoit fini pour moi, & en vous perdant, je perdois ce que j'avois de plus cher. Je témoignai au bon Vieillard ma reconnoissance pour sa tendre affection : après ces complimens, je le priai, aussi bien que son fils, de me laisser lever, afin de me débarasser des vêtemens lugubres dont les *Pleureuses* (a) m'avoient décorée. On me laissa :

(a) Femmes préposées pour ensevelir les morts.

je m'habillai ; & dès que j'eus fait connoître que j'étois en état de recevoir mes Hôtes, ils rentrerent, en me renouvellant la joie extrême & ſincere qu'ils avoient de la bonne ſanté que je ſemblois avoir conſervé, malgré l'aſſaut affreux dont elle avoit été aſſaillie. L'entretien roula ſur les raiſons qui obligeoient Cléobule à ſe cacher. J'appris par ce récit, que la paſſion que je lui avois inſpirée, l'avoit porté à mille extravagances, pour leſquelles il avoit été renfermé ; mais que la derniere lui ayant fait faire une déclaration la plus vive à Elvinie, priſe encore pour moi, lui avoit occaſionné un différent avec Alcaris, qui en étoit devenu amoureux, & que jaloux de ſes tranſports pour ſa Maîtreſſe, ils s'étoient pris de paroles, & s'étoient battus à l'occaſion d'une défenſe faite par ce dernier, de ne jamais paroître aux yeux de cette belle Fille : enfin le combat s'étoit terminé par la mort d'Alcaris.

Belingar prit occaſion de tout ce que

ſon fils conta à ce ſujet, pour déclamer contre l'amour, & pour porter Cléobule à ſe corriger de la pente qu'il avoit à cette paſſion. Quelqu'éloignement que j'euſſe à le ſeconder, je le fis politiquement, & lui repréſentai l'inutilité des ſoins qu'il m'avoit voués. C'étoit le moins que je pouvois faire, en conſidération des bontés avec leſquelles Belingar en avoit uſé juſques-là avec moi; mais il étoit dit que je devois le payer d'ingratitude, & cela ne tarda pas à arriver.

Cependant mon Mari, qui avoit appris que je m'étois retirée dans un Temple de Veſtales, & qui, à cette nouvelle, n'avoit témoigné aucun mécontentement, ne ſut pas plutôt que j'en étois ſortie par l'accident dont il a été parlé, qu'il donna des ordres ſi précis de s'informer de ce que j'étois devenue, que je commençai à m'en inquiéter. Belingar, qui m'affectionnoit toujours de plus en plus, eut beau me raſſurer ſur mes craintes légitimes, en me proteſtant que l'aſyle où j'étois ne

pouvoit pas être plus aſſuré ; je ne voulus pas le riſquer. Je lui dis en ſecret, qu'il falloit m'en trouver un autre, & que je n'en imaginois pas un plus ſûr, que celui de retourner chez les Prêtreſſes de Junon, qui, depuis que j'étois chez lui, avoient rebâti, & étoient en état de me recevoir. J'exigeai de lui, qu'il cacheroit à ſon fils ma retraite : il me le promit, agit en conſéquence de mes prieres, & trois jours après il m'avertit que la nuit ſuivante il me conduiroit au Temple.

Cette nouvelle, que j'avois déſirée par bien des raiſons où ma vertu entroit pour quelque choſe, me parut la plus (*a*) cruelle de celles que j'euſſe reçues de ma vie. Je m'étois accoutumée à voir Cléobule, à (*b*) l'aimer & à (*c*) m'amuſer de ſes douceurs. Je me ſentis (*d*) révoltée contre moi-même, lorſque je me figurai que j'allois le perdre, & que je ne le verrois peut-être jamais. Mille ré-

(*a*) 242. Faveur. (*b*) 243. Faveur. (*c*) 244. Faveur. (*d*) 245. Faveur.

flexions, plus triſtes les unes que les autres, vinrent tour-à-tour (*a*) m'affliger. Je m'en trouvai ſi (*b*) accablée, que je ne pus retenir mes larmes, & je leur (*c*) donnai, hélas! un libre cours.

Malgré tout ce que je pus faire pour empêcher qu'elles ne fûſſent entendues, Cléobule en fut frappé: il travailloit dans une chambre voiſine; effort que j'avois obtenu de lui, pour complaire à ſon Pere. A peine crut-il que je me plaignois, qu'il fut à mes pieds. O ciel! s'écria-t-il, en me voyant en pleurs, Dalamine pleure, & j'en ignore les raiſons! Serois-je aſſez malheureux pour y avoir donné lieu, ou mon Pere? . . . . . Ceſſez vos inquiétudes, repris-je en eſſuyant mes larmes; je n'ai qu'à me louer de tous les procédés qu'on a pour moi: gardez-vous bien de me ſoupçonner d'ingratitude. Je vous (*d*) aime, Cléobule, & voi à la cauſe de mes larmes. Que je

(*a*) 246. Faveur. (*b*) 247. Faveur. (*c*) 248. Faveur. (*d*) 249. Faveur.

ſuis malheureux! reprit ce jeune Homme; vous convenez que vous m'aimez, & vous verſez des pleurs! que dois-je en augurer? Ah! ſans doute vous combattez un penchant qui fait ma félicité. Vous en triompherez, Dalamine, vous en triompherez, hélas! & vous ne m'aimerez plus.

La maniere touchante avec laquelle Cléobule prononça ces derniers mots, ſon regard triſte, ſes yeux mouillés, ſa voix foible & entrecoupée, & l'accablement univerſel dont il étoit abattu; tout cela (*a*) m'attendrit, me bouleverſa, & me fit une pitié extrême. Que deviendra-t-il donc, me diſois-je en moi-même, lorſque je l'aurai quitté? A quel excès de déſeſpoir ne ſe portera-t-il pas dès qu'il apprendra ma retraite, puiſque la ſimple apparence de mon éloignement eſt capable de le réduire à ce point? Hélas! que vais-je (*b*) faire? Il n'y pourra réſiſter; il mourra & j'en ſerai la cauſe. Pourrai-

(*a*) 250. Faveur. (*b*) 251. Faveur.

je vivre dans l'incertitude de ſon ſort? Si j'apprenois qu'il m'oubliât, que ne (*a*) deviendrois-je point? Mais ſi ſa mort parvenoit juſqu'à moi, que deviendrois-je? N'aurois-je pas à me (*b*) la reprocher éternellement?

Je fus ſi (*c*) frappée de cette idée, que, ſans faire attention que je me décelois moi-même, je m'écriai dans mon tranſport: Non, cher Amant, le projet eſt rompu, je ne vous (*d*) quitterai point; en vain je l'ai promis à votre Pere. Ah! que viens-je d'entendre! s'écria Cléobule en ſe jettant à mes genoux: j'étois donc à la veille de vous perdre? Vous pouviez avoir cette cruauté? Ah! Dalamine, quelle rigueur! y aviez-vous bien penſé? Non, non, ſi vous m'aviez aimé, l'idée même ne vous en fût pas venue: vous vous fuſſiez miſe à ma place..... Ah! c'eſt parce que je m'y mets, ingrat, continuai-je, en le faiſant relever & en (*e*)

(*a*) 252. Faveur. (*b*) 253. Faveur. (*c*) 254. Faveur. (*d*) 255. Faveur. (*e*) 256. Faveur.

souffrant qu'il me baisât la main, que je (*a*) révoque l'arrêt que je m'étois prononcé. Non, Cléobule, je ne (*b*) puis vous quitter, ajoutai-je; je sens, par la foiblesse que j'ai (*c*) pour vous, qu'il vous en coûteroit trop. J'ai donné ma parole; je devois partir cette nuit: je vais la (*d*) dégager: tranquillisez-vous donc, cher (*e*) Amant, continuai-je en lui serrant (*f*) la main, puisqu'il est dit qu'il faut que j'aime, je (*g*) ne me tourmenterai plus à combattre ma passion. Jouissez en paix de ce dernier aveu: qu'il soit fait pour jamais, & que nous nous (*h*) aimions toujours.

Je ne pus m'empêcher de (*i*) rougir en proférant ces derniers mots. Cléobule, trop amoureux pour ne pas s'appercevoir du trouble qui m'agitoit, osa me dérober un (*k*) baiser. Vous voulez donc me perdre, lui dis-je, avec un air

(*a*) 257. Faveur. (*b*) 258. Faveur. (*c*) 259. Faveur. (*d*) 260. Faveur. (*e*) 261. Faveur. (*f*) 262. Faveur. (*g*) 263. Faveur. (*h*) 264. Faveur. (*i*) 265. Faveur. (*k*) 266. Faveur.

trop (*a*) tendre pour lui en impoſer. Si vous m'aimiez véritablement, ô Cléobule, vous porteriez-vous à de pareils excès? Non, ſans doute, vous ménageriez ma foibleſſe, & feriez au contraire le premier à la ſoutenir, & à me préſerver des ſuites funeſtes d'un trop tendre égarement.

J'avois beau me défendre, & me ſervir de toutes les expreſſions les plus propres à perſuader, le trop preſſant Cléobule me laiſſoit à peine le temps (*b*) de me reconnoître. La vivacité de ſon amour me jettoit dans (*c*) un embaras affreux. Il avoit ſaiſi une de mes mains; &, malgré mille efforts, je ne pouvois (*d*) parvenir à la dégager. Que ne fuyois-je!...... Hélas! Seigneur, pourquoi me forcez-vous à de tels aveux? Que vous dirai-je? J'abandonnai (*e*) cette main tant déſirée; l'Ingrat en fit ſon (*f*) propre, & ſon bien le plus doux.

(*a*) 267. Faveur. (*b*) 268. Faveur. (*c*) 269. Faveur.
(*d*) 270. Faveur. (*e*) 271. Faveur. (*f*) 272. Faveur.

Je gémiſſois en ſecret de l'aſcendant fatal qui me dominoit, lorſque la porte s'ouvrit tout-à-coup. Fuyez, fuyez, s'écria Belingar effaré, regagnez votre aſyle; votre Mari a découvert.... Mais que vois-je, s'écria-t-il, en reculant deux pas; mon fils à (*a*) vos pieds! Ah! Dalamine, à quoi vous expoſez-vous?.... Il n'eut pas le temps d'achever, & moi de retirer (*b*) ma main, que mon Mari, armé d'un cimetere, parut ſubitement. Ah! Perfide, s'écria-t-il en voulant me porter un coup que ſon ſaiſiſſement rendit inutile; je te retrouve enfin.... Il ne put achever. La colere qui lui glace les ſens, le rend immobile; ſa fureur eſt vaine; le cimetere échape de ſa main. Mon Amant, avec une préſence d'eſprit inimitable, ſe dégage, le ramaſſe, me fait ſigne de fuir, & paroît prêt d'aſſurer ma retraite. Belingar me donne le bras (*c*), m'engage à profiter de cet heureux moment, & je ſuis bientôt à couvert dans

(*a*) 273. Faveur. (*b*) 274. Faveur. (*c*) 275. Faveur.

l'aſyle ſecret du malheur affreux qui me menace. Toutes ces choſes ſe firent en moins de temps que je n'en ai mis à les rapporter.

A peine fus-je à l'abri des fureurs de mon Mari, que Belingar eut lieu de me faire de juſtes reproches. Il me demanda avec un ſang froid qui me ſurprit, ſi je me ſentois aſſez de conſtance pour ne jamais démentir la paſſion que j'avois pour ſon fils, m'aſſurant qu'en ce cas il alloit travailler à me le donner pour Epoux. Votre Mari, continua-t-il, après ce qu'il a vu, ne feindra point de vous répudier; en tout cas, vingt mille ſequins d'or que je vais lui offrir (car je connois ſon amour pour l'argent) acheveront de le déterminer. J'étois ſi confuſe d'un côté, & ſi remplie d'effroi de l'autre, qu'à peine eus-je la force de lui répondre. Enfin, preſſée de me décider, je conſentis avec joie à ſes offres. Mais ne craignez-vous pas, lui dis-je enſuite, que le juſte courroux qui anime mon

Epoux contre moi, ne tombe en mon abſence (*a*) ſur Cléobule? Non, reprit Belingar avec confiance; mon Fils eſt brave, & ſait ſe défendre. D'ailleurs, ſon adverſaire eſt déſarmé: tranquilliſez-vous donc: dans un moment vous ſaurez le reſte. En achevant ces mots, le Pere de mon Amant ſortit, & il ne fut pas long-temps ſans reparoître à mes yeux.

Vous attendez-vous, Seigneur, continua Dalamine en verſant un torrent de larmes, au dénouement extraordinaire de cette fatale Hiſtoire? J'étois dans une (*b*) impatience inexprimable de ce que Belingar avoit opéré, & j'attendois ſon retour comme le moment qui alloit (*c*) décider de ma deſtinée, lorſqu'il reparut accompagné de mon Mari. Je jettai un cri à cette vue, & je voulus fuir. Raſſurez-vous, Dalamine, me dit le Pere de Cléobule en me retenant; votre Epoux ne vient point ici vous punir de vos

(*a*) 276. Faveur. (*b*) 277. Faveur. (*c*) 278. Faveur.

offenſes. Il vous en offre le pardon, & vous promet de ne s'en jamais reſſouvenir. En vain je l'ai ſondé ſur l'offre dont je vous avois parlé : il ne veut point vous perdre; il compâtit à vos foibleſſes, s'en accuſe lui-même, & prétend y avoir donné lieu. D'ailleurs mon Fils, Dalamine, le croiriez-vous, a été le premier à travailler à votre paix, & vient d'engager ſa parole qu'il ne vous reverra jamais.

J'étois ſi ſurpriſe de ce que Belingar m'apprenoit, & ſi effrayée d'un changement ſi extraordinaire, que je ne trouvois point de réponſe à faire. En effet, quel prodige en un moment avoit pu, d'un Mari outragé, & juſtement jaloux à l'excès, en faire un Epoux tendre, compatiſſant & ſans reſſentiment? Je ne pouvois comprendre, d'un autre côté, comment il ſe pouvoit que ce Cléobule, qui ſortoit d'auprès de moi, il y avoit un inſtant, le plus amoureux des Hommes, fût devenu ſi froid, & qui plus eſt, le médiateur entre mon Epoux & moi.

J'avois mille peines à me l'imaginer : cela n'étoit cependant que trop vrai. L'ingrat s'étoit oppofé lui-même aux défirs de fon Pere. Ma vue, au lieu d'entretenir fa flamme, avoit éteint fon amour. Eft-il rien de plus traître ! Je ne trouvai point d'autre parti que celui d'embraffer aveuglément celui qui m'étoit offert. C'étoit tout rifquer. Il étoit naturel de penfer que la paix qui m'étoit offerte n'étoit qu'un prétexte à me faire la guerre la plus cruelle : je n'avois pas autre chofe à efpérer. Je franchis courageufement le pas, & cela parce que j'étois aigrie fans doute par mes malheurs. N'étoient-ils pas au comble ? Que pouvoit-il m'arriver de plus ? Je crus même devoir aller au-devant de la punition, & laiffer terminer une vie qui m'étoit devenue à charge. Dans cet efprit, je fuivis mon Epoux. Je m'attendois en rentrant que les reproches, ou peut-être la mort alloient terminer mes triftes aventures : je me trompai encore. Au lieu de procédés

pareils, je ne reçus que des marques de bontés. Ce qui devoit me perdre, fut le commencement de mon bonheur. Mon Mari doux, poli, complaifant, ne fe vengea de mes offenfes que par des bontés continuelles : plus il m'en accabloit, & plus je me reprochai de les avoir fi peu méritées. Je m'attachai à mon tour à lui faire oublier le paffé. Je commençois même à y réuffir, & je me trouvois plus heureufe que je n'aurois jamais dû l'efpérer, quand l'Edit m'obligea de le quitter, pour obéir aux ordres de Votre Majefté. Voilà, Seigneur, finit Dalamine en verfant quelques larmes, le détail de ma trifte vie. Plaife au Pere de la lumiere qu'il demeure dans un oubli éternel!

A-t-on jamais entendu, s'écria le Roi, lorfqu'elle fut retirée, une Hiftoire auffi folle que celle que vient de nous conter cette Femme! Eh bien, *Crofelivefgol*, continua *Tanitbudan* en lui frappant fur l'épaule, qu'en penfez-vous? Vos con-

jectures étoient-elles justes; & croyez-vous qu'à l'avenir je doive m'y arrêter? Non, Seigneur, reprit le premier Ministre, je m'en tiens à mon systême, & je n'en sortirai plus. Vous ferez fort bien, continua le Roi en souriant; mais vous feriez encore mille fois mieux de quitter un dessein que vous serez obligé d'abandonner tôt ou tard: mais je ne veux pas vous y obliger. Je compte déja avoir beaucoup gagné, de vous avoir mis au point de ne plus oser vous fier à vos propres idées. Le jour suivant nous menera plus loin. Regagnons pour le présent le Palais; il est tard, & je ne veux pas que personne des miens soupçonne que j'aie aucune intelligence à *Lodeorbarli.* Si pareille chose arrivoit, on m'en feroit un crime; & sa malignité iroit assez loin pour répandre que je ne me suis rendu maître de toutes les Femmes de mon Royaume, sous prétexte d'antipathie pour elles, que pour en jouir plus commodément.

Oh ! pour cela, Seigneur, reprit *Croſelivesgol* en ſuivant le Roi, qui reprenoit le chemin du ſouterrain ; c'eſt ce qui s'appelle pouſſer bien loin l'opinion que vous avez de la malignité humaine. Pas tant que vous vous l'imaginez, repartit *Tanitbudan*. D'ailleurs : les apparences ne feroient pas ſi éloignées de ces conjectures. Je tiens ſous la clef toutes les Femmes de mon Royaume ; je diſparois les nuits de mon Palais ; qu'en jugeriez-vous, vous-même, ſi vous n'étiez pas inſtruit, ou ſi vous ne me connoiſſiez pas mieux ? Je n'ai rien à répondre à cela, pourſuivit le Miniſtre, & Votre Majeſté abonde ſi naturellement en conſéquences infaillibles, qu'il eſt bien difficile d'y répliquer. Je vous ſais bon gré, continua le Roi, de votre complaiſance ; je ne déſeſpere pas, après quelqu'examen de plus, de vous trouver enfin tel que je vous déſire. Je vais plus loin. Je me flate même de vous voir un jour auſſi ennemi du Sexe que je le ſuis moi-même.

Ce feroit beaucoup dire, continua *Cro-felivefgol* : je l'ai aimé avec bien de l'excès, je l'avoue ; mais fi je ne craignois d'envenimer une haine déjà trop marquée, je ferois connoître à Votre Majefté, que je ne fuis pas fi fort fon Partifan qu'elle fe l'imagine. Ah ! ah ! s'écria le Roi en éclatant de rire, fe pourroit-il que vous euffiez été la dupe quelquefois en votre vie de ce Sexe perfide ? Que trop, Seigneur, pourfuivit le Miniftre. Tel que vous me voyez, j'ai effuyé de la part des Femmes, tout ce qu'on peut en effuyer de plus fcélérat. Ah ! je veux, s'écria vivement *Tanitbudan*, que vous me faffiez part de ces chofes. Nous avons plus d'une heure avant que nous ayons regagné le degré : ce récit abrégera agréablement la fatigue du chemin. *Crofelivefgol* s'étoit trop avancé pour ofer s'en dédire : il crut devoir faire les chofes de bonne grace ; & pour ne pas faire attendre plus long-temps fon Maître, il parla en ces termes.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE CROSELIVESGOL,

Contenant depuis la deux cens ſoixante-dix-neuvieme Faveur, juſqu'à la trois cens cinquante-neuvieme.

CE n'eſt pas ſans rougir, Seigneur, commença le premier Miniſtre, en ſe frottant le front, que j'oſe vous faire le détail de mes aventures amoureuſes. Elles ſont en ſi grand nombre, & remplies de tant de ſortes d'événemens, que je ne ſais ſi ma mémoire pourra ſuffire à me les rapeler. Votre Majeſté reconnoîtra dans ce récit, à quels déſordres l'amour peut nous porter lorſqu'il eſt abſolu dans un cœur, & qu'il en a banni la raiſon. J'en ai fait une longue & pénible expérience. Je me perſuadois autrefois, après les premieres perfidies eſſuyées de la part de ce ſexe enchanteur, que je ſaurois le quitter & l'abandonner pour jamais quand

je le déſirerois ; mais, ô trop foible eſpoir! je ne me connoiſſois pas moi même ; & il a fallu un long cours d'années pour m'apprendre à le bien connoître, & pour parvenir à m'en ſevrer enfin pour toujours.

J'avois plus de vingt ans, lorſque mon Pere, premier Miniſtre du feu Roi, me fit entrer dans le monde. Juſques-là je ne le connoiſſois que par ſes plus mauvais côtés. La vie retirée & laborieuſe que ce Pere habile m'avoit fait mener depuis que je me connoiſſois, & les dégoûts qu'il m'en donnoit dès-lors, en me le repréſentant comme un tiſſu de peines & d'embaras, me le fit regarder, lorſque j'y entrai, comme un labyrinthe épineux, où, malgré mes préceptes, je m'égarerois tôt ou tard. Dans cette prévention, je tremblai lorſque j'arrivai à la Cour. Tout me parut fardé, politique & trompeur. Je me défiois de tout le monde en général. Je fuyois les femmes par-deſſus le reſte ; & je me craignois enfin moi-même, plus que l'on ne peut ſe l'imaginer.

Un jour, en revenant de la chasse, que je regardois alors comme le plus grand des plaisirs, j'entrevis un mouvement dans un taillis, qui me persuada que quelque bête fauve s'y étoit retirée. J'avançai avec beaucoup de précaution, un pieu à la main, dans l'espérance d'y surprendre l'animal, & de me dédommager par cette prise du malheur que j'avois eu ce jour de ne rien rencontrer. Mais à peine fus-je à quelques pas de ce lieu solitaire, que j'entrevis une jeune personne qui se désabilloit, & qui, selon les apparences, alloit se baigner dans un bassin dont l'eau étoit aussi claire que le cristal. Je me sentis à cette vue un certain je ne sais quoi, que je n'avois jamais ressenti. C'étoit la premiere fois que j'avois envisagé une Fille. Mon Pere m'avoit tant recommandé de ne jamais me mettre dans ce cas, & de fuir un Sexe, qui, disoit-il, étoit la cause pernicieuse de tous nos égaremens; & il avoit ajouté à tous ces avis salutaires, une précaution si

exacte de m'occuper ſans ceſſe, que je n'avois oſé, juſques-là, faire attention à aucune Femme. Pour cette fois, je ne fus pas le maître de me défendre de ma curioſité. Celle que j'avois devant mes yeux me plut tellement, il étoit ſi facile de me ſatisfaire, & j'étois ſi perſuadé que cette action ſeroit ignorée, que je m'abandonnai au plaiſir ſecret que je pouvois me donner. L'idée ſeule m'en cauſoit tant, & faiſoit un effet ſi doux ſur mon imagination, que je ne doutai pas que je n'en dûſſe reſſentir bien davantage lorſque j'aurois ſatisfait ce déſir. Prévenu de ces mouvemens, je me gliſſai avec adreſſe derriere un arbriſſeau qui bordoit le canal; je mis ventre à terre, & je regardai de tous mes yeux.

La jeune perſonne étoit déja déchauſſée, & ſe baignoit les pieds avec les graces les plus attrayantes. Ils étoient plus blancs que la neige; je me plaiſois très-fort à cet examen. Elle ſoupiroit cependant de temps en temps, & paroiſſoit avoir l'eſprit agité. Après s'être laſſée de

ſe tenir ſi long-temps dans la même poſture, elle rattacha ſes jupes à ſa ceinture, s'aſſit ſur le bord du baſſin, revêtu d'un gazon, & mit les jambes dans l'onde. Après les avoir lavées avec la main quelque temps, elle les retira, & ſe coucha ſur le côté, ſans retirer ſes pieds de l'eau; enſuite elle parut s'aſſoupir, ou du moins elle rêvoit profondément. J'étois au déſeſpoir. Dans cette attitude elle me déroboit une partie de ſes charmes: j'aurois bien voulu qu'elle ſe baignât tout-à-fait.

Le peu que j'avois vu m'avoit fait une telle impreſſion, que je déſirois, ſans ſavoir quel étoit l'objet de mon déſir. Il me sembloit que j'en avois de bonnes raiſons; mais j'étois encore trop novice pour pouvoir les bien définir.

Qui croiroit, après le deſſein formé de voir & d'examiner, que je fermai les yeux quand il me fut permis de les ſatisfaire? O reſpectable innocence, vous régniez encore dans mon cœur!

La jeune Fille, après avoir reſté quel-

que temps couchée, s'étendit comme une perſonne qui veut dormir, & puis, tout-à-coup, ôta ſon mouchoir, & ſe mit en devoir de ſe mettre à ſon aiſe. Tant qu'elle reſta couverte, je n'avois point ceſſé de la regarder; mais dès qu'elle fut prête à ſe déshabiller pour entrer entierement dans le bain, la honte me fit monter le rouge au viſage; un tremblement, dont je n'étois pas le maître, m'agita tout le corps; je ne pus y tenir; je me retirai, & je ne vis rien de plus.

A peine fus-je à trente pas de cet endroit fatal à mon repos, que je me repentis de m'être privé, avec ſi peu de courage, d'un plaiſir que mon imagination m'avoit ſuggéré ſi grand. Je fus honteux alors de l'avoir trop été: je ne rougis plus de ce rouge innocent, mais de dépit de ce que j'avois rougi: un reſte de vertu voulut combattre, mais le cœur étoit ulceré, le mal étoit ſans remede; il me porta tyranniquement à retourner voir la belle Fille. Je reviens ſur mes pas, je

me coulai dans le taillis avec les mêmes précautions ; mais le temps que j'avois perdu à aller & à revenir, avoit consommé le sien ; elle n'y étoit plus.

Je m'en revins au logis avec une tristesse extraordinaire ; j'avois toujours présente à mon imagination la belle Fille ; je ne pouvois me lasser d'y songer : je la voyois telle qu'elle s'étoit montré à mes yeux, & je me rappellois jusqu'au moindre de ses gestes ; sur-tout celui de ce mouchoir ôté me faisoit la plus vive impression. Le sommeil termina enfin ces agitations ; mais à peine fus-je réveillé, que je résolus de retourner dès le même jour au même endroit, & de tâcher d'être plus hardi & plus heureux que la veille.

Trois jours entiers se passerent sans que je pusse parvenir à la retrouver. En vain me mis-je en embuscade près le taillis ; elle n'y parut plus. Au désespoir & de plus en plus obsédé de l'idée qui m'accompagnoit en tout lieu, je cherchai cette jeune personne dans tous les envi-

rons, mes recherches étoient vaines. O Soleil, m'écriai-je, dont la chaleur précieuse nous donne la vie, & nous la conserve, faites-moi voir encore une fois la belle Fille, & je ne vous demanderai plus rien.

Ma priere sembla être exaucée le quatrieme jour. Je passois le matin dans un sentier du bois qui aboutissoit vers le taillis fatal, lorsqu'au détour je l'entrevis qui venoit à moi avec précipitation. O vous, qui que vous soyez, me dit-elle dès qu'elle m'apperçut, avec un son de voix charmant, n'avez-vous pas rencontré mon joli Mouton blanc? Non la Belle, repris-je en m'avançant vers elle; mais si vous voulez je vous aiderai à le chercher. Volontiers, reprit-elle; car je mourrois de chagrin si j'étois assez malheureuse pour ne pas le retrouver.

Je bénis le ciel de l'occasion qu'il me procuroit pour avoir lieu de faire connoissance avec la jeune Bergere: je résolus d'en profiter pour l'entretenir. En

marchant elle m'apprit qu'elle étoit du hameau voiſin, & qu'elle faiſoit paître ordinairement ſon troupeau dans les environs.

Nous courûmes deux heures ſans retrouver le Mouton blanc. Que je ſuis malheureuſe ! s'écrioit-elle, perſuadée que nos recherches étoient vaines. Vous verrez qu'on m'aura pris mon joli Mouton pendant que je dormois à l'ombre de ce tilleul, près de la claire fontaine où s'abreuve mon troupeau. Retournons vers cet endroit, ajouta-t-elle; ne ſe pourroit-il pas qu'il y fût revenu! Sa conjecture fut juſte : le petit Animal y étoit de retour. A peine l'eut-elle entrevu, qu'elle courut à lui, & lui fit mille careſſes. Le Mouton baiſſoit les oreilles, & les recevoit en bêlant : il ſembloit qu'il reſſentît de la joie; & j'enviois ſon bonheur.

Je paſſai preſque toute la journée près de Clarinette, c'étoit le nom de la Bergere, & je ne la paſſai qu'à la conſidérer

&'à parler de choses indifférentes. J'aurois bien voulu m'expliquer sur les mouvemens qu'elle m'inspiroit, mais je ne savois comment m'y prendre, & dès que je voulois ouvrir la bouche, la honte me retenoit, & me la refermoit.

Quelques jours se passerent de cette maniere : dès que j'en étois éloigné, je faisois les plus beaux projets du monde pour le lendemain. Je devois m'expliquer : ma déclaration même étoit étudiée ; mais à peine la revoyois-je, que ma timidité me reprenoit, & que j'avois tout oublié.

Enfin je profitai d'une occasion que Clarinette m'offrit elle même, pour lui apprendre que je l'aimois. L'on devoit solemniser le premier jour de la Lune une fête, à l'occasion d'un prodige qui avoit paru sur le lac voisin, dont l'onde avoit semblé une nuit resplendissante & couverte de rayons. On jugea que ce lieu étoit sacré, & que cette Déesse y avoit fait son séjour. Dans cet esprit, on crut

devoir y faire un ſacrifice ; & il devoit être offert par toutes les Filles du hameau voiſin. Chacune, à l'envi l'une de l'autre, ſe préparoit à y paroître avec éclat. Les Prêtreſſes d'un Temple voiſin, conſacré à la Lune, avoient choiſi les plus aimables, pour préſenter à la Déeſſe une offrande. Clarinette avoit été deſtinée pour y paroître des premieres, à cauſe de ſa beauté. Elle me l'apprit avec tranſport : mais en même temps elle me fit part de ſon chagrin à ce ſujet. Ses Parens étoient pauvres, & peu en ſituation de lui fournir tout ce qui étoit néceſſaire pour la faire paroître à cette cérémonie avec l'éclat qui convenoit. Sa robe, qui devoit être de fin lin, plus blanche que la neige, pour la diſtinguer de ſes Compagnes, n'étoit que d'une toile ordinaire : cauſe plus que ſuffiſante pour lui donner de la triſteſſe. Je l'aimois déjà trop pour ne pas la faire ceſſer. Je réſolus de ſuppléer à tout cela, & dès le lendemain je lui envoyai un paquet, dans lequel j'a-

vois fait mettre tout ce qui pouvoit servir à la rendre brillante, & à la faire distinguer à la solemnité où elle se devoit trouver.

Mon attention & le présent la transporterent de joie. Elle me la fit connoître en des termes qui me prouvoient à quel point elle y étoit sensible. Je crus l'occasion si favorable, que je lui déclarai avec des termes les plus soumis, le goût qu'elle m'avoit inspiré. Ma déclaration (*a*) fut, on ne peut pas mieux, reçue. Cet heureux succès m'enhardit. Je continuai à lui rendre mes soins, & je ne fus pas long-temps sans jouir de la douceur de m'entendre faire l'aveu, que j'étois autant (*b*) aimé que j'aurois osé le désirer.

J'étois heureux; je jouissois tous les jours du bonheur de (*c*) voir ma Clarinette; & il n'y en avoit aucun que je ne lui fisse quelque joli présent. J'y étois d'autant plus porté, qu'à chaque fois que

(*a*) 279. Faveur. (*b*) 280. Faveur. (*c*) 281. Faveur.

je lui en présentois, elle les payoit d'une (*a*) petite faveur ; tantôt elle me (*b*) donnoit sa jolie main à baiser, une autre fois elle me permetoit que je (*c*) misse la mienne dedans la sienne. Quand le bienfait étoit plus considérable, la Folette (*d*) levoit un coin de sa gorgerette, me laissoit entrevoir (*e*) quelques beautés, & puis, d'un petit soufflet (*f*) amoureux, me punissoit, disoit-elle, de ma curiosité. Souvent elle avoit la malice de me couvrir les (*g*) yeux d'une main, & de me faire des mines (*h*) voluptueuses de l'autre, en m'apprenant (*i*) finement ce qu'elle faisoit, & en me faisant (*k*) honte de la stupidité que j'avois de ne pas (*l*) regarder à travers ses doigts. Je feignois toujours de n'avoir rien vû ; je ne me vantois pas que je (*m*) profitois de ce qu'elle m'indiquoit (*n*) elle-même :

(*a*) 282. Faveur. (*b*) 283. Faveur. (*c*) 284. Faveur.
(*d*) 285. Faveur. (*e*) 286. Faveur. (*f*) 287. Faveur.
(*g*) 288. Faveur. (*h*) 289. Faveur. (*i*) 290. Faveur.
(*k*) 291. Faveur. (*l*) 292. Faveur. (*m*) 293. Faveur.
(*n*) 294. Faveur.

je n'avois garde ; j'imaginois qu'elle n'y feroit pas retournée, & je (*a*) goûtois trop de plaisirs à tous ces jolis momens, pour me mettre dans le cas d'en être privé. Que de douceurs, hélas ! ne goûtois-je pas dans cet aimable commerce ! jamais je n'en ai ressenti dans les suites qui puissent leur être comparés.

Un jour que j'étois resté plus tard qu'à l'ordinaire avec elle, & que, couché à côté d'elle sur l'herbette, je l'assurois de la tendresse la plus vive, elle se leva tout-à-coup éperdue, en me disant de m'éloigner au plus vîte, entrevoyant, disoit-elle, son frere, qui la feroit battre à son retour ; s'il me surprenoit avec elle. J'obéis avec précipitation ; j'aimois trop ma Bergere pour lui occasionner le moindre chagrin.

Le lendemain fut un jour de douleur pour moi. Je n'osai m'approcher de Clarinette ; son frere étoit à côté d'elle, & je jugeai à la grosseur du troupeau qui

(*a*) 295. Faveur.

paissoit dans la prairie où l'un & l'autre étoient assis, qu'il ne me seroit pas possible de la voir de la journée. Prévenu de cette idée, je m'en retournai tristement. C'étoit la premiere absence dont j'avois souffert depuis que j'étois amoureux, & je ne pouvois m'en consoler.

Il fallut cependant m'y accoutumer. Huit jours consécutifs ressemblerent à celui-ci : ce frere ne la quittoit plus, & je ne savois qu'en penser. Ah! sans doute, me disois-je, il a été informé de mes visites ; il craint que je ne revoye sa sœur ; & pour m'en empêcher, il ne la quittera plus : ô Ciel! ajoutois-je, que deviendrai-je ? Si cela est, je ne pourrai y résister : j'en mourrai de douleur.

Je fus si pénétré de ces réflexions, que je résolus, à quelque prix que ce fût, de joindre Clarinette, pour convenir de la maniere dont je devois me gouverner avec elle dans les suites, pour continuer à la voir. Ce cruel frere n'y sera peut-être pas toujours, me disois-je, ou du moins

arrivera-t-il un moment où il s'éloignera. Dans cet eſprit, je me fis un principe de me cacher aux environs des endroits où ſe tiendroit Clarinette, & de profiter du premier inſtant favorable, pour lui faire part des peines que je ſouffrois de ne la plus voir, & pour l'engager à m'en fournir de nouveaux moyens.

Dès le lendemain je me mis en embuſcade derriere des arbuſtes qui formoient une haie à un ruiſſeau, ſur les bords duquel elle ſe tenoit ordinairement ; à peine le ſoleil fut-il levé, que je l'entrevis de loin, qui chaſſoit, avec ſon frere, le troupeau dans la prairie, où je les vis arriver. J'étois, on ne peut pas mieux placé : je pouvois non-ſeulement les voir à mon aiſe, ſans être entrevu, mais encore les entendre s'ils parloient. Il n'y avoit qu'une ſeule choſe que je craignois ; c'étoit les chiens du troupeau : mais le ruiſſeau étoit large, cela pouvoit leur dérober le ſentiment. Je ne tardai pas à connoître que ma conjecture étoit juſte ; ils vinrent boire,

leverent le nez, mais j'en fus quitte pour de ſimples inquiétudes de leur part, ils retournerent à la plaine, & je me trouvai parfaitement tranquille de ce côté.

La premiere choſe que firent Clarinette & ſon frere, fut de déjeuner. Je ne fus pas peu ſurpris des attentions de ce frere ; il prévenoit ſur tout ſa charmante ſœur. Un couteau lui échapa des mains ; il ſe preſſa de le ramaſſer, l'eſſuya & le lui préſenta, avec une politeſſe peu commune : cela me donna lieu de l'examiner. Il étoit en homme, ce que Clarinette étoit en fille : grand, bien fait, & de la plus heureuſe phyſionomie du monde ; ſon ajuſtement, tout ſimple qu'il étoit, avoit un air diſtingué & galant ; en un mot, il m'auroit plu, ſi ſa préſence importune n'eût dérangé tous mes projets amoureux.

Mais je ne tardai pas à changer de ſentimens ſur ſon compte : quel frere, juſte Ciel ! A peine le déjeuner fut-il achevé, qu'il prit Clarinette par le menton, lui

demanda s'il étoit toujours son Mignon, se saisit d'une de ses mains, la flata, & lui donna un baiser. Je ne savois que penser d'une tendresse si excessive entre frere & sœur ; mais je n'étois pas encore au comble de mon étonnement. Clarinette pour un baiser en rendit deux, & les entreméla de petites caresses innocentes, mais qui ne ressentoient en aucune façon le personnage d'une sœur. Je pris patience, en espérant toujours, ou que cette scène se termineroit par quelques mots qui me justifieroient cette conduite extraordinaire, ou qu'elle me dévoileroit un mystere dont je commençois à me douter extrêmement. En effet, je ne fus pas long-temps sans être parfaitement instruit de l'aventure : un rôle un peu moins sage que celui que je viens de rapporter, & quelques mots lâchés en conséquence, m'apprirent que Megilès, c'étoit le nom de ce frere supposé, étoit un Berger d'un hameau voisin, & que la jeune Clarinette étoit une fourbe, qui m'en avoit fait ac-

croire, & qui se jouoit de moi. La suite de leur entretien m'instruisit encore que ce Megiles étoit de moitié avec la perfide Bergere pour m'attraper, & qu'elle ne m'évitoit que pour me donner plus d'envie de la revoir ; dans l'intention de m'obliger dans la suite à lui faire des présens plus considérables. Quelques railleries sur mon compte, suivirent les complots qui furent faits à ce sujet, & j'en fus si piqué, que je me retirai, avec une bonne résolution de les en faire repentir.

Cependant cette mauvaise humeur ne dura qu'un instant. Je ne fus pas plutôt rentré chez mon Pere, que je trouvai de la lâcheté dans la vengeance que j'avois médité. Je crus bien plus convenable d'oublier cette indigne personne & de chercher à m'en consoler ailleurs.

La mort de mon Pere, qui arriva peu de temps après cette aventure, donna quelque distraction à mes nouveaux projets. Le charme de jouir d'une liberté aisée, m'éloigna du commerce des Fem-

mes : ma premiere aventure me les avoit rendu si méprisables, que je les évitois avec soin dans toutes les occasions ; mais il étoit dit que j'en serois encore la dupe, & je ne tardai pas à l'éprouver.

Une nuit que je revenois fort tard, accompagné d'un seul esclave, de chez un de mes amis, je me vis aborder, à la lueur du flambeau qu'on portoit devant moi, par une jeune personne, qui me supplia à mains jointes de vouloir bien la protéger, & de la recevoir pour cette nuit, jusqu'à ce qu'elle eût pris un parti. Cette Fille avoit les larmes aux yeux en me faisant cette requête. Elle paroissoit si aimable, malgré la médiocrité de sa parure, que je lui accordai volontiers sa demande. Je lui offris même le bras : elle l'accepta, après quelques petites cérémonies, & m'apprit en chemin la cause de sa douleur. Elle étoit Fille d'un des meilleurs Bourgeois de la ville ; sa Mere, qui étoit encore jeune, & qui aimoit le monde, la retenoit, disoit-elle, dans l'escla-

vage le plus dur : elle étoit jalouſe d'elle, au point que dès qu'on lui faiſoit la moindre politeſſe, ſa mauvaiſe humeur, ou pour mieux dire ſa jalouſie, la portoit à l'aſſommer de coups. Ce n'eſt pas ma faute, comme vous voyez, Seigneur, me diſoit-elle avec les plus jolies petites mines, ſi l'on me trouve aimable : je n'exige point de pareils complimens; on me les adreſſe ; qu'y puis-je faire ? Encore n'eſt-il pas naturel que je déviſage ceux qui ont la bonté de me trouver à leur gré. Ma belle Maman voudroit que je fuſſe laide, ou que je ne viſſe perſonne ; cela n'eſt-il pas bien cruel pour moi ? Elle dit que j'agace les hommes : en vérité, Seigneur, à peine, en ai-je regardé encore un ſeul ; & je vous jure que vous êtes le premier, depuis deux ans que je commence à me connoître, à qui j'aie tant parlé.

Le ſon de voix, les petites façons avec leſquelles cette belle Enfant s'exprimoit, me firent un plaiſir infini. Eh ! pourquoi,

lui demandai-je, votre belle Maman a-t-elle la cruauté de vous mettre hors de chez elle à une heure auſſi indue? Ah! Monſieur, continua Findalie, c'étoit le nom de cette jolie Perſonne; on ne peut rien de plus injuſte. Je gage que lorſque je vous aurai conté la choſe, que vous allez être de mon ſentiment & la condamner. Oh! je vous en réponds, m'écriai-je en lui ſerrant la main; j'y ſuis extrêmement diſpoſé. Bon, Monſieur, interrompit la petite Findalie en me regardant fixement: vous vous moquez peut-être de moi. Il s'en faut bien, repris-je, en lui parlant le plus ſérieuſement qu'il me fut poſſible: achevez votre hiſtoire, vous verrez bientôt que je prends plus d'intérêt à ce qui vous regarde que vous ne penſez.

La jeune Perſonne m'apprit alors avec une naïveté admirable, que ſa Mere étoit une Femme de quarante ans, qui aimoit fort le monde & les plaiſirs. Son Mari, qu'elle avoit épouſé très-jeune,

étoit dans un âge fort avancé, & n'avoit aucun crédit à la maison. Cette Femme, selon ce que je puis conjecturer de la simplicité du récit de Findalie, avoit un bon Ami, que ses bienfaits obligeoient à des ménagemens envers elle : il venoit souper tous les soirs à la maison. La petite Findalie, jolie comme un cœur, mettoit martel en tête à la Maman : elle ne trouvoit pas bon que son Amant la regardât, & encore moins qu'il eût aucune attention pour elle. Ce même jour il étoit arrivé, que la Mere avoit été obligée de sortir pour affaire : malheureusement pour Findalie, l'Amant en question étoit arrivé pendant son absence, & en avoit sans doute profité auprès de la petite Fille, ce qu'elle n'avouoit pas ; mais ce qui étoit de positif, c'est que cette Mere jalouse étoit survenue subitement : elle avoit surpris son Amant qui disoit des douceurs, ou pour me servir des propres termes employés, qui en vouloit dire à sa Fille. C'en étoit trop pour

la tranquillité du ménage. A cette connoiſſance la Maman, tranſportée de colere, avoit ſauté aux cheveux de l'ami, qui avoit cru, pour ſon ſalut, devoir s'eſquiver. A l'égard de Findalie, elle n'en avoit pas été quitte à ſi bon marché: après une grêle de coups, la terrible Femme avoit voulu obliger la petite Fille à faire la confeſſion des choſes qui s'étoient paſſées en ſon abſence. Findalie avoit tout nié avec ferment.

On juge ordinairement des autres par ſoi-même. Sur le refus d'avouer, la ſcene avoit recommencé de plus belle : heureuſement pour Findalie, ſon Pere n'étoit pas encore endormi. Malgré ſa complaiſance ordinaire pour ſa Femme, ſon caprice lui avoit fait trouver mauvais ce qui ſe paſſoit; &, au haſard de ce qui en pouvoit arriver, il étoit venu dans l'intention d'impoſer au moins une fois en ſa vie. La Maman, outrée de cette témérité, avoit quitté la Fille pour relancer le Pere; mais pendant ce nouveau combat,

bat, Findalie s'échape & s'enfuit de toutes ses jambes, en formant une bonne résolution de ne plus remettre les pieds chez sa Mere, & de ne jamais s'exposer à souffrir ce qu'elle en venoit d'essuyer.

Ma petite Aventuriere n'eut pas plutôt fini son récit, que je lui demandai, pour me réjouir un moment, si elle vouloit m'employer à faire sa paix avec sa Mere? A cette proposition elle jetta un grand cri, & voulut se sauver. Je la retins, en lui jurant que je ne lui en avois parlé que pour rire; & je lui promis, pour la tranquilliser, de la prendre sous ma protection, & de ne jamais l'abandonner. Cette assurance la transporta au point qu'elle se jetta à mon col, & me fit des (*a*) caresses, pour me marquer sa joie & sa reconnoissance.

Je les trouvai si naïves & si simples, que j'en augurai désavantageusement. La perfidie de Clarinette m'avoit rendu défiant. Malgré cette réflexion, je n'en

(*a*) 296. Faveur.

résolus pas moins d'avoir soin de cette aimable Enfant. Il faut bien être humain dans la vie. La jeune personne étoit si semillante & si gentille, que je la regardai comme le plus joli amusement ; c'étoit un vrai bijou que le hasard m'offroit, & je me gardai bien de le laisser échaper.

En attendant que je fisse pratiquer à cette aimable Fille un logement convenable à ma façon de penser, je l'enfermai moi-même dans un appartement voisin du mien, pour lui faire passer la nuit. Elle me fit voir tant d'esprit pendant le peu de temps que je restai avec elle, & je la trouvai si jolie, malgré le négligé dans lequel je l'avois rencontrée, que je ne la quittai qu'avec peine. Je fus me mettre au lit, l'esprit rempli de cette acquisition, & je ne m'endormis pas sans avoir fait mille projets jaloux pour me la conserver.

A peine fus-je levé le lendemain, que je passai dans la chambre de Findalie.

Malgré les juſtes raiſons qu'elle auroit eu de ne pas dormir, je la trouvai enſevelie dans un profond ſommeil. J'entrouvris le rideau, & je la conſidérai avec tranſport : ſi elle m'avoit paru charmante au flambeau, elle me parut adorable au jour. Elle étoit blanche comme de l'albâtre, les ſourcils noirs comme du geais, un nez aquilin & fripon, le viſage rond & rempli de graces, une bouche à enflammer le plus inſenſible ; pour le bras, il étoit inimitable : l'on jugeoit aſſez, en voyant cette Enfant, qu'elle étoit de la premiere jeuneſſe : que ces prémices étoient précieux ! Si je m'en étois cru... Mais la raiſon, ou, pour mieux dire, une certaine délicateſſe me retint. Je ne voulois devoir le cœur dont je croyois être le maître, qu'à un amour inſpiré par tous les endroits les plus flateurs : c'étoit ajouter au plaiſir que je me promettois les moyens de le faire toujours durer.

Après avoir ſatisfait mes yeux, je ſortis, & j'envoyai chercher une Romaine

qui m'avoit nourri, & qui m'étoit fort attachée. Je lui fis part de mon aventure, & du dessein que j'avois de lui remettre mon trésor, en lui faisant valoir la confiance que j'avois en elle : j'ajoutai à ce discours un présent considérable & des promesses de lui donner des récompenses proportionnées aux soins qu'elle se donneroit pour élever Findalie. Boucanna, c'étoit le nom de cette Vieille, parut transportée de la bonne opinion que j'avois d'elle, & me jura sur les mamelles sacrées de sa grand'mere, qu'elle me répondoit de ma Maîtresse comme d'elle-même. Elle ajouta qu'elle sauroit l'élever dans la soumission & le respect qu'elle me devoit : je ferai plus, me dit-elle, Seigneur; je vous en ferai une Romaine, & c'est tout dire : vous m'en direz des nouvelles à la premiere entrevue que vous aurez avec elle. Jeune comme vous me la supposez, il me sera facile de vous la mettre sur le bon ton; car je serois au désespoir que, dans une occasion déli-

cate, elle eût la fadeur de vos Gauloifes. Elles ne favent, pour toute fcience, que jouer de la paupiere, & babiller niaifement : tout parlera, vous dis-je, chez votre Maîtreffe, & je veux huit jours après qu'elle me fera remife, qu'elle éternue vingt fois à votre approche; & bien plus, qu'elle vous fente d'une lieue de loin.

Je me fus un gré infini d'avoir choifi une perfonne auffi fage que Boucanna, pour veiller à ma jolie Maîtreffe : il me parut, par fon difcours, que je ferois content de fes foins. Je la priai de la faire habiller, & de lui donner non-feulement tout ce qui lui étoit néceffaire, mais encore tout ce qui pouvoit relever fa beauté. J'étois en état, par les richeffes que m'avoit laiffé mon Pere, de donner à mes plaifirs, & je croyois ne pouvoir faire un meilleur ufage de mon bien que de l'employer à tout ce qui pouvoit me flater davantage.

Je fus fi furpris de la beauté de Findalie lorfqu'elle eut été relevée de tous

les ajustemens ordinaires, que j'en restai dans l'extase quelque temps : à quatorze ans elle étoit grande & aussi bien faite qu'une personne de vingt, dont les charmes seroient sans pareils. Ses yeux sur-tout, ses yeux portoient avec eux un feu & des graces dont il étoit impossible de se défendre. Je fus un jour entier à l'admirer, sans pouvoir me résoudre à m'en séparer : je n'avois que des yeux & de l'inquiétude. Plus cette belle mignonne me (*a*) disoit de choses obligeantes, & plus je faisois de réflexions. Elle étoit si (*b*) éveillée & si vive, que je tremblois pour mon amour : il sembloit que je prévisse tous les chagrins dont il devoit être la cause. Vous riez, Seigneur, s'écria *Croselivesgol* en s'appercevant que le Roi ne pouvoit s'en empêcher, & vous avez raison : jusqu'ici je vous ai paru dupe ; vous allez à présent me voir fol, & plus fol qu'on ne peut l'exprimer.

(*a*) 297. Faveur. (*b*) 298. Faveur.

Je n'eus pas plutôt imaginé, continua le premier Miniſtre, que la beauté de Findalie me feroit des jaloux, & qu'on pouvoit me la ſéduire ou me l'enlever, que je pris la réſolution de la ſouſtraire aux yeux de tout le monde. Pour y réuſſir, je fis bâtir une maiſon exprès dans le quartier le plus éloigné de la ville. J'en fis le plan moi-même : elle étoit diſpoſée de façon qu'il n'y avoit en dehors ni fenêtres, ni portes. Si j'oſois entrer en comparaiſon, je pourrois la faire reſſembler à *Lodeorbarli :* les murs en étoient ſi élevés & ſi bien garnis de pointes de fer, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'ils puſſent être eſcaladés. Pour le dedans du bâtiment, il étoit d'une gaité charmante : les fenêtres donnoient ſur un boulingrin ou tapis verd, orné de caiſſes remplies d'orangers & d'arbres toujours verds : les appartemens étoient magnifiquement meublés & remplis de tout ce qui pouvoit lès rendre ſouhaitables ; il n'y avoit qu'un étage à rez-de-chauſſée ;

& autant le premier mur étoit élevé, autant & plus la maison étoit-elle basse & enterrée.

La cour, ou, pour mieux dire, le jardin qui éclairoit le dedans du bâtiment, étoit grillé, sous prétexte des oiseaux de toute espece que j'y avois fait enfermer pour les amusemens de cette solitude; mais en effet pour empêcher qu'aucun billet ou lettres d'Amans ne pussent parvenir jusqu'à Findalie. Entre la maison & le grand mur régnoit une fausse braie déserte, dans laquelle étoit un fossé à fond de cuve. En un mot, je n'avois rien oublié pour rendre cet asyle inentreprenable. Avant trois mois il fut achevé, & j'y enfermai mon trésor avec Boucanna & toutes les Femmes que j'avois destinées, tant pour la servir que pour lui tenir lieu de compagnie & d'amusemens.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse à votre histoire, interrompit *Tanitbudan* avec une sorte d'intérêt. C'est de savoir par quel endroit vous fîtes passer votre

belle mignonne, & celles qui la ſuivirent, dans votre admirable Château-fort. Vous m'avez dit, il me ſemble, qu'il n'y avoit en dehors ni portes, ni fenêtres; & à moins que vous ne les ayez fait entrer par le ciel, je ne vois pas le chemin que vous avez pu leur faire prendre pour les renfermer. Cette remarque eſt judicieuſe, reprit le premier Miniſtre; la crainte d'entrer dans un détail trop long m'avoit fait paſſer par-deſſus cette objection; mais puiſque Votre Majeſté veut bien porter l'exactitude juſqu'à celle de la vraiſemblance, il ne me ſera pas difficile de la ſatisfaire, & de lui rendre compte de la maniere dont je me conduiſis dans cette délicate occaſion.

J'avois acheté, avant que de bâtir mon Château-fort, continua *Croſélivesgol*, (puiſqu'il vous plaît, Seigneur, de l'appeler ainſi) une maiſon voiſine de ſon emplacement. Les caves en étoient vaſtes & grandes: ſous prétexte qu'elles ne me ſuffiſoient pas encore, je les fis augmenter,

& pousser jusqu'à celle de l'emplacement du prétendu Château. Ce fut sur les fondemens de ces caves que je fis bâtir la prison de Findalie, & ce fut par les caves de la premiere maison achetée que je la transportai, aussi-bien que les esclaves qui devoient y être enfermées avec elle.

Jamais jaloux n'a porté la défiance & les précautions si loin. Le jour que j'avois marqué pour transférer mon trésor dans le lieu où je voulois le garder, je fis apporter un souper magnifique dans la maison où étoient mes caves secretes. Je me mis à table avec Findalie, Boucanna, & toutes les Filles qui devoient la suivre : elles étoient au nombre de douze. Je pris occasion de ma fête pour leur faire ce régal ; je leur donnai toutes sortes de confiance ; non-seulement je les provoquai à boire, mais je feignis même de m'être laissé surprendre de vin, afin de leur donner moins de défiance & plus de liberté. Elles suivirent bientôt mon

exemple. Dès que je les vis en train, je leur fervis d'une liqueur agréable, dans laquelle j'avois préparé un fomnifere qui devoit les faire dormir vingt-quatre heures, fans que rien les pût éveiller; & dès qu'elles furent toutes dans l'état où je les fouhaitois, je les traînai moi-même, fur une roulette faite exprès, les unes après les autres jufqu'à l'efcalier de la maifon où elles devoient être renfermées pour jamais, & je les tranfportai enfuite dans les appartemens que je leur avois deftinés.

Le fecret de la trape étoit fi myftérieufement imaginé, par un plancher qui fe levoit & qui fe baiffoit dans fes propres joints, dans un cabinet fecret que j'avois fait faire pour moi, que je pouvois paroître & difparoître quand il me plaifoit de la maifon, fans crainte qu'on pût jamais imaginer que j'euffe aucune communication avec le dehors: c'étoit par-là que je prétendois fournir aux provifions de la bouche; on me les appor-

toit dans la premiere maison, & de-là je les voiturois la nuit par les caves; cela ne faisoit aucune difficulté.

Je me fis une fête charmante d'assister au réveil de toutes les Femmes, & d'être témoin de leur surprise & de leur embaras. Pour en jouir plus à mon aise, je me travestis en esclave, comme elles, de maniere que je ne pouvois pas être reconnu. Boucanna fut la premiere qui se réveilla. Cette bonne Vieille examina de tous côtés sa chambre; puis se leva, & sortit comme une personne étonnée de se voir dans un endroit inconnu. Elle passa ensuite dans une grand'salle magnifiquement meublée, dans laquelle elle trouva, sur des sophas, toutes celles que j'y avois transportées, qui dormoient encore profondément. Si nous étions encore du temps des enchantemens, s'écria-t-elle, je croirois qu'il y en a dans tout ce qui s'est passé depuis hier. Le silence succéda ensuite à cette réflexion: elle fut regarder toutes les esclaves,

comme pour les reconnoître, & puis continua sa recherche.

Après avoir enfin parcouru tout le plain-pied de la maison, qui consistoit en plus de trente pièces qui aboutissoient les unes dans les autres, & qui faisoient le tour du jardin, elle arriva dans le plus bel appartement. La richesse de ses meubles parut la surprendre plus que tout le reste. En effet, j'y avois fait employer, pour le meubler, tout ce que l'art & la magnificence offrent de plus rare. Le lit étoit d'une étoffe des Indes travaillée en or, avec des personnages les mieux dessinés. Findalie y dormoit. Boucanna fut à elle sur-le-champ. Ah Ciel! s'écria-t-elle, je la retrouve enfin! mais elle dort: que signifie donc ce sommeil, & tout ce que je vois d'extraordinaire? Un Génie sans doute préside à tout ceci. Pendant ce discours, Findalie se réveilla: Boucanna lui fit part de sa surprise; & l'une & l'autre furent rejoindre les autres femmes, qui se réveilloient enfin les unes

après les autres, & qui, comme Boucanna & Findalie, étoient dans l'étonnement du prodige extraordinaire qui les faisoit trouver dans un lieu qui leur étoit absolument inconnu.

Un Conseil fémélique se tint à ce sujet; à son issue les appartemens furent examinés une seconde fois avec une attention nouvelle. Mais, s'écria Boucanna, qui n'étoit pas plus instruite du mystere que les autres, que veut donc dire tout ceci? Ouais! je crois, le Ciel me le pardonne, que le Seigneur *Croselivesgol* me prend ici pour sa dupe, & qu'il s'est défié de moi. Findalie à ce discours se mit à pleurer, & lui demanda ce qu'elle vouloit dire? Que nous sommes doublement esclaves, reprit impatiemment la Vieille: je vois ici les plus beaux appartemens du monde; une maison où rien ne manque, & on ne peut pas plus ornée; mais quelques recherches que j'aye fait jusqu'ici, je n'y vois aucune porte pour en sortir, & je ne comprends

pas comment diable nous avons pu y entrer. Toutes les femmes à cette remarque jetterent un cri affreux. Ah! nous sommes enſorcelées, s'écrioient-elles; que nous ſommes malheureuſes! puis elles ſe mirent toutes à pleurer amèrement.

Findalie, qui me parut moins affligée que les autres, fut celle que je pris plaiſir à examiner. Elle laiſſa pleurer Boucanna & ſes compagnes, & leur dit, qu'elle n'étoit pas ſi ſotte que de s'imaginer qu'il y eût de l'enchantement dans tout cela; & qu'elle alloit tant examiner, qu'elle trouveroit la porte par laquelle elles étoient entrées. Nous ne ſommes plus dans le temps des prodiges, me dit-elle confidemment, me croyant une de celles qui avoient ſoupé la veille avec elle; tout ceci n'eſt qu'un tour d'adreſſe, ou un effet de la jalouſie du défiant *Croſelivesgol:* je parie toutes choſes au monde, que la crainte qu'il a que je ne le trompe, lui aura donné l'idée de m'enfermer. Je me ſuis toujours défié qu'il ſeroit jaloux;

mais vous verrez que je suis bien aussi fine que lui. J'avois bien de la peine à m'empêcher de rire de la maniere dont cette charmante enfant me disoit toutes ces choses; cependant je me contenois; je voulois en voir la fin : c'étoit un vrai plaisir, & je n'en avois jamais goûté de ma vie de pareil.

Nous ne tardâmes pas à être bonne compagnie. Le ton de confiance qu'avoit pris Findalie en avoit imposé, & jusqu'à Boucanna, tout le monde la suivit dans sa recherche. Il n'y eut pas de coins & de recoins qui ne furent examinés, les tapisseries relevées, les armoires fouillées & sondées: une sur-tout, qui avoit l'air d'une porte, l'arrêta le plus long-temps. Tenez, s'écria-t-elle avec un air d'assurance; voilà sûrement la porte, & ce lambris (c'étoit le fond de l'armoire dont elle parloit) pourroit bien avoir un secret, & la cacher. Je me souviens qu'étant plus jeune, continua-t-elle, ma Mere avoit fait faire une porte secrete qui ressembloit assez à celle-ci, par où elle re-

cevoit la visite d'un homme qui lui faisoit plaisir, sans que mon vieux Papa s'en apperçut. Savez-vous bien aussi qu'elle étoit sa malice? Il enfermoit ma belle Maman quand il sortoit, parce qu'il en étoit jaloux; mais il étoit bien attrapé: l'on s'en moquoit par le moyen de l'armoire, derriere laquelle il y avoit un trou, caché d'une tapisserie, par lequel, de la maison voisine, on recevoit le bon Ami. Voilà comme on les attrape ces jaloux. Cette histoire fut contée si plaisamment, & l'apostrophe si naturelle, que je ne pus m'empêcher d'en éclater de rire. Il y avoit long-temps que je me retenois, & je le fis sans songer à mon rôle, & sans garder aucun ménagement.

Le ton avec lequel je redoublai mes mâles éclats m'eut bientôt fait reconnoître. Findalie, qui fut la premiere qui me remit, me (a) sauta au col en m'appelant un méchant, qui me plaisois à lui faire des malices. Ah! ah! c'est donc

(a) 299. Faveur.

ainsi, continua-t-elle, que vous nous attrapés? Et moi, voyez, qui avois la bonne-foi de lui dire tout ce que je pensois! Pour cela, ajouta-t-elle, voilà un tour bien malin! Là, là; je m'en vengerai. Je reçus (*a*) ses caresses avec plaisir. La maniere charmante dont elle badinoit d'une aventure aussi sérieuse, redoubla pour elle mon amour. Je résolus de profiter de ce moment de bonne humeur, pour lui annoncer, aussi bien qu'à celles qui devoient vivre avec elle, leur sort & mes intentions: mais pour rendre la chose la plus gracieuse qu'il me fut possible, je les conduisis dans une salle, où, d'un secret, une table s'échapoit d'elle-même, chargée d'une collation des fruits les plus beaux & des confitures les plus fines que j'avois eu soin d'y placer. Après les avoir invitées à s'y mettre, & les avoir fait manger, j'adressai la parole à Findalie, & je lui parlai en ces termes:

« Je ne puis vous donner une preuve

(*a*) 300. Faveur.

» plus marquée, belle Findalie, de mon
» amour, que les précautions légitimes
» que j'ai prises pour vous le conserver.
» Votre jeunesse, aisée à séduire, m'a
» fait pitié : j'ai voulu vous mettre dans
» le cas de vous rendre digne de tout ce
» que je veux faire pour vous, en vous
» ôtant les occasions fatales de perdre
» mon estime, & vous délivrer des assauts
» qu'on auroit donné tôt ou tard à votre
» innocence. Il viendra un temps que
» vous me remercîrez avec des termes
» de joie, des sages précautions dont j'ai
» usé pour vous rendre heureuse. Quel-
» que vertueuse que vous eussiez été,
» un soupçon, un rien, auroit pu faire
» échouer mes bonnes résolutions; &
» cela parce que vous auriez été libre;
» quelque juste que l'on soit, on n'est
» pas infaillible. Votre bonheur est atta-
» ché à mon estime : vous êtes dans le
» cas aujourd'hui de ne jamais la perdre;
» aucun soupçon ne troublera ma félicité.
» Continuez donc à vous en rendre

» digne, ô vous que j'ai choisie pour
» être l'instrument de ma joie, & cela
» en vous conformant sans murmure au
» désir que j'ai que vous viviez ici, jus-
» qu'à ce que je vous unisse publique-
» ment à mon sort. Je reconnoîtrai, par
» votre docilité à me plaire, par la ma-
» niere enjouée dont vous passerez ici
» vos jours, si vous m'aimez. J'aurai
» attention, de mon côté, que vous
» ayez en abondance toutes les récréa-
» tions qui peuvent servir à vous faire
» passer agréablement le temps : & pour
» ce qui me regarde, il s'écoulera peu de
» jours que je ne vienne ici vous assurer
» de toute ma tendresse. Pour ces es-
» claves, continuai-je en les regardant
» avec sévérité, mon intention est qu'elles
» vous servent avec autant de zele & avec
» autant d'affection que moi-même. Je
» les ai choisi cultivées de talens & spi-
» rituelles, afin qu'elles vous amusent :
» je les exhorte à y mettre tous leurs soins
» pendant le temps où mes affaires me

» sépareront de vous. De leur obéissance » dépendent leur liberté & leur fortune. » Le temps viendra où elles béniront le » Ciel de les avoir mises dans le cas de » vous plaire; par-là elles travailleront » à leur propre avancement ».

Dans quelqu'état que l'on se trouve, l'amour-propre est flaté de se voir élever au dessus des autres. Findalie, qui avoit toujours obéi & vécu dans la dépendance, ne put s'empêcher d'être sensible à l'appas de commander. Je m'en apperçus bien : le rouge lui monta au visage quand elle se vit déclarée souveraine, & je jugeai à ses regards, que cet avantage, quelque léger qu'il fût, ne lui étoit pas désagréable.

Après avoir ainsi déclaré mes intentions, je tirai mes esclaves en particulier, & je leur donnai de nouveaux ordres au sujet de l'obéissance aveugle que je voulois être rendue à Findalie, avec menaces de châtier celles qui y manqueroient. Ensuite je leur distribuai à chacune leur

emploi. Boucanna, qui me marquoit beaucoup d'attachement, malgré les murmures dont j'avois été le témoin, me promit qu'elle auroit l'œil pour l'exécution de mes ordres, & que je n'avois qu'à m'en reposer sur elle entiérement.

Tous ces arrangemens faits, je fus retrouver Findalie: Eh bien, ma chere Enfant, lui dis-je en souriant, je vais donc jouir tranquillement du charme de vous voir; pourrai-je me flater qu'il sera réciproque, & que vous ne vous lasserez point de vivre pour moi seul? Oh! pour cela non, reprit-elle, en me jettant (a) ses bras au col; tout ce que vous faites pour moi me prouve assez combien je vous suis chere: je n'en serai assurément pas ingrate. D'ailleurs, qu'est-ce qui me manque? Ne suis-je pas bien parée, ne m'avez-vous pas donné mille jolies choses, & quand j'aurois vécu cent ans chez ma belle Maman, en aurois-je pu espérer autant? Du moins ne serai-je pas ici

(a) 301. Faveur.

battue. Comment battue ! repris-je en la faiſant aſſeoir ſur un ſopha. Je voudrois bien voir qu'on vous manquât ſeulement de reſpect : ah ah ! croyez-moi ; tout le monde ici fera ſon devoir & ſes efforts pour vous plaire : l'on ſait que je n'entends pas raillerie. Mais ces eſclaves ne me reprocheront-elles pas que je ne ſuis qu'une petite Fille, continua cette belle Enfant ; & n'auront-elles pas honte d'être obligées de m'obéir ? Non, non ; pourſuivis-je : vous n'aurez qu'à leur commander tout ce qu'il vous plaira ; vous connoîtrez la force de vos ordres. Il n'y en aura pas une d'elles qui ne ſe preſſe à s'y conformer, & à vous donner des marques de ſon obéiſſance & de ſon empreſſement.

La converſation ne roula le premier jour que ſur ce ton. Le lendemain je me rendis ſur le ſoir dans mon Palais ſecret, dans l'intention de ſouper avec ma jeune Maîtreſſe, & de me rendre heureux en jouiſſant à l'aiſe de ſon aimable préſence.

Je n'avois pris encore avec elle aucune familiarité, & je me faiſois un délicieux plaiſir de ſonder agréablement ſon innocent caractere. Je trouvai la jeune Perſonne qui rioit à gorge déployée, d'une hiſtoire que lui contoit la vieille Boucanna. Je fus ravi de la trouver dans cette diſpoſition d'eſprit, & je fis un préſent ſur-le-champ à la Vieille, pour leur donner à toutes l'envie de plaire à ce que j'aimois. Findalie me baiſa (*a*) la main avec un air d'affection qui me combla de plaiſir: je voulus cependant la ſonder, pour pénétrer ce qu'elle penſoit ſur ſa retraite. Je ſuis bien fâché, lui dis-je, après avoir répondu à ſes careſſes, de venir troubler la joie où vous me ſembliez être: mais je ne puis vous cacher que votre belle Maman a enfin appris que je vous avois retirée. Ah Ciel! s'écria Findalie à cette nouvelle; je ſuis donc perdue! Je ne ſais comment faire, pourſuivis-je, en feignant de ne pas m'apper-

(*a*) 302. Faveur.

cevoir

cevoir de l'agitation qu'elle marquoit ; car elle veut abſolument que je vous renvoye chez elle. J'aimerois mieux mourir, Seigneur, continua ma petite Maîtreſſe en pleurant amèrement, que d'y remettre jamais les pieds. J'y ſerois la plus malheureuſe perſonne du monde. Hélas! ſe pourroit-il, continua-t-elle en me (a) ſerrant étroitement la main, que vous m'abandonnaſſiez, après m'avoir promis de ne jamais ceſſer d'être mon protecteur? Mais comment voulez-vous que je faſſe? m'écriai-je, en affectant un air embaraſſé. Que vous lui diſiez, répartit Findalie, que je me ſuis ſauvée de chez vous, & que vous ne ſavez pas ce que je ſuis devenue. Cela ſeroit fort bien, ajoutai-je, ſi on ne l'avoit pas inſtruite du lieu où vous êtes. Bon! bon! interrompit la jeune Perſonne, vous n'avez qu'à nier, on ne viendra pas me chercher ici. Ne ſais-je pas, & ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'on ne pourra jamais pénétrer dans cet endroit? Et ſi

(a) 303. Faveur.

me ſurprit, c'eſt que je la trouvai plus inſtruite que je ne l'aurois déſiré. Elle avoit des petites (*a*) façons mondaines qui me faiſoient ſoupçonner qu'elle n'étoit pas auſſi neuve que je me l'étois perſuadé. Elle buvoit dans ſon verre, m'en (*b*) préſentoit la liqueur, & puis elle le reprenoit avec un ſouris (*c*) malin qui ſignifioit bien des choſes : dans d'autres momens elle me (*d*) chantoit de petits Couplets, où l'amour libertin ſe faiſoit reconnoître à travers le voile le plus léger. Que devois-je augurer de tout cela? ſinon que cette jeune Perſonne avoit eu des maîtres en l'art de plaire du moins auſſi habiles que moi. Cette idée m'affligea, & me rendit rêveur. Findalie, qui s'en apperçut, m'en demanda le plus ſpirituellement du monde la cauſe : il ſembloit même, par l'air diſcret qu'elle avoit repris tout d'un coup, qu'elle l'avoit compris. Je vous aime, Findalie, repris-je;

(*a*) 305. Faveur. (*b*) 306. Faveur. (*c*) 307. Faveur. (*d*) 308. Faveur.

& l'intérêt que je prends en vous est extrême. Je ne vous nierai pas mes inquiétudes à votre égard. Je vous ai cru plus innocente que vous ne l'êtes, parlons vrai, ma belle Enfant, & avec confiance, lui dis-je avec un air ouvert; où avez-vous appris, dites-le moi sincérement, toutes les jolies choses dont vous ornez votre entretien chaque instant? Si vous m'aimez, comme je n'en doute pas, vous serez sincere & vous ne m'en imposerez point. Je lui dis ces choses avec beaucoup de douceur, en lui laissant entendre que je lui saurois un gré infini de sa complaisance & de la franchise avec lesquelles elle en useroit avec un Amant qui lui étoit entiérement dévoué.

Malgré le ton badin & naturel que j'employai pour lui faire cette priere, elle étonna la jeune Personne, & la fit rougir. Plus elle me parut embarassée, & plus je me fondai dans mes conjectures. Je réitérai mes prieres, avec de nouvelles assurances de l'obligation que je lui

aurois de sa franchise. Eh bien, dit-elle en soupirant, il faut donc vous satisfaire : je vois bien que ce que j'ai fait n'est pas bien, puisque vous exigez d'en savoir le principe; mais je ne croyois pas en vérité qu'il y avoit du mal à tout cela. Eh bien je n'y retournerai plus. Cette réponse commença à me tranquilliser. Je jugeai par-là qu'il n'y avoit rien de criminel dans cette conduite, & j'attendois son rapport pour m'en convaincre absolument. Il acheva de me persuader. Findalie me conta, que quand sa belle Maman étoit de bonne humeur, elle en usoit ainsi avec son bon Ami. Elle se cachoit quelquefois de moi, continua-t-elle ; mais cela ne m'a pas empêché d'en savoir bien d'autres. Et qu'est-ce que vous avez encore appris ? repris-je vivement : est-ce que l'on disoit devant vous de certaines choses ? Ils s'en donnoient bien de garde, s'écria Findalie ; mais je jugeois à un certain coup d'œil donné par ma belle Maman, qu'elle vouloit que son Ami la suivît dans

une chambre voisine. Alors je ne faisois semblant de rien ; mais dès qu'ils étoient enfermés, j'allois regarder par un petit trou, &, Dame ! je les attrapois bien. Ils croyoient être bien cachés ; mais il n'y avoit pas une seule de leurs actions, ni le moindre de leurs discours, que je n'eusse pu rapporter. J'ai la mémoire excellente, & s'il étoit nécessaire, je le ferois connoître : mais je n'en dis pas davantage. Eh ! pourquoi donc ? lui dis-je : est-ce que vous ne m'aimez pas assez pour me faire confidence de vos plus secretes pensées ? Oh ! pardonnez-moi, répondit Findalie avec un coup d'œil fin qui signifioit beaucoup ; mais je crains de vous déplaire, & de vous donner mauvaise opinion de moi. Vous croiriez peut-être...... Non, je vous jure, interrompis-je, que je ne désire votre confiance que pour vous mieux connoître, & avoir lieu de vous aimer plus tendrement : parlez donc de bonne foi, je verrai par-là votre amitié. Eh bien, re-

prît ma Findalie, je vais tout dire; mais ſi vous vous en fâchez, ſouvenez-vous bien que ce ne ſera pas ma faute, & que vous l'aurez voulu abſolument.

Plus la jeune Perſonne avoit apporté de difficulté pour me ſatisfaire, & plus elle avoit irrité ma curioſité. Je ne répondis rien à ces derniers mots; je ne voulois pas retarder un aveu ſi charmant: mais, au lieu de le faire, elle ſe leva tout-à-coup, ſe mit à danſer au milieu de la chambre, affecta les attitudes les plus ſingulieres, & à chaque fois qu'elle paſſoit devant moi, penchoit la tête, levoit les yeux au Ciel, & ſoupiroit avec des graces dont j'étois enchanté. Je lui demandai en ſouriant, ſi c'étoit-là ce qu'elle avoit à me dire? Sans doute, me dit-elle; n'eſt-ce pas bien s'expliquer? Je vous ai dit que je regardois par le trou quand ma belle Maman ſe renfermoit avec ſon bon Ami dans ſa chambre; voilà ce qu'elle y faiſoit: j'ai vû cela tant de fois, qu'il n'eſt pas ſurprenant que je l'aye ſi bien retenu.

Findalie, après ces mots, se tut, vint se rasseoir auprès de moi, & puis se mit à rêver profondément. Je ne doutai pas que cette nouvelle maniere d'agir ne fût une suite du rôle de la belle Maman; je ne voulus pas l'interrompre. Je ne me trompois pas: elle demeura quelque temps dans cette attitude; ensuite elle (*a*) tourna la tête de mon côté, ouvrit (*b*) à demi ses beaux yeux, les (*c*) attacha sur les miens, & me demanda avec un son de voix languisant, si elle se (*d*) tenoit bien, & si elle étoit (*e*) placée commodément pour être tirée? Je jugeai par ce discours, qu'il étoit question de son portrait. . . . . Mais, Seigneur, dit *Crosefelivesgol* malignement, en s'arrêtant tout court, permettez que je passe toutes ces choses sous silence: il n'est pas possible qu'avec l'antipathie de Votre Majesté pour les Femmes, elle puisse entendre de sang-froid d'aussi petites bagatelles. Continuez,

(*a*) 309. Faveur. (*b*) 310. Faveur. (*c*) 311. Faveur. (*d*) 312. Faveur. (*e*) 313. Faveur.

reprit le Roi en ſoupirant malgré lui : je ſuis bien aiſe d'apprendre toutes vos foibleſſes, & je ſerois bien fâché de vous en épargner une ſeule. Voyons ce que fit Findalie, & les couleurs que vous employates à ſon portrait. Le premier Miniſtre ſe mit à ſourire finement, & reprit ainſi ſon récit.

Après le diſcours dont je viens de parler, la jeune Perſonne me dit : Eh bien, qu'attendez-vous donc pour me (*a*) tirer ? Il me ſemble que me voilà on ne peut pas mieux placée : allons donc, il ne s'agit plus que de (*b*) m'ébaucher. Je vis bien ce que cela vouloit dire, & qu'il falloit peindre, ou du moins en faire le ſemblant. Je préparai dans un moment tout ce qui étoit néceſſaire pour m'en acquitter, afin de ne point la manquer. Je la (*c*) tirai de profil. Mon pinceau fut deux heures à (*d*) tracer tous ſes traits. En vérité j'eus beaucoup plus de (*e*) peine

(*a*) 314. Faveur. (*b*) 315. Faveur. (*c*) 316. Faveur.
(*d*) 317. Faveur. (*e*) 318. Faveur.

à réussir que je ne me l'étois imaginé.

Je ne sais si la contrainte où je (*a*) tenois Findalie pour ne la point manquer, la fit (*b*) trouver mal, ou si l'effet de la (*c*) couleur occasionna ce qui arriva ; mais à peine l'appliquai-je qu'elle se laissa aller (*d*) à la renverse, & tomba en foiblesse, avec des convulsions (*e*) bien vives. Je lui versai dans la bouche quelques goutes d'un (*f*) Elixir que je porte ordinairement sur moi, & il fit un tel effet, qu'il la (*g*) tranquillisa, & elle revint bientôt dans son état naturel.

Je fus charmé d'avoir trouvé ce (*h*) moyen pour la guérir de ses vapeurs. Vous avez voulu, lui dis-je, que je vous tirasse ; vous voyez ce qui en est arrivé : une autre fois..... Bon ! bon ! interrompit-elle en souriant, il ne faut pas que cela vous étonne : je m'y accoutumerai. Je prétends bien avoir mon portrait quand il sera

(*a*) 319. Faveur. (*b*) 320. Faveur. (*c*) 321. Faveur. (*d*) 322. Faveur. (*e*) 323. Faveur. (*f*) 324. Faveur. (*g*) 325. Faveur. (*h*) 326. Faveur.

fait : je compte auſſi (*a*) tirer le vôtre. Vous ſavez donc peindre auſſi, petite Friponne ? répartis-je. Je ne ſais pas trop ſi je réuſſirai, ajouta Findalie, en travaillant d'après nature ; mais nous (*b*) eſſayerons : je me ſuis tant (*c*) exercée d'ailleurs, que ma confiance eſt extrême. Quoi qu'il en ſoit, nous commencerons quand vous voudrez.

Findalie, après ces mots, ſe leva, & me demanda, ſi j'étois en (*d*) humeur de tenter l'aventure ? Vous êtes admirable, lui dis-je ; vous imaginez-vous qu'on ſoit toujours en humeur ; & qu'on vous reſſemble ?. Savez-vous bien qu'il y a des jours pour cela, & quand on ne ſe trouve point de diſpoſition à ſe tenir, il n'eſt pas poſſible que les portraits ſoient reſſemblans. J'en conviens, répondit Findalie : mais vous avouerez auſſi qu'on peut les faire (*e*) venir ces diſpoſitions. Voilà qui eſt bien, interrompis-je ; vous

(*a*) 327. Faveur. (*b*) 328. Faveur. (*c*) 329. Faveur. (*d*) 330. Faveur. (*e*) 331. Faveur.

autres Femmes voulez tout ce que vous voulez ; & pour vous plaire, il faut toujours être de votre ſentiment.

Je ne vous rapporterai point, Seigneur, continua *Croſelivesgol*, tout ce qui fut dit à ce ſujet. Findalie avoit de l'eſprit prodigieuſement : elle ſoutint la converſation avec érudition, & l'appuya (*a*) d'exemples ſi poſitifs, que je fus obligé de me rendre, & de convenir que le plus habile des hommes eſt fait pour céder à un ſexe auſſi éclairé.

Mais plus le tréſor que je poſſédois me parut précieux, plus je me ſus de gré des précautions que j'avois priſes pour le conſerver. Avec tant de charmes & de vivacité, Findalie ſe ſeroit perdue dans le monde ; elle étoit faite pour être adorée, & ſelon les apparences & les diſpoſitions que je lui démêlois, elle n'auroit pû s'empêcher de m'occaſionner bien des chagrins.

La jeuneſſe eſt vive, & demande à être

(*a*) 332. Faveur.

occupée. La *Tourifet* étoit fort à la mode alors, je me mis en tête de la lui apprendre ; je la favois affez bien. Elle parut (*a*) tranfportée lorfqu'elle me vit dans ce fentiment : la feule vue (*b*) du *Jut*, premiere piece de ce jeu, la fit (*c*) fauter de joie. Elle examina les (*d*) *Loculefi*, boules avec lefquelles on joue ce jeu (*e*) d'efprit, & fit mille (*f*) folies en les arrangeant. Je paffai plufieurs jours à l'inftruire de toutes les fineffes de ce jeu. Le *Ralbren* du *Jut* fur-tout lui paroiffoit admirable, & elle ne pouvoit fe laffer de le (*g*) mettre en ufage. Je l'en badinai beaucoup, & lui appris, que de toutes les façons de jouer c'étoit la plus ignorante. Elle étoit prévenue en faveur de celle là, & j'eus toutes les peines du monde à lui en ôter l'habitude. Elle devint cependant fi habile à la *Tourifet*, & (*h*) profita fi bien de mes leçons, qu'elle

(*a*) 333. Faveur. (*b*) 334. Faveur. (*c*) 335. Faveur. (*d*) 336. Faveur. (*e*) 337. Faveur. (*f*) 338. Faveur. (*g*) 339. Faveur. (*h*) 340. Faveur.

ſe mit elle-même en état d'en faire aux plus ſavans. J'en étois ſurpris ; car enfin ce jeu n'eſt pas facile à jouer d'une certaine maniere, il falloit toutes les diſpoſitions qu'elle y avoit, pour y être parvenue en ſi peu de temps.

Je ne pouvois m'empêcher de faire quelquefois des réflexions à ce ſujet. Elle m'avoit aſſuré qu'elle n'avoit jamais joué à la *Tourifet*, & elle en (*a*) ſavoit tous les coups mieux que moi. Elle avoit, par exemple, un art ſurprenant pour faire (*b*) marcher les *Loculeſi* : à peine y (*c*) mettoit-elle la main, qu'elle avoit gagné le *Tourſe*. J'avois beau me défendre de cet échec ; la maniere d'arranger les *Sonett*, ſes deux pieces favorites, me faiſoit mat, ſans que je pûſſe l'empêcher. Quelquefois je me rebutois ; mais elle avoit pris un tel empire ſur moi, qu'il falloit en paſſer par tout ce qu'elle vouloit.

Un jour que nous avions joué trois

(*a*) 341. Faveur. (*b*) 342. Faveur. (*c*) 343. Faveur.

parties de *Tourifet*, & qu'elle (*a*) vouloit en jouer une quatrieme, je me levai, en lui proteſtant que j'avois mal à la tête, & qu'il n'étoit pas poſſible de rejouer de la journée. Elle fut piquée de cette aſſurance, & me bouda le reſte du jour. Quelle que fût ma paſſion pour elle, je me retirai ſans faire ma paix, & avec un vrai regret de l'avoir miſe dans le goût de la *Tourifet*. Elle ne vouloit plus s'occuper qu'à ce jeu; toute autre choſe lui étoit inſipide : ſa rage même alloit au point d'y faire jouer toutes les eſclaves, & j'en avois une vraie douleur : il n'y avoit pas juſqu'à Boucanna qui n'y jouât. Je feignois de l'ignorer; mais à peine étois-je parti que la *Tourifet* marchoit. A la place du *Jut* & des *Loculeſi*, pieces indiſpenſablement néceſſaires pour ce jeu, que j'avois emportées, afin de les empêcher de s'y amuſer pendant mon abſence, elles les avoient contrefait, & y avoient joint le *Ralbren*, avec lequel elles ſe divertiſ-

(*a*) 344. Faveur.

foient auffi agréablement que s'il ne leur avoit rien manqué.

La premiere fois que je m'apperçus de cette efpiéglerie, j'en ris beaucoup, & je voulus être témoin de leur maniere de jouer. La vieille Boucanna y excelloit, & il n'y avoit pas une de mes efclaves qui n'entendît le jeu à merveille. C'étoit un plaifir de voir l'affection avec laquelle elles fe livroient toutes à cet amufement innocent; cela me donna de l'émulation, & me rendit complaifant. Findalie m'en fut fi bon gré, qu'elle devint elle-même raifonnable, & qu'elle me faifoit (*a*) paffer les momens les plus doux.

Trois mois s'écoulerent ainfi fans m'en appercevoir. Ma jeune Maîtreffe devenoit de jour en jour plus aimable: elle étoit toujours nouvelle, & il étoit impoffible, avec autant d'attraits, que je m'ennuyaffe un moment. La douceur de fon commerce étoit extrême. Que je vous fais bon gré, me difoit-elle fou-

(*a*) 345. Faveur.

vent, des ſages précautions que vous avez priſes pour nous rendre mutuellement heureux! Nul ſoin, nulle inquiétude, ne troubleront jamais notre bonheur; votre ſage prévoyance m'a mis hors d'état de perdre votre cœur. Une défiance, un ſoupçon, une foibleſſe, hélas! peut-être de ma part, m'auroit enlevé dans un inſtant un Amant dont je fais ma félicité, & j'en ſerois morte aſſurément de douleur: au lieu que je vis tranquille dans l'uſage d'un bien qui m'eſt plus cher que la vie. Ces diſcours étoient toujours ſuivis de (a) careſſes les plus tendres, & bien loin que l'uſage de la paſſion ralentît mes déſirs, je ne quittois jamais cette aimable Maîtreſſe qu'avec une impatience extrême de la revoir au plutôt.

Cependant les emplois dont il plut au feu Roi de m'honorer, ſans les avoir recherchés, me mirent alors dans la fatale néceſſité d'abréger mes plaiſirs, par l'obligation où j'étois de remplir mes devoirs.

(a) 346. Faveur.

Dès que j'eus fait part à Findalie de cette indiſpenſable loi, elle me marqua, par des torrens de pleurs, combien ſa flamme alloit ſouffrir de la diminution de mes viſites : à peine huit jours entiers parurent-ils ſuffiſans pour la conſoler, & lui faire entendre raiſon. Je croyois être aimé comme on ne l'a jamais été : qui auroit jamais pû s'imaginer ce qui m'arriva peu de jours après?

J'ai dit, ſi je ne me trompe, quelqu'autre part, que la trappe par laquelle je me rendois auprès de Findalie étoit ſi artiſtement fabriquée, que je paroiſſois à mon Sérail, & m'en éloignois, ſans qu'il fût poſſible de s'en appercevoir. Il ne m'étoit jamais arrivé de ſurprendre ma jeune Maîtreſſe endormie; je me fis une nuit ce plaiſir. Elle ne m'attendoit pas; je l'avois avertie la veille que je ſerois trois jours ſans la voir. Je fus aſſez heureux, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion dans la circonſtance que je vais rapporter, d'être le maître de me ſatis-

faire. Le Roi étoit abſent, je ne manquai pas cette occaſion ; je la déſirois avec trop de vivacité, pour ne pas la ſaiſir avec empreſſement.

A peine fus-je dégagé des ſoins de mon devoir, que je me rendis à mon Sérail. Je ne fus pas peu ſurpris, en ſortant de la trappe, d'entrevoir à travers les croiſées de Findalie de la lumiere. La nuit étoit ſi avancée, qu'il n'étoit pas naturel qu'elle pût veiller ſi tard ; elle aimoit naturellement à dormir, & ſes plaiſirs en mon abſence ne pouvoient pas être aſſez vifs, pour lui faire allonger des jours, qui, ſelon ſes aſſurances, devoient lui être inſupportables. Rempli de ces réflexions, & piqué d'une curioſité ſans pareille, je montai un petit eſcalier à vis, qui aboutiſſoit dans un galetas au-deſſus de l'appartement de Findalie, où je pouvois entrevoir, par une jalouſie pratiquée exprès, tout ce qui ſe paſſoit. Je mis ventre à terre, je levai un petit volet qui couvroit le ſecret, & je vis avec une

ſurpriſe extrême Findalie danſer avec une des Eſclaves que Boucanna avoit amenée lorſque je l'avois mandée la premiere fois. Cette danſe étoit de caractère, & exprimoit avec beaucoup d'art tous ceux de l'amour. Findalie ſavoit danſer, cela ne m'étonna point; mais l'Eſclave le faiſoit d'une maniere ſi naturelle & ſi peu propre au Sexe dont je la croyois, que je ne ſavois qu'en penſer. Si la ſcène dont j'étois le témoin ſe fût paſſée en tout autre lieu, je me ſerois défié de mon malheur : il arrive tous les jours que les hommes ſe traveſtiſſent pour tromper un jaloux, & s'introduire près d'une Maîtreſſe chérie ; mais le ſéjour où je tenois Findalie étoit inacceſſible aux Amans ; je n'y avois que des Femmes. Boucanna, dont je connoiſſois le zele, me les avoit choiſies elle-même, je les tenois ſous ma clef, & je n'avois pas lieu de craindre qu'il ſe fût pratiqué aucune correſpondance au dehors: voilà comme je raiſonnois. Mais ce qui ſe paſſoit ſous mes yeux, me révoltoit,

& contrarioit ce raiſonnement. L'Eſclave avoit le jarret ſi ſouple & ſi nerveux, & s'élevoit ſi prodigieuſement, qu'il n'étoit pas poſſible de la croire telle qu'elle paroiſſoit; elle avoit toutes les façons d'un homme; la choſe étoit incompréhenſible, & valoit bien la peine d'être pleinement éclaircie; c'eſt à quoi je m'attachai de toute ma puiſſance, en renouvellant toute l'attention dont j'étois capable.

Findalie & l'Eſclave, après avoir achevé un rigaudon fort vif, ſe mirent à préparer une repriſe de *Tourifet*. J'en fus ravi, ſans en trop ſavoir la raiſon. Le jeu commença par le *Ralbren*. Ma friponne de Maîtreſſe expoſa les *Sonett*, ce qui ne m'étonna pas peu, dans l'idée où j'étois qu'elle n'avoit pas beſoin d'employer ces pieces avec une Fille qui ne devoit pas ſavoir jouer auſſi-bien qu'elle. Mais l'Eſclave, plus habile que je ne le penſois, n'eut pas plutôt vû les *Sonett* en priſe, qu'elle s'en ſaiſit & gagna l'avantage. Quais ! me dis-je en moi-même, voilà

une personne bien habile ! & où peut-elle en avoir tant appris ? Il ne manque plus ici que les pieces du *Jut* & celle des *Loculesi*, & la partie iroit bon train. Je me frottois les yeux : je les croyois fascinés, ou qu'un songe trompeur me présentoit de vaines illusions : j'enrageois.

Après la prise des *Sonett*, l'Esclave mit la main sur le *Noc*, la principale piece qu'eut Findalie, & dont la perte entraînoit celle de la partie : de ce qu'elle en devoit faire, elle en dépendoit. Je ne perdois pas de vue ce coup ; aussi étoit-il bien intéressant. L'Esclave habile, qui le savoit aussi bien que moi, employa la *Neglau*, battit le *Noc* avec cette piece, & le dispose à recevoir le grand échec. Je ne doutois pas que la partie en resteroit-là. Sans les *Loculesi* & le *Jut* elle ne pouvoit pas se terminer : l'Esclave ne devoit point en avoir ; cette idée me tranquillisoit. Mais un cri que jetta Findalie, en s'avouant vaincue, me jetta dans la derniere surprise. Elle étoit mat ; je

n'en pouvois douter : mais quelqu'attention que j'eusse apporté pour découvrir par où & comment, je n'en vis rien. De toutes les pieces du jeu, le seul *Tourse* restoit sur le damier : il étoit à découvert, je le voyois ; cela me passoit & me jettoit dans un labyrinte de réflexions.

Je fus vingt fois à la veille de descendre, dans la rage où j'étois de ne pouvoir pénétrer un mystere si prodigieux. Mais Findalie s'étant levée, & ayant apporté une bouteille & des verres, je résolus de prendre encore sur moi, & de continuer mon examen. Voyons, me dis-je, à quoi tout cela nous menera. La collation fut servie sur une table ; les santés furent portées avec des cris de vivacité & d'intelligence ; & tout me prouva que le mystere étoit encore plus grand que je ne pouvois me l'imaginer.

La conversation roula sur la partie de *Tourifet*, qu'on venoit de quitter. Findalie prétendoit, disoit-elle, avoir sa revanche, & raisonna long-temps & fort

habilement ſur les coups nouveaux qu'on pouvoit mettre en uſage. L'Eſclave avoit un ſon de voix ſi ſourd, qu'il ne m'étoit pas poſſible d'entendre ſes réponſes : je ne pouvois en juger que par ſes geſtes ; mais tout expreſſifs qu'ils étoient, je ne les entendois pas.

Après la collation, qui fut aſſez longue, Findalie & l'Eſclave me ſemblerent endormis, ils ne diſoient du moins plus rien. Je réſolus de profiter de ce temps, & d'aller les ſurprendre ; mais quelques paroles m'ayant fait juger qu'ils n'étoient pas encore entre les bras du ſommeil, j'écoutai. Vous êtes bien peu complaiſant, diſoit ma perfide Maîtreſſe à l'Eſclave : quoi ! deux parties de *Touriſet* vous font mal à la tête ? Pour moi, j'en jouerois trente ſans qu'il y parût. Je le crois bien, lui reprit l'Eſclave, que j'entendis pour lors ; vous avez auſſi ſur moi bien des avantages ; mais, ſans vous les repréſenter, ſouvenez-vous qu'avant cette derniere repriſe j'avois beaucoup danſé.

Je

Je vous plains fort, reprit ironiquement Findalie : Allez, allez, reposez-vous; je vous croyois moins délicat. Et vous plus réservée, interrompit l'Esclave avec un ton impérieux. Comment donc! s'écria la jeune personne avec emportement; il vous sied bien de me faire ce reproche après tout ce que j'ai fait pour vous. Ah! plût au Pere de la lumiere, interrompit l'Esclave avec dépit, que je ne vous eusse pas tant d'obligation, & que vous ne m'eussiez pas traité si humainement! Je ne me serois pas porté à l'extravagance de m'enterrer tout vivant. Ce discours vous irrite; mais parlons vrai : vous imaginez-vous, ô Findalie, que je doive me louer de mon sort? Faites-y bien réflexion : l'amour nous a perdus; & je doute fort que le nôtre se termine heureusement.

Findalie à ces mots se leva avec fureur : ô ciel! s'écria-t-elle, se peut-il que j'aie été assez insensée pour écouter un scélérat tel que toi! C'est donc ainsi,

traître, que tu récompenſes une flamme ſi vive ! Va, retire-toi, & ne m'approche jamais. L'ingrat ! Je quitte tout pour lui ; ſans lui je ſerois peut-être à préſent la plus heureuſe Fille du Royaume. Combien d'Amans n'ont pas recherché de me plaire ? Ma tendreſſe pour toi, ô ſcélérat, me les a tous fait mépriſer. Sans toi, ſerois-je ſortie de chez ma Mere ? Tu te plains d'être enfermé dans ce triſte ſéjour ; n'eſt-ce pas toi qui m'y as recherchée ? Après avoir été la cauſe fatale du plus cruel eſclavage, que ne m'y laiſſois-tu languir ? Tout affreux qu'il eſt, il m'auroit fait moins de peine que celle dont ton ingratitude m'accable aujourd'hui. Avec le temps je m'y ſerois habituée. *Croſeliveſgol* m'adore ; tôt ou tard il m'en auroit tirée, & m'auroit élevée à un rang ſuprême ; j'aurois été heureuſe ! Toi ſeul me fait ſentir toute la rigueur de mon ſort. Le perfide ! ajoutoit-elle ; me tourmenter par de tels endroits, dans le temps que je lui faiſois un ſacrifice ſi

ſincere de ma liberté; dans le temps, dis-je, qu'au lieu de m'en affliger, je me trouvois heureuſe dans les fers, parce qu'il m'aidoit à les porter.

Findalie ajouta encore pluſieurs autres propos ſemblables, & les termina par pleurer amèrement. L'Eſclave au lieu d'en être attendri, continua à lui reprocher ſon malheur avec une dureté impardonnable, & lui dit que, s'il avoit prévu l'impoſſibilité de ſortir de l'affreux ſéjour où ſa ſtupidité l'avoit conduit, il ſe ſeroit bien donné de garde de chercher à la revoir. Findalie, piquée au vif de ce diſcours, fit ſuccéder à ſes larmes la fureur & la rage. Elle l'accuſa de toutes ſes infortunes, le traita de ſéducteur & de fourbe. L'Eſclave répondit à ces invectives par les paroles les plus piquantes, & entr'autres l'accuſa d'être friponne au jeu de la *Touriſet*. Findalie ſortit des bornes à cette cruelle apoſtrophe; & s'en trouvant offenſée mortellement, elle ſe ſaiſit d'un flambeau, & le lui jetta à la

tête : il s'éteignit; mais l'obſcurité n'empêcha pas qu'elle ne continuât ſes reproches & ſes clameurs.

Pendant que ma ſcélérate Maîtreſſe donnoit un libre cours à la colere dont elle étoit tranſportée, je faiſois les réflexions les plus ſérieuſes. Après tout ce que j'avois entendu, il ne m'étoit pas poſſible de douter de la trahiſon. Il n'y a pas de ſupplice comparable à celui d'être trompé par un objet qu'on adore. J'avois beau vouloir révoquer en doute mon malheur, à cauſe de l'impoſſibilité de pénétrer dans mon Sérail : tant de raiſons me le prouvoient, que j'en étois confondu. Mais par où cet homme eſt-il entré, me diſois-je? Qui peut lui avoir appris que la ſcélérate de Findalie l'habite? Si j'avois quelque cõnfident, je pourrois le ſoupçonner; je ſuis le maître de mon ſecret, & il eſt divulgué : à qui pouvois-je m'en prendre? Dans des inſtans je faiſois mon poſſible pour me flater. Ne ſe pourroit-il pas, ajoutois-je, que

toutes ces choſes ne ſoient qu'un jeu de Findalie? Elle eſt vive; elle aura voulu s'amuſer; & pour rendre le rôle plus intéreſſant, elle ſe ſera fait un plaiſir innocent de faire contrefaire le perſonnage d'un Amant à l'Eſclave qui m'inquiéte.... Mais allons, continuai-je, nous éclaircir; il ne m'eſt pas difficile de me rendre dans l'appartement; l'obſcurité me favoriſe, & je ne ſerai pas long-temps ſans que quelque diſcours ne me mette entiérement au fait de cette aventure.

A peine eus-je formé cette réſolution, que je me déchauſſai, afin de pouvoir exécuter mon projet ſans bruit : il ne me fut pas difficile d'y parvenir.

La colere de Findalie, qui continuoit, favoriſa mon entrée, & empêcha que je ne fuſſe entendu. Mais à peine eus-je fait quelques pas dans ſa chambre, que je me ſentis ſaiſir par le bras. Ah! je te tiens enfin, traître, s'écria-t elle, en me prenant aux cheveux; il faut que je t'arrache une vie dont tu n'es pas digne après

m'avoir trompée ſi cruellement; tu me traites comme une Eſclave, & prétends me tyranniſer. Je ne crus pas devoir encore me déclarer : je parai les coups ſans répondre. Leur furie diminua peu-à-peu. A la rage ſuccéda bientôt un tendre retour : tu ne me réponds rien, pourſuivit-elle en voulant faire ſa paix : eſt-ce que tu te repentirois d'avoir chagriné ta Findalie ? Si je pouvois me le perſuader, tout cruel que tu es, je te rendrois mon amour. Un ſoupir de rage plutôt que de tendreſſe ſéduiſit la ſcélérate, dans la confiance où elle étoit que j'étois ſon Amant. Elle le crut une preuve de mon repentir : elle m'approcha vivement, & voulut me ſerrer entre ſes bras. Je la repouſſai bruſquement. Allez, infâme lui dis-je ſans aucun ménagement; je vous connois, & je ſaurai vous punir de votre perfidie, & me venger du traître que vous recevez en ces lieux. A peine finiſſois-je ces mots, qu'une lumiere reparut. L'Eſclave qui la portoit, l'Amant de ma perfide, dont je

fus reconnu, fut ſi effrayé de me trouver ſi près de lui, le poignard à la main, qu'il laiſſa tomber ſon flambeau. Il s'éteignit une ſeconde fois; il dut à l'obſcurité ſon ſalut. Mon deſſein étoit de l'immoler à ma vengeance; je courus même après lui; mais ayant rencontré quelque choſe, je fis un faux pas, & me laiſſai tomber à la renverſe.

La colere où j'étois m'empêcha de reſſentir la douleur de ma chûte. Je me relevai avec un redoublement de fureur, & cherchai à tâtons une victime. Ma recherche fut vaine : Findalie s'étoit échapée, & avoit ſuivi l'Eſclave. Un moment de réflexion me calma : je ſuis le maître, me dis-je, de me ſatisfaire; les criminels ne peuvent s'évader. Après cette réflexion, je regagnai mon cabinet ſecret, dans l'intention d'aller chercher de la lumiere que j'avois cachée ſous la trappe; mais, ô comble de déſeſpoir! cette même lumiere m'avoit trahi. Ses rayons avoient percé ſans doute les joints de la trappe,

& en avoient découvert le ſecret : je la trouvai levée, le flambeau emporté ; & je ne pus douter à ces fatales preuves que Findalie ne ſe fût échapée par les caves, & que je ne fuſſe entiérement la dupe de l'aventure.

Cependant un mouvement d'eſpoir me fit penſer que les fugitifs n'auroient point encore regagné la derniere porte, que je laiſſois ordinairement entr'ouverte. Dans cette confiance je deſcendis l'eſcalier, & j'avançai juſqu'à l'endroit où je devois rencontrer les preuves de mon malheur. La porte que je trouvai dans le même état que je l'avois laiſſée, me rendit l'eſpérance : ils ne ſont pas ſortis, me dis-je ; mettons-nous en état de les punir à coup ſûr.

Je remontai dans la maiſon ; j'y allumai un flambeau ; je me munis d'un nouveau poignard ; car en tombant, j'avois perdu le mien, & je retournai dans le Sérail. Je pris la précaution de tout fermer après moi. L'appartement de Fin-

dalie étoit désert : je me rendis à celui de Boucanna. O perfide, m'écriai-je en lui montrant le fer, voilà qui me vengera de ton crime! La vieille, qui s'étoit réveillée en sursaut à mon approche, jetta un cri à cette affreuse menace. Ah! Seigneur, me dit-elle, fais-moi miséricorde, je t'avouerai tout. Je ne doutai pas à ce discours de la trahison. Suis-moi, m'écriai-je avec fureur; aide-moi à retrouver Findalie, & puis je déciderai de ton sort.

Boucanna jetta une robe sur elle en tremblant, & marcha derriere moi, en me conjurant d'avoir pitié d'elle. Je parcourus tous les appartemens les uns après les autres; je fis tout bouleverser; mais ma recherche fut vaine : Findalie ni l'Esclave ne se retrouvoient point. Au désespoir, furieux, je voulois tout massacrer : on me la cache, m'écriai-je avec une voix dont toute la maison retentissoit; mais je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, par le nombril de mon grand-pere,

oui, si elle ne paroît avant la fin du jour, que je mettrai le feu à la maison, & que je confondrai sans miséricorde dans les flammes les innocens avec les coupables. A cette menace un cri général se fit : toutes les Esclaves se jetterent à mes genoux, & me crierent miséricorde; mais ma colere m'aveugloit à un tel point, que rien n'étoit capable de me toucher.

Cependant Boucanna, qui n'avoit pas perdu l'espoir de se tirer de ce pas cruel, me demanda la permission de m'entretenir en secret, en m'assurant que j'aurois lieu d'être satisfait de ma condescendance. Parle, m'écriai-je avec indignation; parle, scélérate; mais ne te flate pas de calmer mon ressentiment. Après ces mots j'ordonnai qu'on me laissât seul. J'appuyai ma tête de mes deux mains sur une table, & j'écoutai la vieille, qui s'exprima en ces termes :

C'est moins pour échaper à votre ressentiment, Seigneur, que je vais vous avouer tout ce que je sais, que pour tâ-

cher de vous guérir d'une indigne passion. Il y a long-temps que je me proposois de vous ouvrir les yeux : j'ai eu vingt fois la bouche ouverte pour vous apprendre l'histoire de Findalie, sans jamais avoir osé m'y résoudre. Vous dirai-je tout? Vous m'en paroissiez tellement transporté, que j'aurois cru par-là vous rendre le plus malheureux des Hommes. Que sais-je même, si votre prévention auroit souffert que j'eusse voulu la détruire? Ah! Seigneur, vous étiez bien aveuglé dans ce temps! & je ne doute pas que vous ne m'eussiez su aussi mauvais gré alors de vous avoir arraché le bandeau qui vous couvroit les yeux, que vous êtes furieux aujourd'hui de tout ce qui vient d'arriver.

Je ne fus pas peu surpris de ce début. Comment donc! m'écriai-je avec un peu plus d'attention; tu connoissois la scélérate avant que d'entrer chez moi? Oui, Seigneur, reprit la vieille, je l'avois élevée aussi bien que vous, & ce n'est que de la veille du jour que vous nous avez

fait transporter (*a*) toutes ici, que cette particularité m'est connue. C'est de mon Fils, hélas! que je la tiens. O fatale complaisance! ô tendresse du sang, pourquoi vous ai-je écouté! C'est vous qui me plongez dans l'abîme où je suis. En achevant ces mots, Boucanna se mit à pleurer amérement; la foule de ses sanglots lui coupa la parole, & elle fut un long temps sans pouvoir continuer.

J'enrageois de ses longueurs. Si je m'étois cru, je me serois porté contre cette indigne vieille aux dernieres extrêmités pour la faire parler. Ses larmes, au lieu de me toucher, renouvelloient ma fureur : jamais on a pleuré aussi désagréablement. Enfin, elle essuya ses yeux ratatinés, & d'une traînante voix continua ainsi.

Si vous êtes jamais Pere, Seigneur, continua cette malheureuse, vous connoîtrez ce que peuvent la nature & le

(*a*) *Boucanna* ignoroit les moyens dont s'étoit servi *Croseliveſgol* pour l'enfermer dans le Sérail.

ſang, & ce qu'on eſt capable de tenter pour ſauver la vie, lorſqu'elle eſt en danger, à un Fils ſorti de nos entrailles. C'eſt cet amour de mere qui eſt la ſource de mes offenſes envers vous. Oui, Seigneur, ſans la nature, plus engageante que tous les autres égards, je ne vous aurois jamais donné lieu de vous plaindre de moi.

La veille du jour que vous m'envoyâtes chercher pour me confier Findalie, *Nealdaſaib*, ce Fils trop malheureux, vint me trouver au milieu de la nuit. Je ſuis perdu, ma bonne, me dit-il, dès qu'il fut près de moi; & ſi vous n'employez tous les talens que je vous connois pour me rendre une perſonne que je dois à vos bontés, j'irai me jetter dans le premier *Ledrob* qui ſe trouvera ſur mes pas. Cette menace m'effraya. Eh pourquoi ce déſeſpoir, m'écriai-je en ſerrant ce cher enfant entre mes bras? Que vous eſt-il arrivé d'aſſez affreux pour vous porter à d'auſſi terribles extrêmités?

La perte d'une Fille peut-elle être capable?.... Oui, ma bonne, continua-t-il; ſans Findalie, que je viens de perdre, je ne puis vivre. Je ſais qu'elle eſt en la puiſſance du Seigneur *Croſelivesgol*; vous êtes bien venue dans ſa maiſon; il ne tiendra qu'à vous de me conſerver la vie, ou de me donner la mort: vous en êtes aujourd'hui la maîtreſſe. En me rendant ma Findalie, vous me donnerez une vie qui me ſera cent fois plus chere que celle dont je vous ſuis déjà redevable. En achevant ces mots, *Nealdaſaib* ſe jetta à mes genoux, & me jura qu'il ne ſe releveroit pas, juſqu'à ce que j'euſſe décidé abſolument de ſon ſort.

Je me trouvai fort embaraſſée de ce que j'avois à faire dans cette délicate occaſion. J'avois lieu de croire, par le rapport de mon Fils, que puiſque Findalie avoit mandié votre aſyle, qu'elle étoit conſentante de ſon évaſion: je fis obſerver cette conjecture à mon Fils. Ah! ma Mere, s'écria-t-il, Findalie m'aime

toujours, je n'en puis douter, où elle eſt la plus perfide de toutes les Femmes! Combien ne me l'a-t-elle pas encore aſſuré la veille que je l'ai perdue! Non, non; elle ne m'a pas oublié; j'en ſuis certain; &, pour vous en convaincre, ajouta-t-il, je veux vous rendre compte de ce qui s'eſt paſſé entre nous depuis le jour que vous parvîntes à me donner accès dans la maiſon de ſa Mere.

Je n'ai pas beſoin de ce détail, repris-je impatiemment, en regardant la vieille avec colere: il ne m'eſt pas difficile d'imaginer que ton Fils feignoit de l'amour pour la Mere de Findalie, & que, ſous ce prétexte, il avoit ſes entrées chez elle, & ſéduiſoit ſa Fille. Quelque couleur qu'on ait voulu donner à ce commerce, je n'en ai pas été la dupe un inſtant: ainſi, ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion. Apprends-moi ſeulement, continuai-je, par quelle ruſe diabolique tu as pu l'introduire dans cet aſyle ſecret? Voilà le fait ſur lequel il ne faut pas biaiſer. Abrege, &

ne m'oblige pas à t'interrompre une seconde fois; ta vie me répondroit du moindre de tes détours.

Boucanna trembla à cette menace, & m'avoua que, jusques-là, elle avoit essayé à tirer le récit en longueur, & à m'en imposer. Elle m'apprit enfin que, maîtresse du choix des Esclaves que je voulois donner à Findalie pour la servir, elle avoit imaginé de faire travestir son Fils, qui ne pouvoit vivre sans sa Maîtresse. Je ne fus pas surpris, après cette confession, de la docilité de l'ingrate Findalie, lorsqu'elle s'étoit vu enfermée. Cette idée me causoit les transports les plus furieux; & si je m'étois cru, j'aurois immolé vingt fois les coupables à mon ressentiment.

Je pardonnai cependant à la vieille & à son Fils, à condition que cette mégere me feroit retrouver Findalie. Boucanna connoissoit trop le fond de ma parole pour en douter. Je ne la lui eus pas plutôt donnée, qu'elle m'assura qu'elle m'alloit ramener dans l'instant les coupables.

Elle reparut bientôt après avec Findalie. Perfide, lui dis-je auſſi-tôt que je l'entrevis, c'eſt donc ainſi que tu payes le plus tendre amour ? Ma paſſion me fit répandre un torrent de reproches ; mais à quoi ſe terminerent-ils ? Le croirez-vous, Seigneur, continua *Croſeliveſgol* en regardant fixement le Roi ? je pardonnai à l'ingrate, & je me trouvai encore trop heureux de la parole qu'elle me donna de ne jamais manquer à mon amour. Les careſſes ſuccéderent au raccommodement ; je ne pouvois vivre ſans ma Findalie, & je n'imaginois aucune félicité que celle que je pouvois goûter avec elle.

Cependant je crus devoir prendre d'autres meſures pour me mettre à couvert de la récidive. La premiere choſe que je fis, fût de faire donner un emploi dans les pays les plus éloignés, à mon rival. Je lui ſignifiai, avant ſon départ, mes intentions, avec menaces que s'il oſoit jamais reparoître dans la patrie, ou qu'il me revînt qu'il eût ouvert la bouche de

mes secrets, il n'auroit pas un ennemi plus cruel que moi. Pour sa Mere, je m'en assurai en la gardant dans mon Sérail : je n'avois pas de moyen plus sûr pour en être entiérement le maître. Je ne me contentai pas de ces précautions : je voulus m'assurer d'une autre qui m'inquiétoit. Je ne connoissois aucune de mes Esclaves. Il se pouvoit que je fusse encore la dupe de quelqu'Amant travesti : j'étois jaloux, & par conséquent fondé dans mes extravagances. Je fis subir à toutes ces Filles un examen rigoureux ; tous leurs traits furent visités & examinés... Oh ! pour le coup, s'écria *Tanitbudan*, en s'arrêtant & en éclatant de rire, je n'y puis plus tenir ; je voudrois, pour une des meilleures villes de mon Royaume, avoir été témoin d'une pareille folie. Eh bien, *Croselivesgol*, poursuivit le Roi, fûtes-vous satisfait ? Plus que Votre Majesté ne se l'imagine, répartit le premier Ministre du même ton ; mais j'étois trop amoureux de ma belle Maîtresse pour faire

des réflexions à toute autre chofe qu'à ce qui la regardoit. Je n'eus pas lieu d'être mécontent de mon examen : j'étois fûr de mon fait. Si j'en euffe ufé avec autant de circonfpection quelques mois auparavant, je n'aurois pas effuyé les chagrins dont j'avois été dévoré; mais quelqu'habile & quelque prévoyant que l'on foit, il eft bien difficile de ne pas être la dupe d'une Maîtreffe qui ne vous aime que par obligation. Je ne tardai pas à en faire une nouvelle expérience, & à connoître qu'il n'eft pas de moyens pour empêcher une Femme de nous tromper, quand elle joint à de l'adreffe de la patience, de la diffimulation, de l'efprit, & une envie démefurée de réuffir. Findalie poffédoit au fouverain degré toutes ces qualités. Je ne fus pas long-temps fans m'en appercevoir; mais malgré les raifons nouvelles que j'avois de m'en défier, elle me joua fi finement, qu'il me fut impoffible de prévenir le deftin qu'elle me préparoit. Je vécus pendant trois mois avec

elle avec une certaine réserve, qui rendoit nos entretiens fort vifs. Que vous êtes cruel ! me dit-elle un soir après le souper, d'en user avec moi avec tant de rigueur : croyez-vous que je ne m'apperçoive pas fort bien du fond de colere qui regne toujours dans votre cœur ? Vous me conservez un souvenir fatal de ce qui s'est passé. Combien ne vous en ai-je pas de fois demandé pardon ? Vous ai-je manqué depuis ? Au lieu de recourir à des excuses qui auroient pu trouver leur place, ne suis-je pas convenue toujours de mes torts ? Je m'étois flatée que vous les oubliriez ; mais je vois bien, continua-t-elle en (*a*) pleurant, que vous ne me pardonnerez jamais, & que je suis destinée à être la plus malheureuse de toutes les créatures. En me tenant ces propos, elle paroissoit dans un état si touchant, & son désespoir étoit si naturellement exprimé, que je me reprochois souvent ma cruauté.

(*a*) 347. Faveur.

Insensiblement ces discours me firent impression, & effacerent bientôt les idées du passé : J'étois le plus heureux des hommes. Findalie, en grandissant, devenoit un prodige de beauté, & lorsque je comparois ses charmes avec ceux de toutes les Femmes que j'avois occasion de voir, je me persuadois de plus en plus que j'étois le maître d'un trésor à nul autre comparable. Je ne revenois jamais du Sérail qu'avec ces sentimens; & plus j'allois en avant, plus ma passion s'augmentoit. En effet, il n'y avoit point de créature sous le ciel plus parfaite, & la Reine elle-même, qui passoit alors pour le chef-d'œuvre de la nature, ne possédoit pas, dans un degré plus éminent, le précieux avantage dont je viens de parler.

La gaité à laquelle j'étois livré dans ce temps, & quelques graces que la jeunesse donne, m'avoient mis assez à la mode à la Cour. Il y avoit peu de Femmes, s'il m'est permis de le dire, qui

ne me voulussent quelque bien. Je vivois avec elles d'une maniere qui augmentoit leur bienveillance pour moi, mais qui piquoit aussi quelquefois leur amour-propre. J'étois poli, prévenant; mais c'étoit-là tout. Plusieurs qui ne se seroient peut-être pas souciées de moi, si j'avois eu envie de leur plaire, désirerent ma conquête: mon indifférence, qui les piquoit au jeu, leur fit mettre toutes leurs ruses en usage pour m'attacher à leur char. L'inutilité de leurs soins les rebuta presque toutes, & les fit déchaîner contre moi. Une seule fut (*a*) constante. Sa beauté sans pareille, qui le cédoit à peine à celle de la Reine, (*b*) s'offensa d'une résistance si longue, & lui fit (*c*) imaginer tous les moyens possibles pour me mettre au point où elle me désiroit.

Cette charmante personne, que je regrette encore aujourd'hui, malgré tous les chagrins qu'elle m'a donnés, étoit fille du Chambellan du feu Roi, & se nommoit

(*a*) 348. Faveur. (*b*) 349. Faveur. (*c*) 350. Faveur.

Salonsinpitna. Outre les charmes dont elle étoit abondamment pourvue, elle avoit un air de majesté qui lui attiroit le respect de toute la Cour. Tout autre que moi se seroit trouvé autant honoré que flaté de ses (*a*) distinctions; mais Findalie étoit un obstacle invincible, qui détruisoit secrétement toutes ses pratiques. La fierté de cette aimable personne ne souffroit pas peu de mon indifférence, & s'étoit (*b*) abaissée plus d'une fois à (*c*) expliquer clairement le penchant que j'avois su lui inspirer. Lasse de l'inutilité de ses déclarations, elle prit enfin le parti de ne plus mettre en œuvre de tentatives inutiles; mais de me faire (*d*) examiner de si près, qu'elle fût instruite de mes démarches les plus secretes. *Croselivesgol*, disoit-elle souvent à sa confidente, est amoureux, & l'objet de sa passion lui tint lieu de tout: il faut absolument que je sois éclaircie sur ce point,

(*a*) 351. Faveur. (*b*) 352. Faveur. (*c*) 353. Faveur. (*d*) 354. Faveur.

& que je ſaçhe le nom de mon heureuſe rivale. Je me flatois autrefois que ſon indifférence pour moi devoit ſa naiſſance à ſon inſenſibilité naturelle; mais un (a) examen ſoigneux m'a fait pénétrer qu'il étoit tendre & fidele. Que je ſuis (b) malheureuſe ! continuoit cette belle femme, pénétrée de ces réflexions: tout ce qu'il y a de plus grand & de plus aimable ſoupire pour moi, ſans que mon cœur puiſſe être ſenſible pour les vœux les plus tendres. Un ſeul homme dédaigne mon culte; & c'eſt pour celui-là ſeul que je me (c) laiſſe attendrir? Des pleurs ſuccédoient toujours à ces triſtes idées. Nacildaë s'efforçoit en vain de les eſſuyer: *Salonſinpitna* cherchoit le (d) ſoulagement à ſes peines, & elle n'imaginoit aucun moyen pour ſe le procurer.

Dans le nombre des amans que ſa fortune & ſa beauté lui attiroient, *Pitvitoun*, Pere de celui qui eſt aujourd'hui Grand-

(a) 355. Faveur. (b) 356. Faveur. (c) 357. Faveur. (d) 358. Faveur.

Veneur,

Veneur, étoit un des plus attachés. Son caractère & sa figure avoient un charme si séduisant, qu'il n'étoit pas possible de n'avoir pas pour lui la considération la plus distinguée. Malgré la prévention que *Salonsinpitna* avoit dans le cœur, elle n'avoit pû lui refuser son estime. Quelque flatée que fût *Pitvitoun* de la préférence qui lui étoit donnée sur tous ses rivaux, il ne pouvoit s'empêcher de se plaindre souvent à cette Belle, des rigueurs qu'elle opposoit à son amour. Il avoit trop d'esprit & de pénétration pour ne pas démêler que sa Maîtresse étoit captivée par un penchant secret. Vous aimez, adorable *Salonsinpitna*, lui disoit-il quelquefois. Je lis dans vos yeux une tendresse intérieure ; mais, hélas ! elle n'a rien qui doive me flater ! L'inquiétude de vos regards, le soin que vous avez de dérober vos soupirs, me font assez connoître que je suis le plus malheureux des amans. Encore si je pouvois vous persuader que vous êtes injuste, & que je suis

digne des sentimens qu'on vous a surpris ; je trouverois une certaine consolation : mais vous ne me croyez pas assez de délicatesse pour hasarder votre confiance. Votre façon de penser m'envisage comme un homme jaloux & rempli de ses propres intérêts, qui n'auroit pas assez d'empire sur son amour, pour se sacrifier au plaisir de vous donner des preuves d'un zele désintéressé. Que vous me connoissez peu ! continuoit-il en la regardant fixement ; que vous me connoissez peu ! Sachez, belle ingrate, que je vous aime au point de vous servir contre moi-même, au préjudice de mon propre amour. Oui, si vous m'estimiez assez pour me faire l'aveu d'une passion que vous me cachez vainement, je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que, sans quitter la qualité d'amant, je serois le premier à vous être utile, & à m'y employer comme le plus zélé de tous les confidens.

Pitvitoun étoit connu si honnête-homme, & sa réputation si bien établi

pour tel, que *Salonſinpitna* ſe détermina enfin à eſſayer ſa probité. Eh bien, je veux vous ſatisfaire, lui dit-elle un jour qu'il la preſſoit plus que jamais de lui faire l'aveu de ſes inquiétudes; & connoître par une expérience peut-être trop téméraire, ſi l'on peut trouver dans un Amant, l'Ami délicat que vous m'offrez en vous. Je veux bien haſarder une confidence auſſi délicate. Vous n'avez qu'à parler, Madame, reprit *Pitvitoün*, & vous jugerez, par mon empreſſement à vous ſervir, combien je vous ſuis dévoué. Je n'attache même au prix du ſervice que je veux vous rendre, aucune conſidération qui puiſſe vous allarmer. Après ces aſſurances, cette belle Femme fit l'aveu, en rougiſſant de ſon penchant pour moi, & de l'indifférence avec laquelle j'en avois uſé juſques-là avec elle: enſuite elle lui fit part des conjectures qu'elle tiroit de ma froideur. L'Amant promit de travailler dès le même jour à pénétrer mon cœur; & après des pro-

messes réitérées de zele & de discrétion, il se retira, en protestant à *Salonsinpitna* qu'il en useroit d'aussi bonne foi dans cette occasion, que si du cruel service qu'elle exigeoit, dépendoit son propre bonheur.

En effet, *Pitvitoun* lui tint exactement parole. Dès le même soir il vint me demander à souper, & en me quittant m'en offrit pour le lendemain. Il ne me parla de rien qui eût rapport à ce qui vient d'être dit : il étoit trop adroit pour me donner de la défiance. Ses entretiens ne roulerent que sur les intrigues du temps, & sur le plaisir d'aimer & d'être aimé. *Pitvitoun* étoit si aimable, & je l'estimois tant, que je fus ravi de l'empressement qu'il me marquoit. Ma vanité même en fut flatée : il étoit désiré de tout le monde, & je voyois avec satisfaction l'amitié publique qu'il me vouoit. A peine étoit-il chez moi, que les personnes de la plus haute distinction l'y venoient chercher. Les reproches agréa-

bles que l'on me faisoit, sur la cruauté que j'avois de le vouloir posséder seul, me le rendoit plus cher, & me faisoit connoître tout le prix de son amitié: aussi y répondois-je de tout mon cœur; & hors ce qui concernoit Findalie, je n'avois rien de caché pour lui.

Trois mois se passerent à nous voir l'un l'autre assidûment, & à faire des parties de plaisir ensemble, sans qu'il m'eût donné sujet jusques-là de soupçonner son empressement de vue secrete où d'intérêt formel. Un soir il me proposa une partie de souper, où je trouverois, disoit-il, tout ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour. J'en doutai après Findalie, la Reine & *Salonsinpitna*. Je ne pouvois me persuader qu'il y eût des femmes qui pussent leur être mises en parallele. La maniere dont je répondis à *Pitvitoun* lui donna lieu de me demander si je doutois de ce qu'il m'avançoit? Non, lui dis-je; mais à moins que ce ne soit la Reine ou *Salonsinpitna* dont vous voulez

me parler, ce que je ne crois pas, je doute fort que votre prévention soit fondée. Et si c'étoit l'une de ces deux aimables personnes, me répliqua-t-il, que me répondriez-vous ? Ah, ce seroit une autre affaire, continuai-je ; mais il n'y a pas d'apparence à le croire. C'est cependant la pure vérité, poursuivit *Pitvitoun*. La Reine donne à souper ce soir à trois Femmes : il est permis à chacune d'elles d'amener une amie. *Salonsinpitna* & sa sœur, qui sont de la partie, m'ont proposé de me travestir, & de me faire accompagner par un bon ami : elles ont sans doute leurs raisons. Sans les pénétrer, je sais qu'on jouera à la *Tourifet*. J'aime ce jeu à la folie : jugez si je veux prendre part à la fête. Je me persuade, avec quelque fondement, que vous n'hésiterez pas à faire cette partie : jugez à présent si je me suis trompé, & si je n'ai pas eu lieu d'avancer que nous souperions avec tout ce qu'il y a de plus charmant en Femmes à la Cour.

Ce discours me fit quelqu'impression. Quoique je ne pusse répondre aux bontés de *Salonsinpitna*, je l'avois toujours estimée, & je ne la croyois pas dans les termes d'une si grande intimité avec aucun Homme de la Cour. Je fus assez surpris de celle qui paroissoit entr'elle & *Pitvitoun*. En effet, il falloit qu'elle fût grande pour que celui-ci fût initié par elle à des mysteres qui devoient être sans doute bien secrets. J'étois trop au fait des intrigues de la Cour, pour ignorer que la Reine ne se donnât quelquefois des plaisirs dont on auroit parlé, sans le respect dû à la Majesté; & j'étois dans un étonnement extrême que la belle *Salonsinpitna*, dont la sagesse paroissoit extrême, fût de moitié de ces parties mystérieuses. Cela me sembla si peu vraisemblable, que je résolus de m'y trouver. Ce n'étoit pas peu, & il falloit que ma curiosité fût bien piquée pour en venir jusques là. J'avois donné parole à Findalie de souper le même soir avec elle :

il y avoit trois jours que je ne l'avois vue, & j'en étois amoureux plus que jamais; c'étoit beaucoup, assurément.

Cependant *Pitvitoun* s'étoit apperçu de l'inquiétude que j'avois marquée, lorsqu'il avoit été question de *Salonsinpitna :* les raisons secretes qu'il avoit de me sonder, l'engagerent à me remettre finement sur la voie suspecte. Avouez, *Croselivesgol*, me dit-il, qu'il faut m'être bien cher pour vous faire partager des momens aussi précieux que ceux que je vous ai ménagés pour ce soir. Sans parler de la Reine, que le respect nous doit faire mettre à part, y a-t-il plaisirs dans le monde comparables à ceux de jouir une partie de la nuit du précieux avantage de boire avec l'adorable *Salonsinpitna ?* Il faut que je sois aussi persuadé de votre probité, pour m'hasarder à vous mettre vis-à-vis d'une personne qui m'est si chere. Eh! qu'auriez-vous à craindre, repris-je avec une sorte d'envie de faire parler moi-même *Pitvitoun :* vous êtes sans doute

ſi bien avec elle, & votre mérite.... Ne parlons point de cela, interrompit cet Homme adroit; ce mérite, dont vous avez la bonté de me faire ſouvenir, ne ſeroit pas ce qui me tranquilliſeroit le plus : le vôtre aſſurément ſeroit capable de lui faire grand tort. Je fais bien plus de fonds ſur votre amitié, incapable de me jouer un mauvais tour, & ſur la ſageſſe de cette charmante Fille, que ſur toute autre choſe. Mais à vous parler naturellement, je compte ſi fort ſur le cœur de cette adorable perſonne, que rien au monde ne pourroit m'inquiéter à ce ſujet. Je ne feins point, *Croſelivesgol*, de vous faire cet aveu : à tout autre que vous, ce ſeroit un ſecret impénétrable; mais votre diſcrétion & votre amitié exigent cette confiance, & je croirois vous manquer ſi j'en uſois autrement.

Que le cœur de l'Homme eſt variable! Nous accuſons tous les jours les Femmes de caprice, ſans faire réflexion que nous en avons ſouvent beaucoup plus qu'elles.

Je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, en penſant à ce qui ſe paſſa en moi, lorſque *Pitvitoun* me parla de *Salonſinpitnæ*. Elle m'étoit indifférente : mon cœur étoit occupé ailleurs; & je ne pouvois m'empêcher de lui ſavoir mauvais gré de ſon changement. Je l'appelai intérieurement infidelle, & j'en conçus, malgré moi, un tel dépit, que, quelque précaution que je priſſe pour en dérober la connoiſſance, il y parut à mon humeur.

Pitvitoun étoit trop habile pour me laiſſer penſer qu'il s'en appercevoit; il continua adroitement ſur le même ton, & ſe plut à me faire valoir ſa maîtreſſe prétendue.

Il en fit le portrait avec une énergie qui prouvoit aſſez combien il en étoit idolâtre. A-t-on jamais vu, s'écrioit-il avec une eſpece de tranſport, d'auſſi beaux yeux que les ſiens? Ils ſont tendres & vifs tout à la fois. Lorſqu'ils daignent ſe tourner devers vous, combien

ne vous disent-ils pas de choses, ou, pour mieux dire, combien ne donnent-ils pas lieu d'en imaginer? Quelle bouche! quelles dents! La nature a-t-elle jamais formé rien de plus parfait? Un sourire de cette divine personne se pourroit-il payer de tous les trésors de l'univers? Tout ne rit-il pas dans la nature, lorsque cette belle bouche rit? Et ce teint, cher Ami, ne l'avez-vous pas remarqué? L'albâtre a-t-il un coup-d'œil aussi éclatant? Mais si nous parcourons le reste de sa personne, combien de trésors ne s'offrent-ils pas à notre imagination! Quelle taille! quelle finesse dans le port! quelle gorge!...... Non, non; quand on chercheroit dans tout le monde entier une Femme pour lui être comparée, je parierois tout mon bien, & ma vie même, s'il étoit nécessaire, qu'on n'en trouveroit pas une qui puisse en approcher.

Cet enthousiasme me frappa, & me rappela ma charmante Findalie. Je ne

fus pas le maître de contenir mon transport. Arrêtez, *Ritvitoun*, m'écriai-je : *Salonſinpitna* eſt belle, je l'avoue, & d'une beauté aſſurément diſtinguée ; mais je ſuis trop de vos Amis pour vous laiſſer dans l'opinion qu'elle n'a point d'égale. C'étoit-là où cet adroit Ami m'attendoit, & ce qu'il cherchoit depuis ſi long-temps. Auſſi ſaiſit-il cette occaſion avec vivacité. Prenez garde, s'écria-t-il avec chaleur, à ce que vous dites, ou attendez du moins après le ſouper à décider ſi hardiment de ce point. Vous n'avez pas bien examiné *Salonſinpitna* : rectifiez vos yeux ; dans un moment vous ſerez à portée de revenir de votre erreur. Ce diſcours acheva de me piquer. Je connois peut-être auſſi-bien que vous celle dont il eſt queſtion, repris-je en me contenant autant qu'il me fut poſſible : je lui rends toute la juſtice, je vous le répete, qui lui eſt due ; mais je n'ai pas beſoin d'un nouvel examen pour ſoutenir qu'elle n'eſt pas uniquement parfaite. Oh pour cela,

interrompit *Pitvitoun* avec un air fâché, je ne vous le passerai jamais. Si j'étois moins de vos Amis que je ne le suis, je vous mettrois dans l'obligation de soutenir votre dire, & de le prouver devant des Juges non suspects, & j'y engagerois, je le répete, tout mon bien. Vous perdriez, continuai-je avec la même chaleur; mais, si vous m'en croyez, nous en resterons-là, & demeurerons l'un & l'autre dans notre opinion. J'en serois au désespoir, reprit-il en se levant. Je ne sais quelles sont vos raisons pour soutenir si vivement votre sentiment : pour les miennes, elles sont fondées sur ce que je vous ai avoué; & je n'aurai point de repos que vous ne soyez convenu qu'il n'y a pas dans l'univers une personne plus accomplie que *Salonsinpitna*.

Si je n'avois pas été retenu par le secret de mon Sérail, & par la crainte de mettre au jour ma divine Findalie, j'aurois voulu sur le champ confondre l'entêtement de ce jeune Homme; mais cet

égard me retint. Je gage, me dit l'adroit Courtiſan en ſouriant, que vous faites réparation en vous-même à l'adorable *Salonſinpitna*, & que vous convenez intérieurement.... Non *Pitvitoun*, repris-je avec un grand ſérieux; il s'en faut beaucoup : mais remettons cette diſcuſſion à une autre fois. Je ne déſeſpere pas d'ici à ce temps, de vous prouver que je ſuis bien fondé, & que votre Maîtreſſe n'eſt pas l'unique en ſon genre. *Pitvitoun* perſiſta dans ſon opinion, & notre entretien ſe termina par une promeſſe mutuelle que nous le reprendrions après la partie où nous étions engagés. Mon Ami me quitta alors, & me promit de venir me reprendre à l'entrée de la nuit, devant ſe rendre, diſoit-il, à la Cour, où il avoit affaire. Je le crus ſur ſa parole; mais je ne tardai pas à ſavoir qu'à la ſortie de chez moi il fut chez *Salonſinpitna*, à laquelle il rendit notre entretien, ſans en omettre aucune circonſtance. *Croſélivéſgol* eſt amoureux,

s'écria cette belle Fille lorſqu'il eut fini, & l'objet de ſon amour eſt parfait; il n'en faut point douter. A cet amour eſt attaché le ſecret & la jalouſie; ſans cela il auroit voulu vous convaincre par vos yeux. Ce n'eſt pas peu d'avoir démêlé les cauſes de ſon indifférence. Je les avois ſoupçonnées depuis long-temps. Mais, Seigneur, continua la charmante *Salonſinpitna*, ce n'eſt pas aſſez. Il faut en venir au point de vous faire connoître ma Rivale. Je compte ſur vous : la choſe eſt difficile; mais avec du zele & de l'adreſſe on peut y parvenir.

Pitvitoun promit de mettre tout en uſage pour la ſatisfaire, & lui apprit la propoſition qu'il m'avoit fait de me trouver au ſouper de la Reine, & la facilité que j'avois apportée à m'y rendre. *Salonſinpitna*, qui ne s'attendoit pas à cette nouvelle, en parut ſurpriſe d'abord; mais un moment de réflexion, la remit, & lui fit penſer qu'elle devoit en profiter pour démêler ſi ſon changement apparent

m'étoit auſſi ſenſible que *Pitvitoun* l'en avoit flatée. Je feindrai, lui dit-elle. Ma conduite avec vous confirmera l'opinion que vous avez donnée à *Croſeliveſgol* de notre intelligence. Je préviendrai la Reine du rôle que j'ai intention de jouer, ſous un autre prétexte : ſecondez-moi, *Pitvitoun*, ajouta *Salonſinpitna*, & jouez bien votre rôle. Hélas! reprit le malheureux Amant, que n'eſt-il poſſible que vous puiſſiez jouer le vôtre auſſi naturellement, je ne ſerois pas le plus infortuné de tous les Hommes! Cette belle Fille conſola *Pitvitoun*, & l'aſſura que, dès qu'elle ſeroit ſans eſpoir de mon côté, elle reconnoîtroit ſes complaiſances. C'étoit bien peu; mais quand on aime, & qu'on eſt malheureux, ne ſe ſatisfait-on pas de la plus petite bagatelle? Tel eſt le ſort des Amans.

Croſeliveſgol en étoit là de ſon Hiſtoire, lorſque le Roi ſe trouva à l'eſcalier ſecret par lequel il rentroit dans ſon Palais. Je ne vous quitte pas, lui dit ce

Prince après qu'il fut dans ſon apparte-ment, du reſte de vos aventures : elles m'ont amuſé & m'intéreſſent beaucoup ; je ſerai bien aiſe d'en voir la fin. Nous en reprendrons la ſuite demain en allant à *Lodeorbarli*, où nous continuerons notre examen. Je ne doute pas d'avance que vous n'ayez été encore la dupe de votre Findalie, auſſi bien que de toutes celles qui lui ont ſuccédé. Etre Femme & perfide, c'eſt la même choſe. Après ces mots, le Roi entra dans ſon cabinet, entretint ſon premier Miniſtre des affaires du Gouver-nement, & après quelques ordres donnés à ce ſujet, il le congédia & fut ſe repo-ſer, après avoir fixé le troiſieme examen pour le jour ſuivant.

Le lendemain, jour déſigné pour le troiſieme examen, il fut impoſſible au Roi de ſe rendre à *Lodeorbarli* : il en fut empêché par les affaires les plus ſérieuſes. *Croſelivefgol*, qui veilloit inceſſamment à la ſûreté de ce Prince, tenoit à gages dans toutes les Cours, des émiſſaires qui

l'inſtruiſoient de tout ce qui s'y paſſoit. L'un d'eux, nommé *Regbounif* (*a*), Africain de nation, étoit un des plus intelligens, & par cette raiſon il avoit été commis à veiller dans la Capitale aux intérêts du Gouvernement. Il ſe trouva dans l'antichambre du premier Miniſtre, lorſqu'il rentra de chez le Roi. *Croſelivesgol*, qui comptoit aller ſe repoſer, fut aſſez ſurpris de trouver cet homme chez lui à une heure auſſi indue. Il jugea bien qu'il étoit ſurvenu quelque choſe de conſéquence ; & prévenu de cette idée, il le fit paſſer ſecrétement dans ſon cabinet. Quelle affaire importante vous amene ? lui dit-il, dès qu'il fut ſeul avec lui. La plus ſérieuſe qui puiſſe ſurvenir, reprit *Regbounif* : vous en allez juger, Seigneur, continua t-il, par le rapport que je vais vous faire de ce qui m'eſt arrivé hier. Voyons, s'écria le Miniſtre, en ſe jettant ſur un ſopha, & en ordonnant à l'Africain de ſe mettre à ſon aiſe ;

(*a*) Serpent ruſé.

quelque beſoin que j'aie de repos, je ſuis prêt à vous entendre. *Regbounif* s'aſſit à ſes pieds, & commença à parler en ces termes.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, Seigneur, que vos inquiétudes ſe manifeſtent ſans ceſſe pour la tranquillité de l'Etat, & que vous allez au-devant des cabales qui peuvent ſe pratiquer : cette conduite eſt auſſi prudente que néceſſaire. Elle vous met à portée d'être inſtruit de tout ce qui ſe paſſe, & d'anéantir dans leur naiſſance les trames qui ſe forment. Tout eſt en mouvement, Seigneur, dans cette capitale. Le peuple, accoutumé à vivre avec des Femmes, ne veut plus s'en paſſer : il murmure hautement de la loi qui les lui ôte. Les plus ſages ſe contentent de ſe plaindre, & d'attendre un changement qui les remette dans le premier état : pour les autres, ils agiſſent, ſe cherchent un Chef, & ſe propoſent d'obliger le Roi, les armes à la main, à ouvrir les priſons de *Lodeorbarli*. Une autre ſorte de gens, plus

tranquilles, ont imaginé un moyen de vivre sans elles aussi plaisant qu'il est singulier; & cette classe s'étend, s'agrandit & s'accroîtra infailliblement, si la privation du Sexe subsiste plus long-temps. Voilà, si je m'en souviens bien, continua l'Africain, les points qui ont été recommandés à mon zele, & sur lesquels doit rouler toute mon attention: la matiere est bien délicate, & mérite assurément un détail exact de tous les soins que je me suis donnés pour vous mettre en état de prévoir les malheurs dont le Royaume est menacé.

J'étois en embuscade, selon ma coutume ordinaire, dans l'antichambre du Roi, pour examiner ce qui s'y passe, ce qu'on y dit, & pour tâcher de pénétrer à la physionomie des Grands, les secrets qui peuvent intéresser le Gouvernement, lorsque je démêlai *Regutimar* (*a*) parlant avec beaucoup d'action avec quelques Seigneurs dont je n'ignore pas le mécon-

(*a*) Rebut de la nature.

tentement. Après un entretien que le geste dénota vif & mystérieux, ce Prince les quitta, & parut chercher des yeux quelqu'un dans la foule. Dès qu'il me fut possible de l'approcher, sans lui causer de défiance, je le fis d'assez près pour entendre qu'il demandoit à plusieurs, si l'on n'avoit pas vû Thomio, son Affranchi? Nul d'eux ne satisfit sa curiosité : il vint à moi, & me questionna sur le temps qu'il y avoit que j'étois dans les appartemens, afin de me faire sans doute la même question. Ma réponse lui ayant appris que je n'en étois point sorti depuis le matin, & que son Affranchi, connu de moi, n'y avoit point paru; il laissa entrevoir tant d'inquiétude à ce sujet, que je soupçonnai là-dessous du mystere. Pour tâcher de le pénétrer, je m'offris à chercher Thomio. Il rêva un moment à ma proposition, ensuite il accepta mes services, en m'indiquant le lieu où je devois avoir de ses nouvelles. Je partis sur le champ pour exécuter sa commission : mais à peine

étois-je au bas du grand escalier, que j'entendis quelqu'un qui s'écrioit, *Attendez, attendez*. Je tournai le visage, & je reconnus *Regutimar*, qui suivoit avec précipitation mes pas. Lorsque je l'eus rejoint, il me remercia de mes peines, en me disant qu'elles étoient inutiles, & qu'on venoit de lui donner des nouvelles de son Affranchi. Ce discours & la maniere empressée avec laquelle ce Seigneur avoit couru après moi, peu séante à son rang, m'étonna. Il n'étoit pas naturel qu'un homme de sa sorte se donnât ces peines pour si peu de chose. Je ne doutai pas qu'il n'eût de grandes raisons pour se défaire de moi de la sorte : je fus curieux de les apprendre ; & sans le témoigner, je résolus de m'en éclaircir adroitement.

A peine eus-je formé cette résolution, que j'imaginai les moyens de la faire réussir. Je n'en trouvai pas de plus sûrs, que de ne pas perdre de vue le Prince, & d'épier jour & nuit ses démarches. Je

m'attendois à bien des peines & à bien des ſoins ; mais la fortune me ſervit, & les abrégea. Avant la fin du jour je ſus qu'il ſe donnoit un grand ſouper chez un fameux Traiteur, où plus de vingt Courtiſans devoient ſe trouver. Ce lieu libre, & le ſoin que chacun des convives prenoit d'éloigner ceux qui leur appartenoient, me fit conjecturer que cette aſſemblée avoit des raiſons bien importantes pour ſe réunir, puiſqu'elle apportoit tant de précautions à cette partie. Je m'y trouvai, vêtu en homme utile au ſervice de la table, & je me mêlai avec les domeſtiques du Traiteur. L'embaras où chacun étoit de ſervir ſon monde, empêcha que je ne fuſſe ſuſpect, & j'eus toutes les facilités que je pouvois déſirer pour parvenir à l'exécution de mes deſſeins.

A peine l'aſſemblée eut-elle ſoupé, qu'elle ſe rendit dans un appartement qui lui avoit été préparé pour la recevoir à la ſortie de table. Je m'y étois caché derriere une tapiſſerie, parce que j'avois

conjecturé aux précautions des convives, en se parlant à l'oreille & en remettant la solution de leurs discours à un autre temps, qu'ils avoient bien des choses à se dire, & qu'ils les réservoient pour l'après-souper. Mes idées n'ont été que trop justes; Seigneur, poursuivit l'Africain : que n'ai-je point entendu ! A quoi sert un plus long discours ? *Regutimar* & les siens ne se proposent pas moins que de détrôner le Roi, de remettre *Telivot* sur le trône, & d'ouvrir les portes de *Lodeorbarli*; La Grande Prêtresse de *Lodeorbarli* est l'ame de tous ces grands projets; c'est elle qui conduit, ou du moins qui souffle la rébellion : si l'on n'arrête de bonheur ces projets, c'en est fait, tout va changer de face, & nous sommes tous perdus.

Croselivesgol tressaillit à ce discours : il se fit rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit dit dans cette assemblée, des mesures concertées, des noms des Conjurés, & du temps fixé pour donner ces grands coups. *Regbounif* satisfit avec exactitude

titude

titude son impatience, & lui expliqua si nettement tout ce qui s'étoit passé dans ce Conseil secret, que le premier Ministre ne douta point de l'évidence du péril. Il crut devoir ne pas perdre un moment pour le prévenir : il rentra dans son cabinet, expédia des ordres, fit appeler le Capitaine des gardes, convint avec lui des mesures convenables pour arrêter *Regutimar* & les Conjurés sans bruit, à la pointe jour ; & après avoir réglé le lieu de leur détention, & ce qui les concernoit, il fut prendre quelque repos, dans l'intention d'avertir le Roi à son réveil, de tous les soins qu'il s'étoit donnés pour sa conservation, & de régler avec lui les moyens qu'on devoit tenir pour couper racine à l'avenir à de pareils desseins.

Tanitbudan, dont le cœur étoit mâle ordinairement & ne s'étonnoit de rien, ne put cependant s'empêcher de laisser entrevoir du trouble au rapport que lui fit le premier Ministre du nouveau péril auquel il avoit pensé être exposé. Il ap-

prouva beaucoup les mesures prises à cette occasion, mais il ne fut pas d'avis d'assembler son Conseil. Je ne veux point l'instruire de ce qui se passe, dit-il à *Crostlivesgol*, & encore moins lui devoir la punition des coupables. Je connois assez l'étendue de ma puissance, pour ne point douter de sa force : à l'égard, continua-t-il, de ce que vous me faites envisager à l'occasion de la fidélité de mes troupes, que vous soupçonnés, j'ai des moyens infaillibles pour les contenir dans le devoir, lorsqu'elles seront assez téméraires d'y manquer. Il y a long-temps que les Lombards me proposent une alliance, comme vous savez : je veux les mettre à mes gages; j'ai de tout temps fait un cas singulier de cette Nation, & de la fidélité avec laquelle elle se distingue de toutes les autres : je vais terminer avec elle. Les trésors que j'ai en mon pouvoir, me mettent dans le cas de leur faire un bon parti, & d'entretenir un nombre considérable de leurs troupes à mon service,

Les distinctions & les avantages dont je les honorerai m'acquéreront de vrais sujets ; & si les miens continuent à chanceler & à se porter à des entreprises contraires à ce qu'ils me doivent, je me trouverai en état de les châtier, de réprimer leur insolence, & de faire connoître, les armes à la main, à mon peuple mutin, que je suis non-seulement son Souverain, mais encore digne de l'être, & en état de le lui prouver.

Le Roi & son premier Ministre étoient occupés à régler tout ce qui concernoit ces affaires pressantes, lorsque *Dearchealb*, qui avoit été commis à examiner les papiers de *Regutimar*, se fit annoncer sur la fin du jour, & apporta un cahier à *Tanitbudan*, qui donna à ce Prince bien d'autres sujets d'étonnement. O Ciel, qui le croiroit ! s'écria-t-il après l'avoir lû avec beaucoup d'attention : je suis encore une fois le jouet de ce Sexe perfide ; après tant de précautions prises pour m'en garantir, j'en suis encore la dupe ! *Crose-*

livesgol, surpris de cette exclamation, demanda respectueusement au Roi, ce qui pouvoit l'occasionner. Lisez, lisez, continua ce Prince avec dépit, en lui remettant le papier de *Dearchealb*, & faites vos efforts après cela, pour me porter à revenir en faveur de ces Femmes que j'abhorre. Le premier Ministre, étonné qu'il fût encore question d'elles, après la maniere dont elles étoient resserrées, n'osa répondre, & il lut avec autant de surprise que le Roi, ce qui suit.

*Lettre d'*ONECFA *à* REGUTIMAR.

« Nous avons reçu, Seigneur, par la » voie ordinaire, le plan de votre cons» piration : je vous assure que Diane le » protégera. Plaise au Pere de la lumiere » qu'il soit aussi bien exécuté qu'il est » bien conçu ! Nous l'avons examiné avec » beaucoup d'attention; non-seulement » nous l'approuvons, mais encore toutes » les Femmes de *Lodeorbarli* vous ju» rent qu'elles verseront jusqu'à la der-

» niere goute de leur sang, s'il le faut,
» pour vous marquer leur reconnoissance.
» Vous n'en devez pas douter, ô magna-
» nime Général. Pour moi, je vous re-
» nouvelle les assurances de ma foi : dès
» que je serai libre, je vous en convain-
» crai. Mon cœur vous est acquis; vous
» le savez : que ne m'est-il possible de
» vous en donner les preuves les plus
» tendres & les plus décidées! Il n'a pas
» tenu à moi que nous n'ayions suivi de
» point en point les prudentes instruc-
» tions que nous avons reçues de vous.
» J'ai fait en mon particulier tout ce que
» j'ai pu pour gagner la jeune Personne
» que je vous ai nommée dans ma pré-
» cédente; mais elle est inébranlable, &
» ne veut tremper, dit-elle, en rien de
» ce qui peut préjudicier aux intérêts du
» Tyran. Cela est bien fâcheux. Son
» Pere l'aime; &, en cette considération,
» elle auroit pu le gagner : sa fermeté
» nous étonne, & il est heureux qu'elle
» ne sache point le secret de nos rela-

» tions; elle s'en ſerviroit peut-être pour
» nous découvrir. Elle marque, dans ſa
» conduite & dans ſes diſcours, une con-
» ſidération pour les intérêts du barbare
» *Tanitbudan*, qui paſſe l'imagination.
» Dans la derniere de nos aſſemblées,
» elle s'eſt déclarée hautement en ſa fa-
» veur, & contre tout ce qui ſe braſſe
» contre ſon autorité : elle en a ſup-
» poſé l'injuſtice & la noirceur, en a fait
» craindre les ſuites, & s'eſt énoncée
» avec tant d'eſprit, que, ſi elle n'avoit
» été interrompue à propos, il n'y a
» pas lieu de douter qu'elle n'eût ébranlé
» le parti. Après le compte que je
» vous rends au ſujet de cette Fille,
» c'eſt à vous à nous marquer de quelle
» manière on en doit uſer avec elle. En
» attendant votre réponſe, ſous pré-
» texte d'amitié & de faveur, je la re-
» tiendrai auprès de moi, & ferai mes
» efforts pour la gagner, & pour la faire
» entrer peu-à-peu dans nos vues. Pour
» mieux y parvenir, je l'engagerai à

» se consacrer à Diane; & en cas qu'elle » ne réponde point à nos vues, nous » prendrons le parti de nous en défaire » secrétement, dans la crainte que tôt ou » tard elle ne trahisse nos desseins. Nous » attendons là-dessus vos sages conseils, » auxquels nous nous conformerons : le » nôtre est que vous gardiez bien de » vous ouvrir au Pere de cette petite in- » docile; il y a apparence qu'il sera paîtri » de la même fidélité, &, en ce cas, nous » risquerions trop.

» Pour toutes les autres Femmes, je » vous en réponds comme de moi : elles » montrent unanimement un désir ex- » trême pour leur liberté, & l'achete- » roient, s'il le falloit, disent-elles, de » leur sang. Depuis le jour affreux de » notre proscription, aucun ne s'est passé » sans agitation, sans larmes & sans dé- » sespoir. Les vieilles paroissent, il est » vrai, plus tranquilles; mais à quoi l'at- » tribue-t-on? A la consolation flateuse » & puérile de la subordination des jeunes

» envers elles, ordonnée par la politique » du Tyran, afin de ſe faire un parti né- » ceſſaire qui contrebalançât une rébel- » lion qu'il a peut-être prévû, & à la- » quelle il a dû s'attendre. Malgré ce » foible avantage, tout ſe réunit ici à la » liberté; & il n'y a aucune de nous qui » ne ſoit prête à ſe ſacrifier pour par- » venir à la poſſeſſion de ce précieux » bien.

» Vous me demandez, hélas! un dé- » tail circonſpect de la maniere dont nous » vivons dans notre affreux exil, de nos » occupations, & un plan exact de la » conſtruction intérieure de notre ville, » ou pour mieux dire de notre priſon, » en m'aſſurant que ce rapport vous eſt » abſolument néceſſaire pour vous faci- » liter la réuſſite de vos projets : il n'en » falloit pas tant pour me porter à ſatis- » faire votre curioſité. La conſolation » des malheureux eſt de répandre leurs » peines : vous allez juger par ce qui » ſuit, ſi les nôtres ſont fondées, & ſi nos

» pressantes sollicitations pour les faire
» terminer, sont excusables.

» Pour parvenir à vous en bien con-
» vaincre, imaginez-vous un peuple de
» Femmes, gouvernées par des Femmes.
» Les anciennes, soutenues par la loi,
» qui les met au-dessus des jeunes,
» qui le croiroit? Au lieu de faire ser-
» vir leur autorité à adoucir des maux
» communs, ne s'en prévalent que pour
» les humilier dans toutes les occasions,
» sur-tout la Gouvernante, Nourice au-
» trefois du Roi, & mise en place par
» ce Tyran pour nous contenir, abhorrée
» généralement de nous toutes, & de la-
» quelle nous nous défions comme de
» notre plus cruelle ennemie. Ici les ta-
» lens & l'esprit ne sont d'aucune uti-
» lité, aussi-bien que la naissance, &
» ne portent avec eux nulle distinction.
» La plus âgée, après la Gouvernante,
» est la plus absolue. Eût-elle mille dé-
» fauts, nous sommes non-seulement
» obligées à feindre de ne pas nous en

» appercevoir, mais encore de plier ſous » les ordres injuſtes dont ils ſont à tous » momens les fatals principes.

» L'on s'habitueroit cependant à la » tyrannie dont je viens de parler, ſi de » tous les uſages propres & particuliers » aux Femmes, il nous étoit reſté le ſeul » plaiſir dont nous pouvions être flatées. » Mais, Seigneur, tout nous eſt ôté par » la privation où nous ſommes de voir » & d'être vues. Cette reſſource char- » mante de paſſer quelques heures à une » toilette, nous eſt devenue inutile. A » quoi nous ſerviroit, hélas! aujourd'hui » l'art de nous mettre, de nous coëffer, » & la favorite occupation de nous ſer- » vir de nos glaces? Pour qui nous pa- » rerions-nous? Pour des Femmes qui » ſe ſoucient auſſi peu de nous que nous » nous ſoucions d'elles. Voilà comment » ſe paſſent nos triſtes journées dans des » inactions, des mauvaiſes humeurs & » des impatiences continuelles. Chacune » de nous regrette ou un Mari, ou un

» Pere, ou un Amant, ou des Enfans.
» La nuit même, la nuit ne donne point
» de relâche à nos maux. Si nos ſonges
» nous repréſentent la jouiſſance de quel-
» que objet chéri, & auquel une puiſſance
» odieuſe nous a arrachées, ce n'eſt que
» pour nous en faire ſentir la privation
» à notre réveil, avec des regrets plus
» vifs & plus ſenſibles.

» Les intrigues, les cabales ſont en
» regne à *Lodeorbarli*. L'on n'y eſt oc-
» cupé que du déſir de l'emporter les unes
» ſur les autres. Les jeunes détruiſent les
» jeunes auprès de celles à qui elles ſont
» ſubordonnées, afin de les faire ſervir à
» leur reſſentiment particulier. Le repos
» enfin eſt entiérement banni de ces triſtes
» lieux : ils ſe peuvent hardiment appeler
» des gouffres de peine, de déſeſpoir &
» d'horreur. Voilà, Seigneur, une légere
» idée de notre ſituation : vous trouverez
» inclus ici le plan intérieur de notre ville,
» levé par une habile Fille d'Ingénieur,
» qui n'a rien omis de ſon ſavoir pour le

» rendre exact & parfait. L'on a eu ſoin
» d'y mettre des renvois, des rues & des
» maiſons, afin que vous puiſſiez voir d'un
» coup-d'œil toutes les parties de cette
» monſtrueuſe & horrible conſtruction.
» Les mauvais génies en ont été ſûre-
» ment les inventeurs ; car, quelques
» ſoins qu'on ſe ſoit donnés juſqu'ici pour
» imaginer les moyens de ſortir de cette
» affreuſe priſon, il n'a jamais été poſ-
» ſible d'y parvenir. Il n'y a que vous,
» ô *Regutimar*, à qui ſans doute eſt ré-
» ſervée cette gloire. Notre eſpérance
» eſt en vous ſeul. Preſſez donc l'effet
» de vos hautes entrepriſes : nous atten-
» dons vos ordres, en vous renouvellant
» l'hommage de tous nos cœurs ».

Croſelivesgol ne fut pas moins ſurpris que le Roi à la lecture de cette lettre. Ce qui me déſeſpere, s'écria ce Prince, c'eſt de ne pouvoir pas être inſtruit de la voie dont s'eſt ſervi *Regutimar* pour former cette intelligence. Je ſuis bien aſſuré de mes précautions : il n'y a que

moi ſeul qui ait le ſecret du ſouterrain. Les clefs de *Lodeorbarli* ſont dans mon cabinet. La ville eſt impénétrable par les portes & par les murs; il ne reſte que la voie du ciel dont on ait pu ſe ſervir, & elle me paroît impraticable. Le Roi paſſa le reſte du jour à tirer des conjectures à ce ſujet, & n'en trouvant aucunes ſur leſquelles il pût s'arrêter, il ne trouva pas d'autres moyens que de tâcher d'arracher ce ſecret de *Regutimar*, & d'employer toute ſon autorité pour l'obliger à le lui révéler.

Dans cet eſprit il chargea ſon premier Miniſtre de voir ce Prince, de l'interroger auſſi-bien que ſes complices, & d'apporter tous ſes ſoins pour être entiérement éclairci de cette affaire. Plus je vois d'intrigues, s'écria-t-il, pour m'obliger à ouvrir les portes de *Lodeorbarli*, & plus j'en traiterai les priſonnieres avec rigueur. *Croſelivesgol* voulut répliquer; mais le Roi le congédia, ſans vouloir rien entendre de plus à ce ſujet.

A peine le premier Miniſtre fut-il ſorti, que ce Prince relut la lettre dont on vient de parler. Il s'arrêta à l'endroit où il étoit fait mention de cette rebelle qui s'oppoſoit aux deſſeins formés contre lui. Malgré ſon antipathie pour toutes les Femmes, il ne put s'empêcher de ſavoir gré à celle qui ſoutenoit ſes intérêts avec tant d'affection. Ce trait lui ſembloit d'autant plus généreux, qu'elle avoit les mêmes raiſons de ſe plaindre que les autres. Il fut au déſeſpoir d'ignorer qui elle étoit. Il l'auroit vue incognito; &, ſans qu'il parût y avoir part, l'auroit honorée de quelque diſtinction. Ce mouvement n'étoit occaſionné que par la grandeur de ſon ame: il n'avoit garde d'y attribuer un autre principe; il s'en ſeroit trop cru humilié.

Les jours ſuivans ſe paſſerent à cimenter l'alliance des Lombards, & à convenir du nombre des troupes qu'ils fourniroient au Roi. Cette affaire ſe termina avec une ſatisfaction mutuelle. En at-

tendant cent mille hommes qui devoient entrer au ſervice de *Tanitbudan*, il en reçut vingt mille, dont il augmenta ſa garde, & les mit ſur un pied diſtingué, leur donna double paie, leur accorda des immunités & des franchiſes, & les mit par-là dans l'obligation indiſpenſable de lui être fideles & étroitement attachés.

La fin de cette affaire donna beaucoup de ſatisfaction au Roi. Il avoit fait retarder le jugement du procès de *Regutimar* & de ſes complices, juſqu'à ce qu'elle fût terminée. *Croſelivesgol* avoit été de cet avis, dans la crainte que la punition des coupables n'entraînât une révolte générale de tout le Royaume. Le Chef de la conſpiration n'avoit rien voulu avouer, & n'offroit, pour toute réponſe aux interrogations du premier Miniſtre, que ſa tête. En vain ce Préfet éclairé s'étoit-il ſervi des moyens les plus adroits pour lui arracher ſes ſecrets; rien n'avoit réuſſi: il étoit inébranlable, & il n'y avoit pas lieu de ſe flater de le faire changer.

Les autres Conjurés n'avoient pas été moins fermes. Leurs réponses s'étoient encore trouvées plus fieres que celles de leur Chef. Ils ne marquoient de regret que celui d'avoir été découverts trop tôt, & de n'avoir pas réussi. Ils assuroient, avec hauteur, que leur perte n'empêcheroit point celle du Tyran, (c'étoit ainsi qu'ils nommoient le Roi) & faisoient entendre que les mesures pour l'accabler étoient si générales & si bien prises, que quand il feroit mourir la moitié de son Royaume, il trouveroit dans l'autre des Conspirateurs qui vengeroient la mort de leurs compatriotes, & qui le puniroient de tous ses attentats.

Tandis que *Croselivesgol* travailloit sur les Mémoires qui avoient été trouvés, à prévenir les maux dont l'Etat étoit menacé, *Tanitbudan* mettoit tout en usage pour découvrir à *Lodeorbarli* le secret de l'intelligence qui s'y étoit formée malgré sa vigilance. Avec l'espoir secret d'apprendre par le même canal, qui étoit la

perſonne généreuſe qui y ſoutenoit ſes intérêts, il y paſſa trois jours & trois nuits à obſerver ſi la détention de *Regutimar* y étoit ſue : jugeant bien que, ſi les Femmes de cette ville conſervoient des liaiſons avec la capitale, il s'en appercevroit par les mouvemens dont cette nouvelle les agiteroit ſans doute. Pour avoir lieu de s'éclaircir entierement ſur ce point, il s'étoit traveſti en Femme : ſa jeuneſſe & ſa beauté le rendoient ſuſceptible de ce déguiſement. Il lui convenoit ſi bien, qu'il falloit être prévenu pour qu'il donnât aucun lieu de le ſoupçonner.

Le Roi s'étoit fait accompagner de *Dearchealb*. Cet Officier acquéroit de plus en plus du crédit ſur l'eſprit de ce Prince. La complaiſance aveugle qui le faiſoit toujours plier avec docilité à toutes les volontés de ſon maître, le lui rendoit néceſſaire & agréable, & lui ouvroit inſenſiblement l'entrée de ſon cœur. Quelque confiance qu'il eût en *Croſelivesgol*, il lui cachoit une bonne partie

de ce qui se passoit dans son ame. Il ne pouvoit s'empêcher de craindre sa sagesse & ses remontrances. *Dearchealb*, au contraire, approuvoit tout, se mettoit toujours à la place du Prince, & louoit jusqu'à ses défauts. C'étoit le vrai moyen de plaire; aussi y réussit-il si parfaitement, que le Roi ne pouvoit plus se passer de lui.

Ce fut en cette considération qu'il se fit accompagner de ce Courtisan à *Lodeorbarli*. Il ne me sera pas difficile, lui disoit-il pendant le chemin, de me mêler parmi les habitantes de cette ville. Il est impossible, à cause de leur nombre, qu'elles se connoissent toutes. Je passerai aisément pour une des leurs, & je leur donnerai d'autant plus de confiance, que sous mon déguisement j'affecterai d'être une des premieres à me plaindre de l'auteur de leurs souffrances. Je proposerai moi-même des moyens pour les terminer, & je prétends jouer si bien mon rôle, que je serai bientôt initié dans leurs conseils les plus secrets.

Dearchealb, qui applaudiſſoit toujours, applaudit encore à ce projet. Il ne fut pas difficile au Roi de paſſer pour ce qu'il vouloit. Il joua ſon rôle dans la derniere vraiſemblance. Il ſe diſoit Femme d'un Gouverneur de Province, vantoit les ſervices de ſes Peres, & ſe plaignoit amèrement de ſe voir éloignée de ce qu'elle avoit de plus cher. Mais à quoi ſervent tant de pleurs & de regrets! s'écrioit le Roi dans toutes les aſſemblées où il s'étoit inſinué, que ne travaillons-nous ſérieuſement à nous affranchir nous-mêmes de la tyrannie? La conſpiration eſt découverte (la choſe étoit publique à *Lodeorbarli*); les Conjurés payent ſans doute de leur tête leur glorieuſe entrepriſe: ſera-t-il dit que nous reſtions tranquilles, tandis que tout ce qu'il y a de plus brave à la Cour répand ſon ſang pour notre ſalut? Serions-nous donc les premieres de notre Sexe qui ſe feroient immortaliſées par de grandes & généreuſes actions? Nous n'avons qu'à nous réunir, oſer tout

entreprendre, & nous réuſſirons. La Cour, la ville, le peuple, au moindre ſignal, armeront pour notre défenſe : y a-t-il un ſeul homme dans les Gaules qui ne ſoit intéreſſé à nous ſervir de ſa vie ? Que les mêmes moyens dont on a uſé pour entretenir des liaiſons avec *Regutimar* ſoient mis aujourd'hui en pratique, pour informer les Gaules que nous allons tenter les derniers efforts pour notre liberté. A quoi ſert de les cacher ces moyens ? (On les tenoit toujours ſecrets.) Ils devroient être publics & même ouverts à tout le monde : de pareilles réſerves ne ſont pas de ſaiſon, & il n'y en a pas une de nous qui ne ſoit intéreſſée à en faire un bon uſage, & qui puiſſe être ſoupçonnée de trahiſon.

Le Roi, qui avoit à cœur l'intelligence de *Lodeorbarli* avec la capitale, recouroit à de pareils artifices pour obliger le Conſeil de cette ville à faire connoître ce ſecret. Mais les Anciennes, qui en avoient la clef, ne pouvoient ſe réſoudre à la don-

ner & croyoient devoir en rester les maîtresses, afin de se conserver de la considération & du respect. La seule *Onecsa*, à cause de son rang, de son esprit inquiet, & des promesses qu'elle avoit fait de former des trames qui les délivreroient tôt ou tard de la captivité, avoit été jugée digne d'être initiée dans le Conseil des Vieilles. Le Roi crut devoir se tourner du côté de cette fiere Prêtresse, dans l'espérance de lui arracher son secret. Il obtint une audience, débuta par la flater sur son mérite, & feignit de la consulter sur une tentative qui devoit, assuroit-il, réussir, si on la mettoit en usage. En effet, pour donner un air de vraisemblance & de fidélité à ses discours, il supposa un nouveau Chef de Conjurés, & des complices tout prêts à remplacer ceux qui venoient d'être arrêtés : il raisonna sur les moyens de les réunir, avec de si heureux préjugés, que la Prêtresse donna aisément dans le panneau. Elle promit à la prétendue Gouvernante de lui donner une ré-

ponſe poſitive le lendemain, & l'aſſura; qu'en faveur de ſon zele, elle alloit travailler à la faire admettre au Conſeil des Vieilles, pour y expoſer elle-même les nouveaux moyens qu'elle venoit de déclarer pour le ſalut d'une ville que la perte de ſon protecteur accabloit de regrets, & qui n'avoit plus dans le moment préſent d'autres reſſources que le déſeſpoir.

Le Roi s'étoit ſi bien conduit dans ſon entrevue avec *Onecſa*, qu'il ne douta pas du ſuccès de ſon entrepriſe. Si les Anciennes ſont tant, diſoit-il à *Dearchealb*, de donner dans le piége que je me promets de leur tendre, comme je n'en doute pas, je ſuis aſſuré de ſavoir par quel moyen prodigieux elles ont eu liaiſon avec *Regutimar* & avec ſes complices. Ce ſecret eſt d'une ſi grande importance, que je ſuis réſolu de tout ſacrifier pour en être le maître. De cette connoiſſance, s'écrioit *Tanitbudan*, dépend ma tranquillité, ma vie même ; après cela ſuis-je blâmable de tout riſquer pour y parvenir?

La Grande Prêtreſſe tint exactement parole au Roi. Elle prévint ſi favorablement les Anciennes en ſa faveur, qu'il fut réſolu d'une voix commune, que la feinte Gouvernante ſeroit admiſe au premier Conſeil, & qu'on agiroit en conſéquence de ſes repréſentations, ſi elles étoient auſſi fondées qu'on les en aſſuroit. Le Roi ayant été averti de ce réſultat, ſe rendit la nuit ſuivante au Conſeil, comme on en étoit convenu.

Tanitbudan, tout prévenu qu'il étoit contre les Femmes, ne put s'empêcher d'admirer la ſageſſe avec laquelle ſe tenoit cette aſſemblée. Il s'étoit attendu à y trouver la confuſion & le trouble; mais quelle fut ſa ſurpriſe! on parloit tour-à-tour: chacune y repréſentoit ſes raiſons, & lorſqu'il arrivoit qu'elles fuſſent contredites, c'étoit avec une politeſſe & des égards qui ne laiſſoient point appercevoir qu'on fût d'un ſentiment contraire. Le Conſeil étoit compoſé de douze Femmes: la Sous-Gouvernante de *Lodeorbarli* y

présidoit, & il ne s'y décidoit rien qu'à la pluralité des voix.

Lorsque la feinte Gouvernante eut exposé le discours qu'elle avoit prémédité, on la fit sortir de l'assemblée pour en délibérer. Une heure après on la fit entrer, on la fit asseoir, & ensuite la Présidente du Conseil lui parla en ces termes.

« Nous venons d'examiner avec une » soigneuse attention le plan de la nou- » velle conspiration dont vous venez de » nous faire part. Il nous a paru aussi » bien conçu que digéré, & nous avons » toutes opiné à le mettre, s'il se peut, » en pratique. Il n'y a qu'une seule diffi- » culté qui nous retient, & elle est bien » grande. Les moyens que nous avions » imaginés pour entretenir des intelligen- » ces dans la capitale ont cessé, & nous » ne pouvons en concevoir qui puissent » y suppléer. O vous, dont le zele est ex- » trême pour notre salut, ne pourriez- » vous pas subvenir à ce malheur ? Avec » autant d'intelligence, de sens-froid & » d'imagination,

» d'imagination, nous ne doutons pas que
» vous n'y parveniez. Nous avons même
» lieu de ſoupçonner, par l'expoſition de
» votre requête, que vous n'en êtes pas
» éloignée, ſi cela n'eſt pas fait : en ce
» cas, toute la ville remettroit ſes inté-
» rêts entre vos mains. C'eſt à vous à
» conclure. Voilà nos ſentimens, que le
» Conſeil vous annonce par ma bouche,
» avec les aſſurances d'une parfaite conſi-
» dération & d'une gratitude qui ne ceſ-
» ſera qu'après le tombeau. »

Le Roi, qui ne s'attendoit pas à une réponſe auſſi prudente, en fut auſſi ſurpris que fâché. Il connut par cette réplique que le Conſeil ne vouloit rien riſquer, & qu'il ſe ſervoit de ce ſage prétexte, pour ne point haſarder le ſecret de l'intelligence qu'il avoit tant à cœur de ſavoir. Il mit en avant un diſcours ſpécieux, par lequel il faiſoit entendre, qu'en apprenant le ſecret de l'intelligence, il pourroit la renouer, ou remettre les choſes dans l'état où elles étoient. Quelque vraiſem-

blables que fussent ses raisons, le Conseil fut inébranlable, & s'en tint à la premiere délibération.

La fausse Gouvernante se retira, fort déconcertée de l'inutilité de son entreprise. *Dearchealb*, qui connut à la physionomie du Roi qu'il étoit extrêmement piqué de n'avoir pas réussi, lui proposa de faire arrêter la présidente du Conseil, & de l'obliger à déclarer son secret. Non, non, s'écria-t-il; je trouve honteux à un homme d'employer la violence pour quelque sujet que ce soit envers les Femmes, & je ne les estime pas assez pour recourir à ces extrêmités. J'imagine dans ce moment un moyen infaillible pour arracher le secret que j'envie. Remontons à mon Palais: on doit y être en peine de moi, & je ne veux pas qu'on y pénetre les causes de mon absence. Voyons *Crosélivesgol*: il a peut-être bien des choses à m'apprendre: que savons-nous s'il n'a pas été plus heureux que moi dans ses recherches. Quoi qu'il en soit, je mettrai

en usage le nouveau moyen que je viens de concevoir. Quelque défiantes que soient les Femmes du Conseil, je ne doute pas qu'elles ne mordent aisément à l'appas dont je prétends les flater. Après ces mots le Roi fut changer de vêtemens, & se rendit avec son premier Ecuyer dans son appartement, où le premier Ministre & toute la Cour l'attendoient avec beaucoup d'impatience.

A peine le Roi fut-il rentré, que *Croselivesgol* se présenta à ses yeux, & lui représenta vivement l'importance de faire punir les Conjurés, & le danger qu'il y avoit de laisser plus long-temps de pareils attentats dans l'oubli. De deux choses l'une, s'écria le premier Ministre avec chaleur ; ou il faut faire grace aux criminels, ce qui entraîne après soi des suites bien terribles, ou il est de la politique de les faire périr publiquement. Je pencherois volontiers du côté de la clémence ; mais *Telivot* vit, Seigneur : le peuple a été frappé qu'il avoit des droits légitimes

au Trône. Trop peu éclairé pour discerner la vérité du mensonge, il recevra une seconde fois les impressions qu'on lui donnera à ce sujet, & cela d'autant plus aisément, qu'il est mécontent de son sort & du gouvernement présent. Des exemples sévères le contiendront dans le devoir; l'alliance des Lombards & leurs troupes imposent, & font valoir vos droits souverains: optez, Seigneur; il est temps de décider: la cabale profite des instans pour s'accroître, & cherche à se rendre formidable. Je sais ses menées, le trouble s'accroit, on murmure, & j'ai raison de croire qu'un plus long retard pourroit à la fin devenir pernicieux.

Croselivesgol, qui connoissoit le Roi à fond, ne cessoit de le porter à une juste rigueur. Ce Prince, dont le cœur étoit naturellement humain, paroissoit toujours indécis lorsqu'il s'agissoit de verser du sang. Il avoit été le premier à tirer en longueur le supplice de *Regutimar*. Mais, ne pourroit-on pas, reprenoit-il, trouver

un châtiment qui imprimât & qui fut moins cruel que la mort? Je conçois, *Croſelivesgol*, la force de vos raiſons, & la juſtice qui les accompagne, continuoit ce Prince ; ces cruels ſujets n'entrent point dans ces conſidérations : ils ont voulu attenter à ma vie, & rien que leur reſſentiment n'a parlé en ma faveur. Mais dois-je les imiter? S'ils ſe diſtinguent par le crime, diſtinguons-nous par des vertus contraires. Les Dieux ne nous ont-ils mis au-deſſus des autres hommes que pour être leurs bourreaux & leurs aſſaſſins? Se peut-il encore que nous détruiſions une vie dont la création tient du prodige & la conſervation du miracle? Je ne puis, je l'avoue, la faire ôter à perſonne ſans frémir, & ſi cette façon de penſer ſemble molle, j'aime encore mieux paſſer pour un Prince foible que pour un Roi ſanguinaire & cruel.

Dans cet eſprit *Tanitbudan* changea le genre de mort qui avoit été prononcé contre le criminel *Regutimar* & ſes com-

plices, en une prison perpétuelle, & pour ôter aux mécontens tout sujet d'espoir du côté de leurs Chefs, il fit transférer ces importans prisonniers chez les Lombards, donna de grosses sommes annuelles pour leur entretien & pour leur garde, & mit par-là ce peuple dans l'obligation d'en être le vigilant gardien.

Cette politique fut trouvée admirable, & cette clémence, dans un Prince légitimement offensé, envers des Criminels si téméraires, fit beaucoup d'impression, & ne contint pas peu le peuple mécontent. Tous ses voisins admirerent cette conduite, & malgré l'envie qui régnoit contre lui, à cause de sa puissance démesurée, il n'y eut pas un Souverain qui ne se fît une loi dans la suite d'en être le scrupuleux imitateur.

A peine le Roi fut-il délivré des soins qui l'avoient obsédé, qu'il profita du peu de tranquillité que lui donnoient les affaires présentes pour achever l'entreprise qu'il avoit commencée. Afin de ne point

être distrait dans ce projet, il obligea son premier Ministre, sous prétexte de la sûreté de son Empire, d'aller lui-même en visiter les frontieres. *Croselivesgol*, bien loin de se défier des raisons qui portoient le Roi à souhaiter son absence, regarda ce nouvel emploi comme une faveur, & il s'en chargea avec beaucoup de reconnoissance. Il assura le Prince, en partant, qu'il feroit de si grands efforts pour remplir dignement cette commission, qu'il auroit lieu d'être content de son zele & de ce qu'il auroit opéré.

A peine *Croselivesgol* fut-il parti, que le Roi se rendit à *Lodeorbarli*, vers le milieu de la nuit, sous le même déguisement qu'il avoit paru la premiere fois. Après avoir vu en secret la Gouvernante, & s'être assuré qu'elle ne trempoit en rien dans la conjuration, il résolut d'aller chez *Onecsa*, à laquelle il devoit faire entendre qu'il avoit imaginé un moyen pour communiquer avec la capitale.

L'idée du Prince, en faiſant cette confidence, étoit d'obliger la Prêtreſſe ou les Anciennes à le mettre dans le cas de faire connoître la réalité de ſa promeſſe; & après la preuve de ce qu'il devoit avancer, il comptoit, en devenant néceſſaire, de pénétrer par-là leurs ſecrets les plus intimes, & par conſéquent d'apprendre le nœud de l'intelligence qui lui tenoit tant à cœur. Mais le bonheur du Roi lui épargna toutes ces peines, & fut audevant de ce qu'il cherchoit avec tant de ſoins & d'inquiétudes. Le haſard eſt quelquefois admirable, & fait ſouvent plus dans un moment, que tout ce que l'eſprit & la conduite peuvent opérer de mieux.

Le Roi & *Dearchealb* traverſoient un pont de pierres pour ſe rendre à la maiſon d'*Onecfa* au milieu de la nuit, lorſqu'ils virent une eſpèce de fanal ſur la riviere, qui deſcendoit fort lentement, & qui ſembloit ſuivre ſon cours. Ils le conduiſirent des yeux quelque temps, le perdirent un autre

de vue, & bientôt après ils l'entrevirent une seconde fois dans un grand éloignement. Que veut dire ce phénomene? S'écria le Roi : Quel prodige peut occasionner cette lumiere ? Il n'y a point de bâtiment à *Lodeorbarli* qui flotte sur les eaux, & je ne puis comprendre ce qui donne lieu à ce que nous voyons. *Dearchealb* ne parut pas moins embarassé que le Roi, & quelques conjectures qu'ils tirassent l'un & l'autre, il ne leur fut pas possible d'imaginer ce qui pouvoit occasionner ce flambeau ténébreux. Si le Ciel eût été étoilé, ou que la Lune eût donné, ils se seroient persuadés que la réflexion de ces astres produisoit cette lumiere : mais la nuit étoit obscure ; à peine voyoit-on devant soi ; & sans une lanterne sourde que l'Ecuyer portoit, il n'auroit pas été possible qu'ils eussent fait un pas sans broncher. Plus le Prince fit réflexion à cette aventure, & plus il lui sembla qu'elle devoit être approfondie. Voyons ce que ceci signifie, s'écria-t-il, en tournant à droite & en

ſuivant le rivage : il y a dans ceci du myſtere. Quelqu'éloignée que ſoit de nous cette lumiere, elle va ſi lentement, que nous la ratraperons aiſément, pour peu que nous doublions le pas : avançons. *Dearchealb*, ſans répondre, preſſa ſa marche, & le Prince le ſuivit, en ne perdant point de vue le point déſiré, & en roulant dans ſon eſprit mille réflexions, dont, à dire le vrai, il ne connoiſſoit pas bien le principe.

A meſure que le Prince & ſon Ecuyer avançoient, il leur ſembloit qu'ils gagnoient la petite lumiere. Nous en approchons, s'écria *Tanitbudan*, & avant cent pas nous ſerons à ſa hauteur : en diſant ces mots il la fixa avec une attention exacte. Il s'arrêta tout court pour obſerver un mouvement aſſez ſingulier qu'elle fit. Tout-à-coup elle rétrograda de quelques pas, décrivit un demi-cercle, puis vint au bord du quai, & sembla s'élever de terre. *Dearchealb* fit remarquer ces mouvemens divers au Roi, qui

de son côté n'en perdoit pas une seule circonstance. La lumiere ensuite parut tranquille un instant; après, elle reprit le milieu de l'eau, suivit son cours ordinaire, & sembla continuer sa marche avec la même lenteur que précédemment. Pour le coup, s'écria le Prince, je ne sais plus que penser de ce que je vois: il tient du prodige; & à moins que les Dieux ne s'en mêlent, je ne pense pas qu'on puisse former aucun jugement sur cette aventure. La lumiere, qui disparut alors entierement, jetta *Tanitbudan* dans un autre embaras. Il continua son chemin, dans l'espérance qu'elle reparoîtroit comme elle avoit déja fait; mais se trouvant arrêté par les murs de l'enceinte de la ville qui se présenterent à son passage, il fut obligé de terminer sa course. Attendons ici, s'écria le Roi, le phénomene reparoîtra peut-être, ou du moins se présentera-t-il d'autres indices qui nous aideront à tirer quelque conjecture valable sur un événement que je ne puis

aucunement comprendre. Une voix qui s'écria dans cet inſtant: *Il ſuffit; à demain à la même heure;* interrompit ces réflexions, & en fit naître bien d'autres. Ceci ſent le manége & l'intrigue, dit le Prince d'une voix baſſe à *Dearchealb*: retournons à la maiſon ſecrete, regagnons mon Palais, & demain trouvons-nous ici à la même heure. Ces voix qui ont frappé heureuſement nos oreilles, nous annoncent que nous ne nous y rendrons pas vainement, & que ce qui nous a paru tenir du prodige, n'eſt autre choſe qu'un événement politique & myſtérieux.

Les conjectures du Roi ne furent pas vaines; le jour ſuivant le mit au fait de ce qu'il déſiroit depuis ſi long-temps: à peine ſe fut-il rendu ſur le rivage, que la petite lumiere de la veille reparut dans le même endroit où elle s'étoit éclipſée; mais au lieu de deſcendre & de ſuivre le cours de la riviere, elle remontoit, & tiroit du côté du rivage oppoſé à celui où étoit en embuſcade *Tanitbudan*: Paſ-

ſons de l'autre côté, s'écria le Roi, & tâchons de ſurprendre celles qui tirent à elles la lumiere ; je commence à ſoupçonner, continua-t-il, le ſecret de cette aventure : en achevant ces mots, l'un & l'autre gagnerent le pont & le quai oppoſé.

A peine eurent-ils fait trente pas qu'ils entendirent parler ; ils écouterent, *Eteignez*, diſoit-on, *la lumiere ; il me ſemble que j'ai entendu marcher quelqu'un qui n'eſt pas des nôtres.* La lumiere diſparut dans le même moment : Suivez-moi, s'écria *Tanitbudan* à ſon Ecuyer ; je ne veux point manquer cette occaſion ; il faut, à quelque prix que ce ſoit, arrêter l'une de celles que nous venons d'entendre, & l'obliger à nous révéler ces myſteres. En prononçant ces mots ils s'approcherent des voix avec toutes les précautions poſſibles, & diſtinguerent, à la foible lueur d'une lanterne ſourde que portoit une Femme, un autre chargée d'une petite caſſette : C'eſt ſur celle-là

qu'il faut tomber, dit le Prince à *Dearchealb*; elles viennent, rangeons-nous; elles ne peuvent nous voir à cause de l'obscurité: vous vous en saisirez, & moi j'écarterai celles qui voudroient mettre obstacle à notre dessein. A peine le Roi achevoit-il ces paroles, que deux Femmes se trouverent près de lui, qu'il laissa passer; deux autres suivirent, sur l'une desquelles le premier Ecuyer se jetta, en lui disant que si elle refusoit de l'accompagner, il lui abattroit la tête de son cimetere qu'il faisoit briller à ses yeux. A cette surprise & à cette menace entendues de toutes les autres, elles jetterent des cris affreux, & celles qui n'étoient point retenues se sauverent en continuant leurs clameurs. Le Roi, sans s'en embarasser, rejoignit *Dearchealb*, & fit précipiter la marche à celle qui venoit d'être arrêtée: la frayeur lui avoit ôté la parole, & la rendoit docile à l'empressement qu'on avoit de la mettre à couvert. Avant une demi-heure le Roi se trouva

à la porte ſecrete de l'endroit dont il étoit ſorti. Avant que de l'ouvrir, il banda les yeux à cette Femme, la fit paſſer par le guichet, & lorſqu'il fut dans ſon appartement il ſe fit connoître, & lui dit, que ſi elle faiſoit la moindre difficulté d'avouer le ſecret de la lumiere ſurpriſe ſur les eaux, & de toutes les menées qui ſe braſſoient à *Lodeorbarli*, elle alloit payer de ſa vie ſes pratiques criminelles, & d'en avoir oſé impoſer à ſon Maître & à ſon Souverain.

Le ton avec lequel cette menace fut prononcée ne fit point trembler la vieille Priſonniere ; elle s'étoit remiſe : Seigneur, lui dit-elle avec une fermeté peu ordinaire, tu es le maître de ma vie, mais tu ne le feras jamais de mon ſecret. Le Conſeil de *Lodeorbarli* m'a honorée de ſa confiance ; ſi j'avois mille vies, je ſaurois les ſacrifier à la bonne opinion dont on m'a honorée. La prévention fatale que tu as contre mon Sexe, t'a porté ſans doute à des rigueurs ſans

exemple envers lui : mais apprends aujourd'hui, par une expérience certaine, qu'il n'eſt pas ſi foible que tu l'enviſages, & que ſi dans le nombre des Femmes il y en a qui donnent lieu à tes fatals préjugés, il s'en voit auſſi qui ſont dignes d'admiration, & qui le diſputeroient même aux hommes les plus forts pour le jugement & pour la fermeté.

Le Roi ne fut pas peu ſurpris de cette réponſe ; il la regarda moins comme tenant de l'heroïſme que de l'opiniâtreté : ſans ce caractere humain qui prédominoit ſur ſon aigreur pour le Sexe, il ſe feroit laiſſé aller aux mouvemens d'une violente colere : Je ſuis ravis, reprit-il en contenant ſon tranſport, de trouver en vous des qualités auſſi précieuſes, cabaler contre ſon Souverain, chercher à le perdre, mettre en uſage les talens dont le Ciel vous a diſtinguée pour y parvenir, ſont des traits d'héroïſme qui méritent d'être reconnus : je vous en tiendrai compte ſans doute, pourſuivit le Roi en regar-

dant la Vieille ironiquement, mais en attendant je vous conſeille, moins en maître qu'en ami, de céder au temps, & de faire plier votre prétendue fermeté, au déſir que j'ai d'être obéi : en un mot, *Nancdenopt* (*a*), c'étoit le nom de la Vieille, choiſiſſez, ajouta le Prince, ou de me ſatisfaire, ou d'être conduite au ſupplice. Vous m'appellez à *Lodeorbarli* des noms de cruel & de tyran; juſqu'ici je ne croyois pas avoir mérité ce titre odieux; mais puiſque vous voulez que je ſois ce que vous dites, j'y parviendrai, & me réſoudrai à la fin à les mériter. Je vous donne deux heures pour y penſer, ajouta *Tanitbudan*, après leſquelles, ſi vous perſévérez dans votre obſtination, vous regretterez, mais trop tard, de ne m'avoir pas obéi.

Après ces mots le Roi ſortit, & ordonna à *Dearchealb* d'enfermer *Nancdenopt* juſqu'à ce qu'il eût ſatisfait ſa curioſité au ſujet du coffre qu'il avoit entre

(*a*) Siecle ambulant.

les mains : il étoit fermé ſi artiſtement, qu'il fut obligé de recourir à la force pour l'ouvrir. Il y trouva deux lettres, un paquet de limes, deſtinées à ſcier des barreaux, & pluſieurs autres inſtrumens propres à ſe procurer la liberté : Fort bien, s'écria le Roi, voici qui nous inſtruira de bien des choſes ; le projet eſt admirable, en vérité, comme ſi celui qui a été aſſez puiſſant pour rendre captives toutes les Femmes de ſon royaume, ne l'étoit pas aſſez pour leur donner un ſecond eſclavage : mais liſons ces lettres, *Dearchealb*, ajouta le Prince avec dépit, elles doivent être intéreſſantes, & ſerviront à me décider ſur la maniere dont j'en uſerai déſormais avec un Sexe auſſi téméraire qu'imprudent.

Lettre à la Grande-Prêtreſſe.

« C'en eſt fait, ô Fille du Soleil, le » parti eſt formé, & les meſures ſont » priſes pour faciliter votre liberté : trois » cens hommes dont je réponds, & à la

» tête desquels je me trouverai à l'heure
» que vous résoudrez pour vous échaper
» de *Lodeorbarli*, seront prêts à verser
» tout leur sang dans cette importante
» occasion, plutôt que vous rentriez sous
» la domination de notre Tyran. Dans
» la même nuit, à la même heure, les
» flambeaux de la rébellion allumeront
» le feu de la révolte aux quatre coins
» de la Capitale, proclameront *Telivos*
» Roi, pendant qu'une troupe, compo-
» sée des principaux d'entre nous, for-
» cera l'appartement de *Tanitbudan*, &
» s'en saisira; son sort, après cela, sera
» entre vos mains; il vous sera doux de
» vous venger de toutes ses cruautés.
» Tout le parti opine à sa mort.

» Dès que les obstacles de votre pas-
» sage seront prêts à être cessés par le
» sciage des fers de la grande grille,
» faites-nous le savoir par la voie ordi-
» naire; nous nous tiendrons prêts à
» vous servir aussi dignement que vous
» le méritez.

» Le bruit de l'exécution de *Regutimar*
» dans la prison est faux; il vit, nous
» n'en pouvons douter. C'est sans doute
» à l'humanité de *Croselivesgol* que nous
» sommes redevables de sa conservation,
» ou pour mieux dire, à sa politique :
» quoi qu'il en soit, il vit; cessez vos
» inquiétudes à ce sujet, & ne songez
» uniquement qu'à travailler aux apprêts
» de votre liberté.

» Le Tyran s'endort dans sa prospé-
» rité, pendant que le glaive est suspendu
» sur sa tête. Il me seroit difficile de vous
» définir ses inclinations dominantes, &
» encore moins son caractere, comme
» vous le désirez : sa vie est simple &
» unie; il se montre rarement, & paroît
» rêveur & mélancolique. Le nouveau
» Favori *Dearchealb*, dont je vous ai
» fait l'histoire dans ma précédente, sem-
» ble être initié dans sa confiance. Le
» jeune *Tucvufo* (*a*), celui qui nous doit
» livrer l'appartement, s'avance aussi de

(*a*) Douceur de ma vie.

» jour en jour dans sa confiance. L'agréa-
» ble *Varevemaq (a)*, sous les appa-
» rences d'un Courtisan sans ambition,
» vise au Ministere, & concourt avec
» *Rebogtivedu (b)* au grade éminent de
» Préfet. L'absence de *Croselivesgol* nous
» donne beaucoup de confiance : notre
» secret est à l'abri de sa clairvoyance,
» & notre état à tous nous intéresse tel-
» lement, qu'il n'y a aucun lieu de croire
» que nous puissions être trahis.

» Je voudrois qu'il me fût aussi aisé
» de vous ouvrir les portes de *Lodeor-*
» *barli*, & de vous livrer le Tyran,
» que de satisfaire votre curiosité sur le
» chapitre de votre Antagoniste. Malgré
» la défiance & le secret qu'observe le
» nouveau parti qui vient de se former
» dans la Capitale, & qui pénetre dans
» tout le Royaume, je suis parvenu à
» connoître le Chef de cette secte ex-
» travagante : en voici l'Histoire; je ne

(*a*) Modele de bonté.
(*b*) Plaisir éternel.

» doute pas qu'elle ne vous amuſe un
» moment ».

Le Roi s'arrêta à cet endroit. Remettons à un autre temps, s'écria-t-il en mettant ces papiers dans ſa poche, l'Hiſtoire du célebre *Fecunout*, ce fameux étranger, qui fait tant de bruit dans mes Etats, & que la proſcription des Femmes a attiré dans mon Royaume; j'en ſais une partie : ſongeons à ce moment à des choſes plus ſérieuſes. Tu vois, *Dearchealb*, continua ce Prince en lui frappant ſur l'épaule, ſi j'avois raiſon de vouloir approfondir le ſecret de l'intelligence de la Grande-Prêtreſſe avec *Regutimar*, & le bien que je tire de ma curioſité : les Traîtres! ajouta ce Prince en levant les yeux au ciel, peut-on pouſſer plus loin la perfidie? Je vis au milieu de mes ennemis, & ſans le ciel qui ſe déclare pour moi, j'allois en être la victime. *Tucvuſo*, *Varevemaq*, *Rebogtivedu*, les ſujets de mon Royaume dont je me ſerois le moins défié, ſe ſervent de ma

confiance comme d'un piége certain pour me précipiter dans l'abîme ! Scélérats ! vous vous êtes creuſés vous-mêmes le précipice ! Vous apprendrez, mais trop tard, que des ſujets rebelles ſont toujours punis de leurs perfides projets, & que le ciel veille à la conſervation de ceux qui ſont les images vivantes de ſa puiſſance.

Tanitbudan étoit tellement ému, qu'il ne put s'empêcher de verſer quelques pleurs. *Dearchealb* fit ſes efforts pour les eſſuyer, en lui repréſentant que les momens étoient trop précieux pour n'en pas profiter, afin de prévenir les deſſeins dont on venoit d'être éclairci. Le Roi ſe remit à cette ſage réflexion, & lui ordonna de lui amener *Nancdenopt*. Il eſt d'une conſéquence infinie, s'écria-t-il, que j'approfondiſſe ſon intérieur; par ce que j'en tirerai, je pourrai aller au-devant de tout ce qui peut arriver, & empêcher la continuation d'un commerce qui deviendroit à la fin pernicieux. L'Ecuyer

obéit, prévint *Nancdenopt*, & lui fit enfin une ſi grande peur du ſort qui l'attendoit, ſi elle perſiſtoit dans la réſolution où elle avoit paru de réſiſter, qu'elle fléchit enfin aux volontés du Roi; &, après un exorde auſſi ſimple que ſuppliant, elle parla en ces termes :

Depuis le temps fatal, Seigneur, où votre indignation pour nous s'eſt déployée par notre proſcription générale, nous avons tenté toutes les voies qui peuvent s'imaginer pour finir nos malheurs. Mille conſeils tenus tous les jours pluſieurs fois ne ſervoient cependant qu'à nous prouver que notre mal étoit ſans remede, & qu'il ne ceſſeroit jamais, à moins que nous ne fuſſions ſecondées par les Hommes dont nous étions privées, & que nous regrettions. Nous ne doutions pas que, s'il nous étoit poſſible de leur faire part de nos peines, avec l'aigreur qu'ils devoient naturellement reſſentir de notre privation, ils n'entraſſent vivement dans les vues où nous étions

étions de la faire ceſſer, & qu'ils ne couruſſent eux-mêmes aux dernieres extrêmités pour nous arracher du lieu terrible où nous étions renfermées. Dans cet eſprit, mille projets divers furent propoſés pour leur donner de nos nouvelles, & recevoir des leurs. L'on imagina d'abord le vol des Pigeons; l'on en apprivoiſa. L'on ſe flatoit que ces Meſſagers fidèles, portant à leur col des marques extérieures de leur miſſion, ſeroient attrapés, & que les habitans de la Capitale, inſtruits de nos déſirs, ſe ſerviroient des mêmes moyens pour nous faire part de leurs réſolutions. La choſe ainſi réſolue, on prit jour pour lâcher tout à la fois ces Ambaſſadeurs aîlés; un ſacrifice à la Lune, où toutes les Citoyennes de notre Ville adreſſerent des vœux ardens pour le ſuccès de l'entrepriſe, précéda. Mille Pigeons lâchés en même temps, que l'on avoit laiſſé jeûner pluſieurs jours à deſſein, ſe perdirent dans les airs, & diſparurent bientôt à nos

yeux. Nous ne doutâmes point que la faim ne leur fît chercher naturellement les moyens de repaître, & que, de ce grand nombre, il n'en fût attrapé quelqu'un. Nos conjectures ne furent pas vaines, & jamais imagination ne réussit plus heureusement.

Huit jours après celui du départ de nos oiseaux, nous en apperçûmes trois dans le ciel qui revenoient de compagnie, & qui, suspendus dans les airs par leurs aîles, sembloient chercher des yeux leur ancien domicile. Nous bénîmes intérieurement le ciel de cette apparition & de ce retour; nous ne nous en flations presque plus; nous eûmes une attention extrême à ce que deviendroient ces Ambassadeurs fideles : ils hésiterent long-temps à descendre; il sembloit que la liberté dont ils jouissoient, leur faisoit craindre de rentrer dans la captivité où on les avoit tenus, ou qu'ils n'eussent pas perdu la mémoire du jeûne qu'on leur avoit fait observer. Enfin, après bien

des mouvemens de crainte & de confiance qui abaissoient tantôt leur vol & puis le relevoient, un d'eux prit son parti, & descendit sur le dôme du colombier général de la place où ils avoient été élevés; les deux autres imiterent son exemple. L'une de nous, commise à la garde de l'entrée du colombier, ne se fut pas plutôt apperçue que les trois Pigeons étoient rentrés, qu'elle laissa tomber une coulisse, par le moyen de laquelle on fut en état de se saisir d'eux. L'avidité avec laquelle ils dévoroient le grain qui leur étoit préparé, les fit prendre sans peine : on leur trouva à chacun un papier attaché sous les aîles : on les porta au Conseil, qui venoit de s'assembler à cet effet, & on lut avec un étonnement sans égal, dans le premier billet, ces mots, dictés sans doute par un de nos plus grands ennemis.

Aux Femmes de Lodeorbarli.

« A quoi vous servent, ô Sexe dange-

» reux, les mouvemens extraordinaires
» que vous vous donnez pour rentrer
» dans des droits auſſi injuſtement acquis
» que ſagement ôtés? Votre empire ri-
» goureux n'a-t-il pas aſſez duré? Oſe-
» riez-vous prétendre de le perpétuer?
» Ce ſeroit vainement. Les Hommes,
» véritablement Hommes, bien loin de
» plaindre votre éloignement, font des
» vœux continuels, non-ſeulement pour
» qu'il dure, mais encore pour l'extir-
» pation entiere d'un genre qui a été juſ-
» qu'ici la ſource de tous les malheurs.
» Ceſſez donc, ô Femmes de *Lodeor-*
» *barli*, de tenter des efforts ſurnaturels
» pour reprendre un empire tyrannique :
» vous pourrez bien parvenir à nous faire
» part de vos ſentimens les plus ſecrets,
» mais, bien loin d'y répondre, nous
» tenterons à notre tour tous les moyens
» qui pourroient rendre éternel un eſ-
» clavage qui nous paroît à préſent auſſi
» doux & auſſi utile que votre com-
» merce nous a été épineux &. cruel.

» Nous nous trouvons cent aſſemblés ac-
» tuellement pour vous faire cette ré-
» ponſe; & bien loin qu'aucun de ceux
» qui ſe ſont trouvés aſſemblés à cette oc-
» caſion, ait paru héſiter à vous la faire,
» le moins ſévere a déclaré que vous
» aviez juſtement encouru la diſgrace où
» vous êtes plongées. En un mot, puiſ-
» qu'il s'eſt trouvé un Roi aſſez magna-
» nime & aſſez puiſſant pour enchaîner
» un Ennemi auſſi redoutable que vous,
» il eſt de notre reconnoiſſance & de nos
» intérêts de nous prêter à ſes ſages in-
» tentions, & de le ſeconder de tous nos
» efforts. Voilà ce que nous penſons,
» & ce que vous devez bien imprimer
» dans votre eſprit.

» Cependant, comme la juſtice doit
» être le guide néceſſaire de toutes nos
» actions, & que nous ne devons nous
» décider que par ſes équitables juge-
» mens, nous avons tenu Conſeil ſur la
» miſſive que vous avez fait ſi adroite-
» ment tenir; &, après un long délibéré,

» pendant lequel on vous a examinées à
» fond, par un rapport combiné de toutes
» vos humeurs, & une analyse exacte de
» votre intérieur, il a été décidé unanime-
» ment de vous avertir que votre regne
» est passé, & qu'après avoir comparé d'un
» côté les avantages auxquels vous étiez
» propres pour la Société, & de l'autre le
» préjudice que vous y causiez, toutes con-
» sidérations faites, il a été reconnu que
» vous y étiez beaucoup plus dangereuses
» & nuisibles que profitables. Après cette
» décision, vous devez penser, ô Femmes
» de *Lodeorbarli*, que, loin de travailler
» à faire cesser votre captivité, il n'y a
» pas un de nous qui ne fasse à l'avenir
» ses derniers efforts pour trouver les
» moyens de se passer à jamais de vous;
» & afin que vous ne conserviez plus
» aucun espoir, apprenez que le célèbre
» *Fecunout* nous a appris à vous mépri-
» ser, & à vous regarder comme des
» monstres d'ingratitude & d'horreur ».

Les Disciples de FECUNOUT.

La lecture de ce cruel envoi nous fit jetter à toutes un cri, & nous rappela notre cruelle ſituation. Celle qui préſidoit, impoſa ſilence au murmure, en ordonnant qu'on lût le ſecond billet. Il fit renaître notre eſpoir, & nous dédommagea bien de la rigueur du premier : il étoit conçu en ces termes.

Au Sexe adorable de Lodeorbarli.

« Dans quel raviſſement de joie n'avons- » nous pas été plongés en recevant de » vos nouvelles, ô Femmes charmantes, » que nous avons toujours aimées & ſans » leſquelles nous languiſſons & mourons » à tous les inſtans du jour ! Eſt-il poſ- » ſible que vous ſongiez à nous, & que » vous faſſiez des efforts pour reprendre » un empire ſi juſtement acquis & ſi bien » mérité ? Ah ! ſi nous jugeons de votre » empreſſement par le nôtre, il doit être » extrême. En effet, comment peut-on » vivre & être privé de vous ? Y a-t-il » dans la vie de vrais plaiſirs ſans vous ?

» Non, non, tout languit ſans un Sexe
» formé pour nos délices : ſans lui, ſans
» ſes douceurs, il n'eſt point de vrais
» biens : notre deſtination eſt l'heureux
» moment qui nous en approche, & en
» être privé, c'eſt être abſolument mort
» au monde : voilà nos ſentimens.

» Jugez après cela, ô Sexe que nous
» adorons, ſi nous partageons vos larmes
» & vos ſoupirs. Que n'avons-nous pas
» tenté, & que ne tentons nous point en-
» core pour faire ceſſer votre eſclavage ?
» Combien de brigues & de conjurations
» n'avons-nous point tramé pour nous
» défaire du cruel principe de nos mal-
» heurs ! Mais, hélas ! juſqu'ici le fatal
» aſcendant l'a emporté ; nos efforts ont
» été vains ; tout échoue, tout ſuccombe
» & plie ſous une cruelle autorité. Jugez
» de notre déſeſpoir !

» Conſolez-vous cependant, ô Sexe
» adorable ; en vain l'autorité ſuprême
» ſe flate-t-elle de l'emporter ſur nos
» efforts ſecrets ; ou elle ſe rendra à la

» justice de notre cause, ou elle sera con-
» trainte à s'y rendre. Nous regardons
» comme un heureux présage la réussite
» heureuse de vos adroits projets : oui
» sans doute, le ciel commence à se
» lasser de l'abus que l'on fait de la puis-
» sance émanée de lui ; & nous ne dou-
» tons point qu'avec de la patience nous
» ne venions enfin à bout de nous réunir.

» En attendant cet heureux moment,
» nous avons imaginé un moyen d'avoir
» de vos nouvelles, & d'en recevoir,
» moins risquant que celui par lequel
» vous nous avez fait part de vos dou-
» leurs. Plaise au Pere de la lumiere que
» le même suffise à vous rendre cette
» présente réponse, afin qu'elle vous
» serve à profiter de nos avis ! Nous
» nous en flatons, par le soin que nous
» avons pris de faire attraper tous les
» Pigeons que nous soupçonnons être de
» *Lodeorbarli*. Il y a lieu de croire que
» de plus de trente que nous avons en
» notre disposition, il s'en trouvera du

» moins un qui y retournera, & vous re-
» portera cette missive. Si cela arrive,
» faites-nous le savoir aussi-tôt par le
» moyen dont vous allez être instruites :
» jugez de notre impatience par la vôtre;
» il seroit cruel de la faire languir.

» Dès que nous serons assurés du com-
» merce que nous vous proposons, nous
» vous rendrons compte de l'état présent
» des choses, de nos desseins secrets, &
» de l'intention où nous sommes de tout
» tenter pour votre délivrance; la voie
» est trop hasardeuse pour oser vous en-
» tretenir d'affaires aussi importantes.

» Venons aux moyens par lesquels vous
» pouvez nous donner de vos nouvelles,
» & recevoir des nôtres; ils sont simples,
» & ne peuvent échouer.

» La Seine, qui passe à travers votre
» ville, & qui descend dans la nôtre, est
» le canal auquel nous devons mutuelle-
» ment nous confier. Sans savoir de quelle
» maniere elle coule dans vos murs, nous
» ne pouvons pas douter que ses eaux

» n'en ſortent & ne nous reviennent telles » que vous les avez reçues. Servez-vous » d'un coffret de bois aſſez bien enduit, » pour que les papiers que vous y enfermerez n'y ſoient point mouillés : mettez ce » coffret ſur la riviere pendant la nuit, afin » de n'être point découvertes ; qu'il ſoit attaché par des ficelles aſſez longues, pour » qu'elles puiſſent filer juſqu'à nous : le » cours des eaux nous amenera le coffret ; » un de nous fera exactement le guet, recevra vos miſſives, & vous renvoyera, » par le même canal, nos réponſes. Par » le moyen de vos ficelles, vous remonterez la machine ; les premiers jours » ſeront embaraſſans ; mais, dès que nous » ſerons convenus de nos faits, l'on prendra de ſi juſtes meſures, que nos correſpondances ſeront bientôt parfaitement établies. Alors nous travaillerons » ſûrement à remplir nos deſſeins, & il » ſera bien malheureux ſi nous ne réuſſiſſons pas à combler nos vœux. . . . .

Nancdenopt ſe préparoit à continuer

ſa narration ; mais le Roi, qui conçut dans l'inſtant le ſecret de l'intelligence, l'interrompit. Il ſuffit, s'écria-t-il ; je ſuis aſſez inſtruit de vos deſſeins ; il ne me ſera pas difficile d'en prévenir les ſuites. En achevant ces mots, le Roi tourna les épaules, & fit ſigne à *Dearchealb* d'emmener la Vieille. Ce fidele ſujet obéit, & la conduiſit à la Gouvernante, avec ordre du Prince de l'enfermer ſéparément, & de ne la laiſſer parler à perſonne juſqu'à nouvel ordre.

Dès que *Dearchealb* ſe fut acquitté de ſa commiſſion, le Roi ſortit de *Lodeorbarli*, & regagna ſon appartement. Pendant le temps que dura le chemin, il donna ſes ordres à ſon Confident pour faire échouer les deſſeins dont il venoit d'être éclairci, & pour faire arrêter *Tucvuſo*, *Varevemaq* & *Rebogtivedu*. Dès qu'il fut dans ſon appartement, il écrivit à *Croſeliveſgol*, & lui dépêcha un courier, pour qu'il reprît ſur-le-champ le chemin de la Cour. Il connoiſſoit

trop ſon zele & ſon habileté, pour héſiter ſur le parti qu'il avoit à prendre à ſon ſujet. Jamais ce Miniſtre ne lui avoit manqué, & il comptoit bien que ſon retour alloit diſſiper un orage qui méritoit toute ſon attention.

En effet, ce Miniſtre ne ſe fit point attendre. A peine eut-il reçu les ordres de ſon Maître, qu'il ſe rendit à la Cour; il ne fut pas peu ſurpris de la relation que lui fit le Roi, de la nouvelle conjuration : Vous vous y deviez attendre, Seigneur, lui dit-il, le mal, au lieu de diminuer, empire tous les jours; vos Provinces ſont remplies de murmures & de troubles; & ſi vous perſiſtez à l'extirpation entiere du genre féminin, il n'y a aucun lieu de vous flater. Vous dirai-je plus? Sans l'arrivée du fameux *Fecunoût*, ce Philoſophe célebre, ſi ſuivi par une partie de votre Cour & de vos ſujets, l'Etat ſeroit peut-être à deux doigts de ſa perte: ſon antipathie pour les Femmes, ſoutenue d'un profond

ſavoir, d'une éloquence perſuaſive, ont juſqu'ici beaucoup opéré. Mais le commun du peuple, bien loin de ſuivre cette doctrine nouvelle, la déteſte, en regarde l'Auteur comme un ennemi des Dieux & des hommes. Tôt ou tard ils l'immoleront à leur fureur. Il n'y a pas un d'eux qui ne déplore hautement votre aveuglement (c'eſt ainſi qu'on appelle votre haine pour le Sexe) & qui ne travaille en ſecret pour ſecouer le joug cruel que vous leur impoſez : la ſeule crainte les retient encore, ou pour mieux dire, vos troupes toujours prêtes à punir la rebellion. Mais cet état, Seigneur, ne peut durer encore long-temps ; & ſi vous avez quelqu'égard à mon zele & à la ſincérité de mes avis, vous reviendrez de votre antipathie, & remettrez les choſes dans l'ordre naturel.

Le premier Miniſtre ajouta encore beaucoup d'autres raiſons, plus fortes les unes que les autres ; mais *Tanitbudan* ne mollit point : Je ne vous ai point mandé,

lui dit ce Prince, pour détruire ce que j'ai fait jusqu'ici, mais pour m'aider à affermir mes résolutions, & à les faire valoir. Plus je vais en avant, & plus je me confirme dans mes sentimens : rien dans le monde ne sera capable de m'en faire changer : c'est sur ce principe que vous & mon Conseil devez travailler. Pour le présent il s'agit de faire le procès aux Chefs de la derniere conjuration ; & puisque mes bontés précédentes n'ont servi qu'à donner la naissance à de nouveaux crimes, je veux que les coupables soient jugés selon les Loix, & servent d'exemple aux mutins. A l'égard de *Telivot*, qu'on a fait servir jusqu'ici de prétexte à toutes les trames dont on trouble ma tranquillité, je le remets à votre garde, *Croselivesgol*; je ne vous prescris rien sur son éducation; les soins de l'Empire dont vous êtes chargé, sont trop importans pour que vous y veilliez vous-même; mais vos lumieres vous serviront à faire le choix d'un Gouverneur dont vous me répondrez.

Le premier Miniſtre ne crut pas pour cette fois devoir pouſſer les choſes plus loin. *Tanitbudan* s'étoit expliqué avec tant de fermeté, qu'il ne s'occupa alors que des ſoins importans dont il étoit chargé. Huit jours ſuffirent pour parer tous les mauvais deſſeins. Les priſonniers payerent de leurs têtes leurs coupables entrepriſes, & ſervirent d'exemple aux mutins. Leurs complices furent, ou éloignés ou privés de leurs Offices. La garde des environs de *Lodeorbarli* fut examinée. Deux cents hommes qui, ſous prétexte d'enrôlement, s'étoient gliſſés dans le corps des Lombards, furent punis à la tête des régimens, qui donnerent des marques d'acclamations à un ſupplice auſſi équitable.

Les Chefs de ces troupes demanderent avec inſtance, qu'il leur fût permis de veiller eux-mêmes à leur propre diſcipline, répondant, s'écrioient-ils unanimement, ſur leurs têtes, de la garde qui leur avoit été confiée. Enfin, avant un

mois, le Roi, son premier Ministre & son Conseil, se donnerent des soins si judicieusement imaginés, que la tranquillité reprit la place du trouble & de la révolte, & qu'il ne resta aucune trace de l'agitation dont l'Etat avoit été ébranlé.

Le Roi, que les troubles précédens avoient rendu rêveur & chagrin, reprit, après ces opérations politiques, de la tranquillité & de la belle humeur. Son premier Ministre en voulut profiter pour le remettre sur le chapitre des Femmes de *Lodeorbarli*; mais à peine en eut-il ouvert la bouche, que le Prince la lui ferma, en l'assurant qu'il n'y avoit que le Pere de la lumiere qui pût seul faire ce miracle, ou la perte de la gageure qu'il avoit bien voulu faire, en soutenant que dans l'examen de toutes les Femmes de *Lodeorbarli*, il ne s'en trouveroit pas une seule qui démentît l'opinion fatale qu'il avoit contre tout le Sexe en général. *Croselivesgol* se crut encore trop heureux, vû l'obstination du Prince, qu'il voulût bien se

ſouvenir de la parole qu'il avoit donnée en cas qu'il trouvât ce phénomène ; & dans cet eſprit il lui demanda reſpectueuſement, quand il daigneroit continuer les épreuves ? Dès la nuit du lendemain, répondit *Tanitbudan* : je m'en réſerverai deux dorénavant pour les employer ou aux affaires, ou au repos ; tranquilliſez-vous ; je vais mettre tous mes ſoins à terminer cette importante diſcuſſion. Mais je prétends, ajouta le Roi en regardant fixement ſon Miniſtre, n'excepter de cet examen perſonne : Vous avez une Femme & une Fille, *Croſelivesgol* ; vous m'entendez ; je ſerai moins indulgent pour elles que pour vous. Après ces mots le Roi rentra dans ſon cabinet, & laiſſa ſon premier Miniſtre fort étonné de ces derniers mots.

Le Roi avoit conçu un projet fort extraordinaire, & il vouloit rêver à ſon aiſe aux moyens de l'exécuter, ſans riſquer d'être reconnu, & ſans être obligé de ſe ſervir d'aucun Confident. Dans cet

esprit il ordonna qu'on ne laissât entrer personne, & passa le reste du jour à s'occuper des moyens dont il devoit se servir pour le mettre à une heureuse fin.

L'on a vu par ce qui a été dit jusqu'ici, que la haine du Roi contre les Femmes ne prenoit point sa source d'aucune antipathie naturelle qu'il eût pour elles. L'amour qu'on lui a vû pour *Necalbôlane*, cette Fille de la Reine, seroit une preuve du contraire; il s'en falloit donc beaucoup que son tempérament s'éloignât d'un commerce si désirable; il n'y avoit pas d'homme au contraire si susceptible de désirs; il étoit même formé pour les plaisirs; & il a avoué, vingt fois depuis, que la contrainte qu'il s'étoit prescrite, lui avoit fait souffrir souvent le martyre le plus rigoureux. Cette haine ne devoit donc son principe, comme on l'a vu, qu'à un fond de délicatesse & de sentiment, qui lui faisoit désirer un cœur aussi droit que le sien. Il ne pouvoit se ressouvenir sans horreur des perfidies

qu'il avoit essuyées ; le nombre des exemples qu'on lui avoit rapporté du faux qui se trouve dans le cœur des Femmes, outré peut-être, pour se conformer au dépit qu'il marquoit contre le Sexe dans le temps des persécutions de la Reine, avoit jetté dans son cœur le fiel & l'amertume. Le manege & l'inconstance d'ailleurs de cette Maîtresse qu'il avoit aimée si tendrement, avoient achevé de le rendre furieux : ce qui faisoit que ne se nourissant plus que d'aigreur & de fiel contre ce malheureux Sexe, confondu par son ressentiment, il s'étoit porté à toute la rigueur dont on a parlé jusqu'ici.

Cependant cette aigreur, sans rien perdre de sa force, n'avoit pas éteint en ce Prince la chaleur d'un certain sentiment : à mesure qu'il avançoit en âge, ses sens l'agitoient impérieusement, & le faisoient souvent soupirer du frein cruel dont il les arrêtoit. Dans le temps même que ce qu'il croyoit en lui justice, se repaissoit des motifs de haine qu'occasionnoit

le récit des hiſtoires de celles qui ſe trouvoient à l'examen, ſon cœur ne pouvoit ſe trouver ſans émotion avec celles qui faiſoient l'aveu naturel de leur foibleſſe. Ces détails trop ſinceres lui apprenoient qu'il avoit un cœur, qu'il étoit tendre & fait pour aimer : il ne rentroit jamais dans ſon appartement, qu'il ne fût dans un état dont il rougiſſoit. Souvent il prenoit le parti de s'ôter ces occaſions trop vives ; ſa vertu ſe ſoutenoit pendant un temps, mais les ſens combattoient ſans ceſſe, & prenoient le deſſus : une curioſité piquante achevoit de le réſoudre, & lui faiſoit au contraire ſouhaiter ardemment la continuation de ces hiſtoires. Mais ſi la raiſon les enviſageoit comme de juſtes motifs de perſévérer dans ſon antipathie contre le Sexe ; le goût ſecret pour un certain je ne ſais quoi, les lui faiſoit entendre en même-temps avec complaiſance, & les lui laiſſoit enviſager comme un amuſement qui ne pouvoit

préjudicier à une haine qu'il trouvoit trop bien fondée pour vouloir s'en guérir.

Cependant ces ſentimens ſecrets, dont le Roi ne fut que trop convaincu après un ſérieux examen, lui firent reprendre la réſolution d'en dérober la connoiſſance à ſes plus intimes Favoris. La fauſſe honte eſt la ſource de l'orgueil. Un pareil aveu l'auroit trop humilié ; mais ſi ce ſentiment mettoit un frein à ſa confiance, il ne ſervoit de rien à ſes déſirs : à peine en connut-il la ſource, qu'il réſolut de les ſoulager ſans ſe compromettre : & pour ſe dérober à lui-même des mouvemens auxquels ſa fierté ne pouvoit s'accoutumer, il pallia ſes foibleſſes du prétexte de la politique la plus rafinée.

Il connoiſſoit, par une expérience continuelle, que l'eſprit de rebellion régnoit à *Lodeorbarli*, & qu'il étoit la ſource de toutes les entrepriſes qu'on avoit juſques-là formées contre lui. Il imagina un moyen, qui en le détruiſant, ſatisfaiſoit en même-temps à ſes déſirs ſecrets ; & ce

moyen lui réussit beaucoup au-delà de tout ce qu'il pouvoit en espérer.

Il a été dit dans le premier Tome de cette vénérable Histoire, que le Roi avoit créé pour Gouvernante de *Lodeorbarli*, une Nourice dont l'affection lui étoit connue, & à laquelle il pouvoit donner toute sa confiance; mais quel que fût le crédit de cette Femme, il lui avoit été jusques-là inutile, par la raison que toutes celles qui dépendoient d'elle, outre la jalousie qu'elles avoient de son élévation, sachant qu'elle étoit la créature du Roi, s'étoient toujours cachées d'elle de leur mieux, & n'avoient agi en rien pour leur intérêt & pour les projets dont il a été question, qu'elles n'eussent pris les précautions les plus étudiées pour lui en dérober la connoissance. *Tanitbudan*, qui n'ignoroit pas ces choses, crut devoir recourir à des moyens plus efficaces pour parvenir à ses vues secretes. Il se rendit chez elle pendant la nuit, accompagné du seul *Dearchealb*, & envoya chercher

la Grande-Prêtresse d'un Temple consacré à Diane. La vénération dans laquelle les peuples de ce temps étoient élevés pour les Ministres de leurs Dieux, les leur rendoit, on ne peut pas plus, respectables. Il est vrai que ces sortes de gens n'y contribuoient pas peu par leurs manéges & leurs intrigues secretes. Il n'y avoit pas d'année qu'ils n'entretinssent ces préjugés favorables, par des merveilles qu'ils savoient opérer avec tant d'adresse, que les personnes mêmes les plus éclairées en étoient surprises & souvent persuadées. La Grande-Prêtresse de *Lodeorbarli*, cette *Onecsa* dont il a tant été parlé, avoit illustré son Temple & sa réputation par de pareils endroits avant son exil; elle étoit toute-puissante : pour la ville proscrite, on y étoit persuadé qu'elle avoit des relations fréquentes avec la Divinité dont elle cultivoit l'autel. Cette opinion étoit parfaitement reçue; & dans cette prévention, le plus simple des discours sortis de sa bouche étoit un oracle

reçu,

reçu, & cela avec une résignation si grande, qu'il n'y avoit point à en appeler. Nous nous arrêterons dans cet endroit un moment. Cette Prêtresse doit jouer un si grand rôle dans la suite de cette respectable Histoire, qu'il est nécessaire de développer son caractere, & de donner une idée précise de ce qui la regarde.

Histoire de la Grande-Prêtresse.

Onecsa, à l'âge de cinq ans, avoit été renfermée chez les Prêtresses de Diane, & y avoit été élevée pour n'en jamais sortir. Elle étoit Fille d'un des premiers de la Cour; mais le peu de bien de sa maison avoit obligé son Pere à s'en défaire de cette façon, afin d'être en état de soutenir un Fils aîné qui faisoit tous ses délices, & qui ne pouvoit figurer sans être son héritier universel.

A peine la jeune *Onecsa* eut-elle atteint l'âge de raison, qu'elle sentit avec douleur sa destination. Elle ne se trouvoit

aucun penchant pour la retraite ; au contraire , la vivacité de ſon tempérament l'entraînoit naturellement vers le monde ; ſes impatiences à ce ſujet étoient ſans égales. Elle tenta toutes les voies imaginables pour porter ſon Pere à le faire changer de réſolution ; mais ayant reconnu par une continuité de refus, que tout ce qu'elle pourroit faire à ce ſujet, lui deviendroit inutile, elle prit ſon parti, & réſolut de ſe dédommager du côté de l'ambition.

Dès qu'elle eut conçu ce deſſein, elle travailla à l'effectuer. Juſques-là elle avoit vécu ſans aucune politique ; tout-à-coup elle change de conduite ; elle paroît réſignée & ſoumiſe à faire le ſacrifice de cette liberté dont elle avoit paru ſi jalouſe : le merveilleux impoſe. Une nuit elle publie une apparition de Diane ; elle paroît avoir reçu le voile de ſa main. Habile à s'énoncer, elle rapporte cette hiſtoire en des termes ſi vraiſemblables & ſi perſuaſifs, qu'elle eſt crue : de jour en jour elle acquiert du crédit & de la

vénération. La Grande-Prêtreſſe étoit vieille, & à la veille de payer le tribut à la nature. *Onecſa* n'ambitionne pas moins que de lui ſuccéder à vingt-deux ans.

Le projet étoit auſſi hardi qu'extravagant. Pour parvenir à ce grade éminent, il falloit avoir vieilli dans la pratique des myſteres, ou y monter à ſon tour. La jeune Prêtreſſe n'ignoroit pas ces obſtacles légitimes; mais ſa vivacité & ſa pénétration paſſerent par-deſſus toutes les raiſons contraires, & lui perſuaderent, qu'avec de l'eſprit & de la témérité on venoit à bout de tout, & qu'avec de la patience elle arriveroit au point déſiré.

Cette grande & majeſtueuſe dignité donnoit une liberté entiere. Cet attribut flatoit ſes idées ſecretes, & le lui faiſoit regarder comme le vrai bonheur. Sans cela elle ne pouvoit vivre : en falloit-il davantage pour lui faire tout entreprendre?

Une nuit qu'elle étoit de garde au Sanctuaire, & où elle attendoit une occaſion vraiſemblable pour jouer un rôle

aussi hardi qu'on puisse l'imaginer ; elle s'apperçut que le Ciel se troubloit, & qu'il se préparoit un orage furieux : elle crut devoir profiter de cet instant pour préparer les voies de son élévation. Elle feint tout-à-coup de tomber en syncope, & contrefait tous les mouvemens d'une personne obsédée d'un Esprit supérieur & divin : elle s'étoit faite en secret au mouvement des convulsions. Les Prêtresses de veille, surprises de son état prodigieux, tenterent d'abord à la secourir, la croyant attaquée de quelque colique violente, ou d'apoplexie ; mais ayant bientôt reconnu le contraire, & ayant été maltraitées par l'adroite *Onecsa*, elles se contenterent de la plaindre, & d'invoquer la Divinité devant laquelle se jouoit cette scene. Mais quel fut leur saisissement, en tournant les yeux vers son simulacre, d'appercevoir des taches de sang, qui sembloit transpirer fraîchement à travers ses pores ! A cette vue un cri général se fit. Le bruit qui se faisoit dans les cieux, & qui sembloit

une ſuite de ce prodige, ne contribua pas peu à le rendre plus vraiſemblable. Les Filles ſacrées ſe proſternerent avec effroi la face contre terre, ſelon l'uſage, qui ordonnoit cet abaiſſement pendant pluſieurs heures, lorſque Diane rendoit ſes oracles, ou qu'il arrivoit dans le ciel quelque changement ſemblable. L'une d'elles fut détachée vers la Gande Prêtreſſe, pour l'avertir de ce phénomène miraculeux. Pendant ce temps *Onecſa* contrefit ſa voix, & s'écria d'un ton aigu & divin : *Les temps arrivent, ô ſage Onecſa, où tu ſeras l'Interprête de mes décrets ; en attendant, reçoit mon Eſprit......* Et puis : *ô Soleil ! ô mon Frere ! prépare une place dans ta gloire à la Prêtreſſe qui préſide depuis ſi long-temps à mon Culte ; que ta courſe ne finiſſe point ſans la récompenſer de ſes travaux !*

Ces oracles ſuppoſés furent énoncés avec des ſons ſi parfaitement diſtincts, & celle qui les proféroit, ſaiſit ſi habilement les intervalles que la foudre mettoit entre

ses coups, qu'il n'y eut pas une des Prêtresses qui ne les entendît. Un éclat de tonnerre succéda si subitement après ces derniers mots, & retentit si furieusement dans le Temple, que la Grande-Prêtresse, qui arrivoit dans ce moment, en tomba à la renverse d'effroi. Elle étoit déja prévenue de l'oracle qu'on attribuoit à Diane. Toutes ces choses, jointes à la situation d'*Onecfa* qui continuoit, la persuaderent. Dans cet esprit, elle invoqua la Divinité avec des hurlemens affreux, pour qu'il lui plût de faire cesser l'état cruel de la prédestinée *Onecfa*, qui comprenoit alors que son entreprise hardie réussiroit au gré de ses désirs ; d'ailleurs elle commençoit à se lasser d'un rôle si pénible & si vif ; elle rallentit peu-à-peu ses mouvemens convulsifs, & contrefit ensuite une personne plongée dans un repos paisible & divin. Ce changement imprévu fut attribué à l'invocation de la Grande-Prêtresse, & aux prieres publiques. Des actions de graces furent adressées en recon-

noiſſance. Tout favoriſoit le deſſein d'*Onecſa* : il ſembloit que le Ciel en fût de moitié ; il ſe rendit ſerein tout-à-coup. A la place des nuages épais & obſcurs, le ſoleil reparut avec un éclat nouveau & riant. Tant de prodiges apparens ne ſuffiſoient-ils pas pour donner du poids à ce qui venoit de ſe paſſer?

Quelque ſecret qu'on gardât dans le Temple ſur toutes ces choſes, il tranſpira. La Reine *Rocvalbinelle*, qui régnoit alors, & qui l'apprit des premieres, ſe tranſporta chez la Grande-Prêtreſſe, & s'en fit rapporter juſqu'aux moindres circonſtances. Elle avoit trop de lumieres & trop peu de Religion pour ajouter foi à ces prodiges: tout ce qu'elle en conclut, fut que celle qui avoit haſardé ce grand rôle, étoit une des plus habiles Filles du Royaume. Dans cette prévention elle réſolut de la voir, de la faire convenir de la fauſſeté du miracle, de la gagner, & de ſe l'attacher. Elle ſe gouverna dans cette conférence avec tant d'art & de ſéduction, qu'*Onecſa*

avoua. tout. La Reine, qui n'avoit jamais donné dans les ſuperſtitions du Culte dominant, n'en fut point ſurpriſe; il ne lui fut pas difficile, après cela, de mettre cette Fille au point où elle la déſiroit. Elle lui promit d'aider à ſon inſtallation à la grande Prêtriſe. Sa politique y trouvoit parfaitement ſon compte; elle devenoit par-là une créature puiſſante & propre à ſoûtenir ces grands projets qu'elle effectua depuis. Elle développa, d'un coup de réflexion, toute l'utilité qu'elle en pouvoit retirer.

Il ne s'agiſſoit plus, pour mettre le comble à l'ambition d'*Onecſa*, que de la mort de la Grande-Prêtreſſe. Elle étoit d'une ſanté forte & vigoureuſe; & malgré la prophétie, qui l'appeloit dans la gloire de Phébus avant que ſa courſe annuelle fût finie, il n'y avoit point d'apparence qu'elle eût ſon accompliſſement. Il fut convenu qu'on ne feroit point mentir la Divinité; & pour cet effet il fut arrêté entre la Reine & l'ambitieuſe Prêtreſſe,

qu'on aideroit, par un poiſon lent, à remettre les choſes dans l'ordre conçu. Ce fut *Rocvalbinelle* qui le conſeilla, & qui en porta elle-même à la Prêtreſſe : ces parties ne lui coûtoient rien à prendre. Le réſultat de tous ſes deſſeins à ce ſujet, fut la mort de la Grande-Prêtreſſe, qui fut empoiſonnée dans un repas ſaint & ſolemnel : trois mois après elle paya le tribut à la nature : & cette fin fut enviſagée dans le Temple comme un Arrêt déciſif, qui proclamoit celle qui y avoit donné lieu.

Tanitbudan, qui avoit appris cette hiſtoire de la Reine, dans l'aveu qu'elle lui fit de tous ſes crimes, dans le temps qui a été dit, s'étoit propoſé, dès l'heure, de faire repentir un jour *Onecſa* d'avoir joué impunément les Dieux & les hommes : s'il n'avoit conſulté que ſes intérêts particuliers, il n'auroit pas différé cette punition ; mais il avoit bien d'autres lieux de ſe plaindre de cette Prêtreſſe. C'étoit elle qui avoit ſoutenu *Telivot* ſur

le Trône par ses brigues, & qui avoit beaucoup contribué à toutes celles qui l'avoient mis à deux doigts de sa perte : un seul égard politique l'avoit toujours retenu. Il ne pouvoit, selon les loix, lui faire son procès, qu'il ne mît au jour toutes les manœuvres de la superstition. Une pareille lumiere étoit capable de faire un tort irréparable à la Religion, qui est l'ame de la Servitude, & la base du Despotisme. Il avoit cru, en cette considération, devoir feindre d'ignorer tant de forfaits, jusqu'à ce qu'il eût affermi sa puissance. Si le premier Ministre étoit assez puissant pour renverser les fondemens de l'autorité Royale, la Grande-Prêtresse de Diane pouvoit les ébranler ; cela ne souffroit aucune difficulté, & méritoit par conséquent une tolérance extraordinaire.

Telles étoient les considérations du Roi avant qu'il se fût rendu tout-puissant, & qu'il eût exécuté ses projets de haine contre toutes les Femmes, qui ont tant

fait de bruit dans le monde. Mais dès qu'il les tint en sa puissance, son humanité naturelle lui fit oublier les projets cruels dont il avoit nouri jusques-là son antipathie : projets qui n'alloient pas moins qu'à une destruction totale de tout le genre Féminin; & il se crut assez vengé de l'esclavage où il venoit de mettre un Sexe dont il n'ignoroit pas l'esprit d'indépendance : & pour derniere preuve de sa haine pour lui, il se borna à ne jamais changer leur sort & à demeurer fidele à la façon de penser qu'il avoit déclarée si publiquement.

Voilà de quelle maniere *Tanitbudan* pensoit avant le premier examen; mais insensiblement son esprit varia, par ce sentiment inconnu qui l'agitoit de plus en plus.

Nous allons à présent dire un mot des raisons qui l'engagerent à mander cette Prêtresse chez la Gouvernante de *Lodeorbarli*. Elles sont assez intéressantes pour mériter d'être entiérement expliquées.

Premierement, il déſiroit qu'elle mît en uſage les talens extraordinaires qu'elle avoit, pour être inſtruit à l'avenir des pratiques qui pourroient ſe former à *Lodeorbarli* contre ſes intérêts; ſoit qu'elles duſſent leur ſource au dedans de la ville, ou qu'elles dérivaſſent de la capitale. Quelque fermeté qu'il eût marqué dans ce qui s'étoit paſſé précédemment, il en avoit été ſurpris & allarmé. Il pouvoit être trahi malgré tant de précautions. Le préjugé qu'il avoit contre le Sexe, le lui faiſoit enviſager comme un enchanteur adroit, qui avoit des moyens puiſſans & ſecrets pour inquiéter ſa puiſſance. Cette conſidération lui paroiſſoit aſſez importante, pour le porter à unir l'artifice à l'autorité. Il avoit coutume de dire qu'il aimeroit mieux conduire un million d'hommes que dix femmes: c'étoit une de ſes ſentences favorites.

Si la ſeconde raiſon l'intéreſſoit autant que la premiere, elle le peinoit auſſi bien davantage. Elle tiroit ſon principe de ces

mouvemens ſecrets qu'il n'oſoit avouer, & auxquels il déſiroit du ſoulagement. Il ſentoit parfaitement qu'il étoit le maître abſolu de trouver le remede qui leur étoit propre, & n'avoit point de peine à ſe perſuader que la Grande-Prêtreſſe, dont on lui avoit fait le portrait, ne fût Fille à entrer dans ſes vues, & à ſe donner tous les ſoins néceſſaires pour ſoulager ſa curioſité : mais s'il avoit beſoin de ſon miniſtere pour cet article, il ne croyoit pas devoir le lui confier. Il avoit trouvé un moyen pour ne point ſe compromettre, & ce moyen étoit auſſi adroit que délicat.

Voilà en racourci les motifs qui avoient porté le Roi à envoyer chercher la Grande-Prêtreſſe. C'étoit de la part de la Gouvernante qu'elle étoit mandée, ſous prétexte d'un ordre royal qu'elle venoit de recevoir, & qui devoit lui être communiqué. *Onecſa* trembla à cette nouvelle. Lorſque l'on eſt criminel, tout inquiéte. Elle crut cependant ne devoir pas balancer;

elle se fit accompagner de deux Prêtresses, & arriva quelques momens après.

La Gouvernante étant informée de son approche, sortit de son appartement, comme l'usage le requéroit, à cause de sa dignité, pour l'aller recevoir. *Onecsa* lui demanda avec empressement, si l'ordre dont elle lui avoit fait parler étoit favorable aux Femmes de *Lodeorbarli?* La Nourice lui avoua son ignorance à ce sujet, & lui dit que le porteur de l'ordre satisferoit peut-être plus amplement à sa curiosité. A ce mot la Grande-Prêtresse se couvrit. Il n'étoit pas permis aux Vierges de Diane de parler en face à un homme sans user de cette précaution. Elle suivit la Gouvernante qui lui donnoit la main, & l'introduisit dans un cabinet où l'attendoit le Roi. Après qu'elle fut entrée, les portes se fermerent, & *Tanitbudan* s'annonça pour ce qu'il étoit.

Si le Roi parut surpris de la jeunesse & de la majesté d'*Onecsa*, qui étoit une des plus belles Femmes de son Royaume,

celle-ci ne le fut pas moins de se trouver en face de son Souverain. Elle s'humilia profondément à cette connoissance, & les deux Vierges qui l'accompagnoient resterent prosternées. La Grande-Prêtresse, qui étoit obligée, selon le privilege attaché à la Majesté Royale, de lever son voile, satisfit à cette obligation, & ordonna à celles de sa suite d'en faire autant, & de fermer les yeux, selon l'usage du Temple.

Tanitbudan pensa reculer de deux pas, à la vue d'une de ces Vierges : jamais rien de si beau ne s'étoit offert à ses yeux. Il fallut, dans ce moment, toute l'antipathie qu'il avoit contre les Femmes, pour s'empêcher de ne pas donner des marques de son admiration : un moment de réflexion le retint; il baissa les yeux, fit relever *Onecsa*, lui fit signe à regret de renvoyer celles qui étoient entrées aveo elle; & lorsqu'il n'eut plus de témoins, il lui parla en ces termes.

Deux raisons m'amenent ici, ô Prê-

treſſe de Diane, également importantes pour vos intérêts & pour les miens : je m'explique. Je ne ſuis point content de vous. *Lodeorbarli* ne reſpire que la rebellion, cabale ſans ceſſe, & enfante des projets monſtrueux. Vous n'ignorez pas que j'en ſuis inſtruit, & le maître abſolu de la réduire en poudre, & de faire tomber ſes perfides ſujettes dans le précipice qu'elles travaillent ſans ceſſe à me creuſer. Si j'étois tel qu'on me dépeint ici, ne devoient-elles pas s'attendre à ce ſupplice? Mon humanité m'a retenu : plaiſe au Pere de la lumiere qu'il me conſerve dans ces ſentimens de modération! S'ils ceſſoient un moment, votre perte générale s'enſuivroit. C'eſt à quoi vous devez naturellement vous attendre. Seroit-il poſſible que vous ne l'euſſiez point encore prévu? Mais avant que de vous expliquer mes intentions, paſſons, ô Prêtreſſe rebelle, à ce qui vous touche perſonnellement. Je ne ſuis point content de vous, je vous le répete; je vous con-

nois auſſi-bien que vous vous connoiſſez vous-même, & cela me ſuffit pour vous attribuer toutes les menées qui ſe font faites ici, depuis le moment que vous y êtes.... Moi? Seigneur, interrompit reſpectueuſement *Onecſa*.... Oui, vous-même, reprit le Roi en la regardant fixement : ne m'interrompez point juſqu'à ce que j'aie fini ; je vous laiſſerai enſuite la liberté de vous juſtifier, ſi vous l'oſez.

Quand même vous n'auriez trempé en rien dans la derniere conjuration qui s'eſt pratiquée contre moi, vous n'en feriez pas plus excuſable ; vous avez des moyens que vous ſavez employer quand votre intérêt l'exige, pour remettre le calme dans les eſprits, & pour les porter à la ſoumiſſion qu'ils me doivent. Diane, que vous avez fait parler ſi adroitement lorſqu'il a été queſtion de ſatisfaire à votre ambition, dans un âge où il ne vous étoit pas permis d'eſpérer d'être Grande-Prêtreſſe, auroit ſecondé votre zèle, ſi vous l'euſſiez voulu. Le reſpect & la vénéra-

tion que vous avez moins mérités par votre place que par des menées que je n'ignore pas, & que vous avez ſu ſi bien inculquer à mes peuples, ne vous auroient pas manqué dans l'occaſion dont il s'agit, s'il vous avoit plu de vouloir bien les mettre en uſage. Mais il s'en eſt bien fallu : vous ſemiez vous-même la diſcorde ; c'eſt vous qui enchériſſiez ſur les moyens de m'accabler & de vous abreuver de mon ſang. C'eſt vous qui ſouffliez dans les cœurs le venin, la haine & la rebellion : voilà mes griefs, *Onecfa ;* avez-vous quelque choſe à y répondre ? Non, ſans doute ; votre excuſe la plus valable eſt d'être d'un Sexe qui n'eſt créé que pour faire le mal, & pour ſe repaître de ſcélérateſſe & d'horreur.

Le Roi proféra ces derniers mots avec chaleur. La Grande-Prêtreſſe trembla dans le fond de ſon ame ; mais ſa politique & ſon adreſſe vinrent au ſecours. Vous me trouvez coupable, Seigneur, reprit-elle ; c'eſt à moi de me taire, &

de ne pas répondre. En vain voudrois-je juſtifier une conduite ſuſpecte : vous êtes trop clairvoyant, trop inſtruit, & me connoiſſez trop bien pour oſer recourir à l'artifice. Mais que mon Souverain daigne un moment deſcendre à ma place. J'ai tenté des choſes impoſſibles pour conſerver une liberté que j'avois apportée en naiſſant, & qu'un Pere intéreſſé m'enleve inhumainement. Je crois avoir réuſſi; je m'en applaudis, & dans un inſtant je me vois fruſtrée de cette même liberté, pour l'ombre de laquelle j'avois expoſé ma propre vie. Votre Majeſté me dira que je domine à *Lodeorbarli*, comme je dominois dans la Capitale : ah ! Seigneur, quelle différence ! Eſt-il dans la vie de prérogatives, de vrai bonheur pour les Femmes, ſans la douceur d'en faire parade aux yeux des Hommes ? Nous avons beau nous ſouſtraire de leur domination, leur diſputer leur ſupériorité; le fond de notre ame nous aſſure ſans ceſſe qu'ils ſont nés pour triom-

pher de nous, & pour faire nos plaiſirs.

Ce diſcours de la part d'une Vierge conſacrée à Diane, doit paroître ſurprenant ; mais il eſt naturel, il eſt fait avec franchiſe ; & je n'ai rien à avancer pour ma juſtification, que la vue des raiſons ſecretes qui me mettent dans le cas de la faire.

A peine ai-je eu l'âge où l'on commence à ſe connoître, que j'ai déſiré avec paſſion de paroître dans le monde, d'y aſſervir les Hommes, de me les rendre tributaires, & de paſſer avec ceux qui me plairoient, les plus doux momens de ma vie. Sans avoir vu ce chef-d'œuvre de la nature, je me le repréſentois comme un Etre créé pour remplir les vuides qui ſe trouvent en nous, & pour faire nos plaiſirs : je déſirois, de toutes les puiſſances de mon ame, de repaître mes yeux d'une ſi chere préſence. Le croiriez-vous, Seigneur ? à vingt ans je n'avois jamais vu d'Homme, pas même

celui qui m'avoit donné le jour : mes défirs irrités faififfoient toutes les idées qui pouvoient avoir rapport à celle que je me formois à ce fujet. La force de mon tempérament me fit fentir cruellement la barbarie dont on ufoit envers moi, en me fevrant rigoureufement d'une liberté qui m'alloit priver pour jamais de l'efpoir d'un bonheur que j'imaginois fi grand, que fa perte devoit être irréparable. Mais, vœux frivoles! j'appris que j'étois condamnée à vivre éternellement dans le Temple. Une autre fe feroit donné la mort dans les fentimens où j'étois; mais le défir de me fatisfaire a été plus fort que mon défefpoir. Vous favez le refte, Seigneur; je tentai d'être Grande-Prêtreffe, pour jouir des biens dont on me fruftroit inhumainement : en attendant, j'imaginai des moyens d'appaifer le feu qui me dévoroit. Tout ce que j'entrepris me réuffit, & j'étois à la veille de jouir enfin d'un moment pour lequel j'avois tant travaillé, lorfque votre ordre,

Seigneur, me fit paſſer inhumainement, pardonnez ſi j'oſe me ſervir de ce terme, d'un ſéjour que j'allois bientôt me rendre plein de charmes, dans un lieu de peines, d'horreur, & dans lequel il ne m'étoit plus permis de concevoir aucune eſpérance.

La rage & la fureur me tranſporterent alors de leurs plus violentes agitations. Je m'y abandonnai ſans réſerve; je maudis mille fois l'inſtant où j'étois née, & peut-être plus : ſi la force de mon imagination ne m'avoit fait penſer qu'on pouvoit parvenir à rompre des liens ſi terribles, je me ſerois abandonnée à toute l'horreur de mes regrets. En conſéquence de cette façon de penſer, je tentai tout ce qui eſt venu à la connoiſſance de Votre Majeſté : voilà la vérité dénuée de tout artifice, & mes crimes : après cela, Seigneur, ordonnez du ſort d'*Onecſa ;* c'eſt à vous de les punir, ou de les pardonner.

Pendant que la Grande-Prêtreſſe faiſoit l'aveu de ſes foibleſſes, *Tanitbudan* ap-

plaudissoit en lui-même à son antipathie contre les Femmes. Il avoit frémi d'horreur au récit de la mort de la Grande-Prêtresse, & ne pouvoit comprendre comment il étoit possible qu'une Femme se portât à des actes aussi barbares & aussi inhumains ; s'il s'étoit cru dans cet instant, il auroit fait écorcher *Onecsa.* Un mouvement secret dont il ne fut pas le maître, referma sa bouche, prête à prononcer son arrêt. Il avoit lieu de croire, par le détail qui lui avoit été fait, que la Grande-Prêtresse ne devoit pas ignorer le nom de la Fille généreuse qui avoit pris ses intérêts dans le Conseil ; il y avoit déjà long-temps qu'il désiroit de le savoir : l'occasion étoit la plus favorable. Il lui dit donc, avec une espece d'embaras, causé sans doute par la crainte d'apprendre quelque nouveau détail d'inhumanité : vous avez supprimé un trait assez essentiel pour devoir être rapporté : il est si rare de trouver des sentimens dans votre Sexe, que vous ne deviez

pas négliger de m'apprendre qu'il s'étoit trouvé parmi vous une perſonne ſuſceptible de raiſon.

Seriez-vous aſſez malheureuſe pour avoir ajouté à vos crimes, celui de vous en défaire, comme vous avez fait de la Grande-Prêtreſſe ? Il eſt inutile, continua le Roi, de feindre de ne pas m'entendre, démêlant à l'air d'*Onecſa* qu'elle ſe préparoit à le faire, ou à ſe défendre de cette accuſation : je ſuis inſtruit. Vos lettres écrites à *Regutimar*, par leſquelles vous opinez à la mort de cette Fille, me mettent en état de ne point douter de vos connoiſſances à ce ſujet, & de vous confondre, en cas que vous ſoyez aſſez hardie pour le déſavouer : Parlez ; & ſouvenez-vous bien que vous le ferez à un mortel à qui on n'en impoſe pas aiſément.

Le ton avec lequel *Tanitbudan* prononça ces mots, fit trembler *Onecſa* : Seigneur, lui dit elle avec moins de fermeté qu'elle n'avoit fait paroître juſques-là,

là, vous êtes le maître de mon ſort; je ne doute pas de ſa rigueur, après les crimes dont je viens de faire l'aveu à Votre Majeſté, & la prévention fatale qu'elle a contre mon Sexe; mais ſi la miſéricorde eſt attachée au déſaveu prouvé du ſoupçon que vous venez de me marquer, j'ai lieu d'eſpérer; je ſuis prête à repréſenter *Urgocenie*, Fille de *Croſelivesgol*. Allez me la chercher, interrompit le Roi, ſurpris plus qu'on ne peut l'imaginer, de trouver dans la Fille de ſon premier Miniſtre, le zele de ſon Pere: mais gardez-vous bien, ajouta-t-il, de lui apprendre qui je ſuis; votre vie me répondroit de votre indiſcrétion. Je veux l'entretenir, & qu'elle ignore à qui elle parle. Prévenez-là ſur ce ſujet; ſuppoſez-moi ami de ſon Pere, & attribuez, à ſa tendreſſe paternelle, le déſir que j'ai de lui parler. Vous n'attendrez pas longtemps, Seigneur, reprit reſpectueuſement *Onecfa*; elle ne doit pas être éloignée; ſans avoir prévu l'honneur qu'elle

recevra, je l'avois amenée avec moi; elle ne me quitte jamais d'un pas. *Tanitbudan* fut ému à ces mots; mais sans en rien faire paroître, ni sans en savoir la raison, il dit à la Prêtresse de satisfaire à son ordre, en lui recommandant, avec une nouvelle précision, d'être exacte au secret qu'il lui avoit recommandé.

Le Roi n'eut pas le temps de faire de réflexions sur les mouvemens inconnus qui l'agitoient, *Onecsa* reparut avec la Fille de *Croselivesgol* un moment après: il la reconnut à sa taille pour cette Vierge dont la beauté l'avoit frappé; quelque désir qu'il eût de la revoir une seconde fois, il se contint, l'*incognito* qu'il vouloit garder le remettant dans la classe des hommes ordinaires. La vue d'une Vierge lui étoit interdite: il avoit conçu depuis long-temps le dessein, s'il pouvoit parvenir à connoître la personne qui avoit pris ses intérêts au Conseil, de juger par lui-même des raisons qui l'avoient portée à soutenir sa cause avec tant de fermeté.

Quelle que fût ſon antipathie pour ce Sexe, ſon équité n'avoit pu ſe réſoudre d'attribuer au caprice cette généreuſe action. Il falloit, convenoit-il en lui-même le plus ſecrétement du monde, que cette Fille eût quelque choſe de bon en elle; & cela bien avéré, il falloit auſſi qu'il tombât d'accord de l'exception ſur laquelle ſon premier Miniſtre avoit appuyé ſi ſouvent. Cela le révoltoit; il étoit entier, & ne pouvoit ſe réſoudre à convenir qu'il s'étoit trompé. Malheureuſe prévention, tu balances tous les jours de la vie les mouvemens de notre équité! C'eſt dans cet eſprit que *Tanitbudan* avoit réſolu, dès le temps que le trait de cette Fille généreuſe étoit venu à ſa connoiſſance, de ſonder les cauſes qui l'y avoient portée, dans l'eſpérance d'en trouver le faux, & de s'en glorifier aux yeux de *Croſélivesgol*, qui ſe ſervoit ſans ceſſe de ce moyen pour tâcher à faire convenir le Roi de la bonté de ſa cauſe, en aſſurant toujours, que dans le

nombre des Femmes, il s'en trouvoit dont la façon de penser étoit élevée & digne d'admiration.

Tant que cette Fille généreuse avoit été inconnue à *Tanitbudan*, ce Prince avoit persévéré dans sa premiere opinion, & dans le désir de trouver sa conduite suspecte; mais la vue d'*Urgocenie* apporta bien des changemens dans sa façon de penser. Son premier mouvement fut d'en être frappé, comme il a été dit; & le second, de regretter qu'elle fût d'un Sexe si perfide & si scélérat. A peine eut-il fait cette réflexion, qu'il en rougit. Il se sut le plus mauvais gré du monde, de l'intérêt qu'il sembloit prendre à cette aimable personne; & sans une idée qui encouragea ce mouvement, il se seroit sans doute ôté l'occasion de la récidive. Son préjugé lui fit attribuer à l'amitié qu'il avoit pour *Croselivesgol*, la sorte de complaisance qu'il entrevoyoit en lui-même pour sa Fille: Elle n'en est pas digne sans doute, se disoit-il; je réuf-

ſirai à m'en convaincre, & cela fait, j'obligerai mon premier Miniſtre à convenir, que je ſuis bien fondé dans l'opinion que j'ai du Sexe. Sa Fille ne lui doit pas être ſuſpecte ; & ſi je parviens à la bien définir, il ſera à la fin obligé d'être de moitié de mes ſentimens.

Voilà quel fut le réſultat du Conſeil que tint ſecrétement *Tanitbudan*, & l'eſprit avec lequel il voulut entretenir *Urgocenie*. Dès qu'il fut d'accord avec lui-même ſur ce point, il fit ſigne à la Grande-Prêtreſſe de ſe retirer, & ſe trouvant alors ſans témoins, il parla à la Fille de *Croſeliveſgol* en ces termes.

Il y a ſi long temps que je ſuis attaché à votre illuſtre Pere, ô Vierge, que je n'ai point héſité à répondre à ſa confiance : il m'a choiſi, par une préférence dont je ſuis bien reconnoiſſant, pour entretenir la Grande-Prêtreſſe à l'occaſion des affaires préſentes. La tendreſſe qu'il vous conſerve toujours ne lui a pas laiſſé oublier que vous ſouffriez, & eſt ſans

doute une des premieres causes des mouvemens qu'il se donne pour faire cesser les malheurs de l'Etat. Je suis chargé de sa part de vous en instruire, & de vous assurer qu'il travaille jour & nuit à vous rendre une liberté, dont la perte lui a été plus sensible qu'à vous-même. Malgré les précautions les plus tyranniques, on a enfin pénétré à *Lodeorbarli*. Ce premier succès paroît d'un heureux augure pour la fin de l'entreprise. L'habile *Croselivesgol* a mis adroitement en usage la confiance du Roi pour y parvenir, & pendant qu'il sommeille à l'abri de son autorité, nous veillons à la confondre. La conjuration devient de plus en plus formidable, & nous ne doutons pas, avant qu'il soit peu, qu'elle n'ait tout le succès que nous nous en sommes promis.

Voilà comment *Tanitbudan* débuta pour obliger *Urgocenie* à se laisser pénétrer. Cet exorde fut suivi de toutes les raisons les plus fortes pour l'engager à revenir de la prévention heureuse qu'elle

avoit marquée dans le Conseil pour lui: Mais quel fut son étonnement! Plus il en apportoit pour la persuader, & lui paroître un Tyran odieux & barbare, & plus elle insistoit & montroit de fermeté & de soumission à l'autorité Royale. Que tout ce que vous me dites, s'écrioit-elle, me cause d'affliction! Se peut il que mon Pere, dont je connois la probité & l'honneur, soit capable de se laisser entraîner à d'aussi abominables conseils? Quoi! lui qui m'assuroit autrefois que la premiere de nos obligations étoit la soumission & l'amour pour son Roi! Quoi! ce Ministre respectable se démentiroit aujourd'hui si authentiquement! J'ai bien de la peine à le croire, & j'en ai bien lieu, sur-tout lorsque je me rappelle le zele & la fidélité avec lesquels il a servi son Prince dans les occasions les plus importantes. Combien de fois même n'a-t-il pas exposé sa vie pour conserver la sienne? Qu'à pu donc faire ce Monarque contre lui, pour jetter dans

ſon cœur une animoſité ſi cruelle? ô mon Pere, s'écrioit *Urgocenie*, comme s'il eût été préſent, pourriez-vous tremper vos mains dans un ſang ſi reſpectable? Quand il ſeroit vrai que vous en euſſiez les ſujets les plus légitimes, pourriez-vous porter la vengeance à un tel point? Ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même, combien le crime étoit odieux? *Tanitbudan*, par une antipathie plus forte ſans doute que ſa raiſon, proſcrit notre Sexe, eſt-ce une cauſe légitime pour le faire périr auſſi cruellement? En mettant à part cette prévention fatale, a-t-il mérité un ſort auſſi rigoureux? A cela près, qu'a-t-on à lui reprocher? N'eſt-il pas équitable, humain & valeureux? Y a-t-il Prince avant lui qui ait été un plus grand Roi? Que n'a-t-il point fait pour mériter ce titre? Ses fiers ennemis humiliés, les Romains abattus, ne ſont-ils pas des témoins perpétuels de ſa gloire? Le peuple eſt-il vexé? Les Grands ſont-ils opprimés? Non, tout

ressent ses bienfaits, son désintéressement & son amour pour le bien public. Cependant on conjure, on veut sa tête, & mon Pere est le Chef de ces odieuses trames. Ah! que ne puis-je le voir, le persuader, ou mourir à ses pieds? Je gémis jusqu'au fond de mon cœur de le savoir dans de tels égaremens: & s'il étoit possible qu'il ne se reconnût point, je ne me sens pas capable de survivre à mon désespoir.

Tanitbudan fut surpris du fond de générosité qu'il trouvoit dans *Urgoçenie*; ces sentimens étoient aussi rares que sa fermeté. Si elle est aussi sage qu'elle est magnanime, disoit il en lui-même, cette Fille dément l'opinion que j'ai de son Sexe, & mérite une vraie distinction. Mais, que dis-je? ajoutoit-il; la pitié ne peut-elle pas enfanter les sentimens de cette Fille? Elle est plus foible sans doute qu'une autre; l'idée du sang & du carnage l'effraye: elle est née dans le préjugé de la vénération qu'elle a pour

son Souverain ; & tout ce qui le blesse a lieu de l'épouvanter. Un second entretien l'ébranlera. Il faut supposer des ordres nouveaux & positifs de son Pere : elle le respecte, elle l'aime, elle se rendra infailliblement. Alors *Croselivesgol* sera confondu, & sera obligé de convenir que mon antipathie est bien fondée, & que le Sexe qu'il soutient, n'est pas digne du moindre de nos égards.

Cependant la crainte qu'il eut qu'*Onecsa* ne fût pas fidele à ses ordres, lui fit prendre la précaution de faire conduire *Urgocenie* chez la Gouvernante de *Lodeorbarli* : *Dearchealb* fut chargé de cette commission. Ce ne fut pas sans émotion qu'il fut témoin, en se séparant de cette belle Fille, des pleurs qu'elle répandoit. Dans la confiance où elle étoit de la réalité du personnage qu'il jouoit, elle le supplia, dans les termes les plus pressans, avant que de se retirer, d'engager *Croselivesgol* à quitter le dessein barbare qu'il avoit entrepris, & de persévérer dans la fidé-

lité qu'elle lui avoit toujours connu pour son maître. Tôt ou tard, disoit-elle, le Roi reviendra de ses fatals préjugés contre nous; cela ne peut durer; le Pere de la lumiere lui en fera sentir l'injustice. Mais quand même cela n'arriveroit pas, quand même *Tanitbudan* seroit le plus injuste & le plus criminel de tous les Rois, nous ne serions pas fondés à l'en punir. Non, il ne releve que du Ciel: son autorité est émanée de sa toute-puissance; & le sujet est fait pour s'y conformer, & ne doit avoir, dans ces concurrences fatales, que la patience, la soumission & l'espoir.

Tanitbudan s'en retourna dans son Palais, distrait & rêveur; l'idée charmante d'*Urgocenie* ne cessoit point de se présenter à son imagination: ces sentimens délicats, énoncés avec des graces sans pareilles, lui revenoient sans cesse à l'esprit. *Dearchealb*, qui s'apperçut de la rêverie du Roi, ne savoit à quoi l'attribuer: ce fut en vain qu'il essaya de le

diſtraire, & de le faire parler, il en étoit abſorbé; & il ſe trouva dans ſon appartement, ſans ſavoir qu'il y étoit arrivé.

Croſelivеſgol ſe fit annoncer quelques momens après. Si ſa préſence remit le Prince, elle ne put empêcher qu'il ne rougît intérieurement de l'état dont il ſortoit : il étoit trop éclairé pour ne pas en entrevoir la ſource. Sa premiere paſſion pour *Necalbolane* l'avoit trop bien mis au fait des mouvemens de ſon cœur, pour ſe méprendre à ceux dont il étoit agité. Quoi! je ſerois capable, diſoit-il en lui-même avec un dépit qu'il captivoit à peine, de démentir une antipathie ſi bien fondée? Quoi! j'aurois encore la foibleſſe? ..... Non, non, je ne la reverrai plus : je la fuirai comme le plus grand des périls..... Mais, que dis-je? reprenoit-il; ne vaut-il pas bien mieux triompher de la honte de ces agitations naiſſantes, en continuant à me prouver, que celle qui les a fait naître, eſt d'un

Sexe perfide & indigne de tout attachement? Oui, sans doute; *Croselivesgol* me doit la fin de son Histoire, elle ne contribuera pas peu à fortifier ma haine pour ce Sexe trompeur. La continuation d'ailleurs d'un examen rempli de preuves de scélératesse, achevera de me rendre l'opinion dont je sors, peu à-peu; & s'il arrivoit, ce que j'ose prévoir, de ressentir encore ces mouvemens que je condamne, je mettrai celle qui les a fait naître à de telles épreuves, que je me mettrai moi-même dans l'obligation indispensable de rejetter ce goût naissant, & de m'ôter les occasions d'en jamais ressentir.

Décidé sur ce point, le Roi reprit son air ordinaire, se mit au travail avec son premier Ministre, & lui dit, en le quittant, qu'il se préparât, pour la nuit suivante, à le suivre à *Lodeorbarli.* Je me fais une fête, lui dit-il, de la continuation de votre Histoire; si ce qui suit répond au commencement, je ne doute

pas que vous n'ayez tous les lieux du monde de vous louer du Sexe que vous protégez. *Croſelive∫gol* ſentit cette ironie, & y répondit ſur le même ton.

Le Roi, ſelon l'uſage, ſoupoit en public. Il ſe trouva ſi peu en état d'y paroître ce jour, qu'il feignit d'être indiſpoſé pour s'en diſpenſer, & il mangea dans ſon appartement. L'idée d'*Urgocenie* le pourſuivoit ſans ceſſe; il en ſoupira de rage & de douleur. Afin de la diſtraire, il envoya avertir *Croſelive∫gol* de bien meilleure heure qu'à l'ordinaire, voulant avoir le temps, diſoit-il, d'entendre entierement ſes aventures: & il ſe mit ſur le champ en chemin pour ſe rendre à *Lodeorbarli*. *Croſelive∫gol*, ſans marquer la ſurpriſe que lui cauſoit une impatience qu'il n'avoit point encore entrevue, pourſuivit ainſi ſon Hiſtoire amoureuſe.

SUITE DE L'HISTOIRE *DE CROSELIVESGOL.*

Et depuis la trois cens cinquante-neuvieme Faveur jusqu'à la trois cens soixante-sixieme.

PITVITOUN fut exact à sa parole. A peine le jour fut-il tombé, qu'il se présenta à mes yeux: Vous me voyez empressé, me dit il en entrant, cela ne doit point vous surprendre: lorsqu'il est question de revoir ce qu'on aime, on en avance autant qu'on le peut les instans. Je vous avoue que je me fais une vraie fête de jouer à la *Tourifet* avec la Reine & *Salonsinpitna*. Je me pique de savoir ce jeu, & je ne doute pas que je ne m'y distingue. C'est donc la premiere fois, lui dis-je, que vous avez eu cet honneur chez la Reine? Oui, reprit il; elle a été un temps où elle n'y jouoit qu'avec

Vetubeali; mais depuis qu'il s'eſt livré entierement à ſon ambition, il n'eſt pas auſſi exact qu'il devroit l'être; & *Rocvalbinelle*, qui y a joué toute ſa vie, fait à préſent ſa partie avec ceux qui y jouent le mieux. Et *Salonſinpitna*, ajoutai-je, comment s'en tire-t-elle ? C'eſt ce que je ne vous dirai pas, continua *Pitvitoun*; il y a long-temps que je la preſſe à faire ſa partie avec moi, je ne ſais ſi l'opinion qu'elle a de ma force à ce jeu la retient, ou ſi c'eſt la honte que je la faſſe mat: quoi qu'il en ſoit, je n'ai pu encore y parvenir; peut-être que la gaité du repas de ce ſoir la rendra moins timide: je m'en flate, & je vous avoue, avec ſincérité, que je me trouverois le plus heureux des hommes, ſi elle ſe rendoit à la fin à mes empreſſemens. L'on jouera donc à la *Tourifet*? repris-je avec une ſorte de réflexion. Il y a quelqu'apparence, continua *Pitvitoun*; la Reine eſt idolâtre de ce jeu, & il ſuccédera immanquablement au deſſert. Mais, ajoutai-je, quel perſon-

nage y jouerai-je? Vous ferez le quatrieme, répartit *Pitvitoun*.... Mais de quoi vous embaraſſez-vous? *Rocvalbinelle* eſt ſi au fait de ce jeu, qu'elle arrangera tout cela à merveille. Je n'en doute pas, pourſuivis-je; je ſais combien elle y eſt habile. La *Tourifet* dès ſon enfance lui a été familiere, & il n'eſt pas ſurprenant qu'elle y ſoit ſi célebre. Mais tout aimable qu'elle eſt, j'avouerai, peut-être avec indiſcrétion, que j'aimerois beaucoup mieux faire cette partie avec *Salonſinpitna* qu'avec cette Princeſſe. La Reine ſe pique, & porte les coups à l'excès. J'augure tout le contraire de l'autre; elle eſt douce, & donne le temps de méditer ſon jeu. Je ſuis lent, & dès qu'on me preſſe de placer mes pieces; je ſuis hors des gonds, & ne ſais plus ce que je fais.

Ces mots furent lâchés indifféremment, & ſans aucun deſſein. *Pitvitoun* ne les trouva pas tels ſans doute. Il rêva un moment, & puis il s'écria en ſoupirant. Je l'avois bien prévu que vous

rendriez justice à *Salonsinpitna*, & que vous conviendriez de ma proposition. Avouez donc que cette divine Personne est une fois plus belle....... Je n'avoue rien, répartis-je en souriant; je vois où vous en voulez venir : mais partons. Vous oubliez que l'amour vous appelle; vous me l'avez fait observer en entrant; je suis trop de vos amis pour vous dérober des instans si précieux.

L'entretien en demeura-là. Nous nous rendîmes à l'appartement de la Reine; nous n'y trouvâmes que *Salonsinpitna*. Elle nous apprit que cette Princesse faisoit une reprise de *Tourifet* avec *Vetubeali*, & nous plaignit agréablement du contre-temps fâcheux qui nous privoit de son aimable présence. *Pitvitoun* prit cette occasion pour lui dire des douceurs : Quelle que soit cette perte, lui dit-il, on est bien gracieusement dédommagé, lorsqu'on se trouve avec tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde. Voilà qui est bien flateur, in-

terrompit *Salonſinpitna*; il reſte à ſavoir ſi cela eſt auſſi vrai que vous le prétendez : je pourrois être belle à vos yeux ſans l'être véritablement. La beauté dépend de l'opinion, du goût, & ſouvent du caprice; je la crois un être imaginaire, qui ne ſubſiſte que dans l'imagination de ceux qui la conſiderent. Cette diſtinction eſt ſubtile, reprit *Pitvitoun*; mais ne ſeroit-elle pas un peu chimérique? Ce qui eſt réellement beau, peut-il dépendre du caprice & de l'opinion? Oui, ſans doute, ajouta la jeune Perſonne: donnons-en un exemple. Je vous plais, dites-vous? & je vous crois; vous me l'avez tant dit que je n'en puis douter. Vous dites en conſéquence que je ſuis belle, & je le ſuis effectivement pour vous, à cauſe de ce goût & de cette prévention qui met devant vos yeux un tranſparent favorable : mais cela prouve-t-il que je ſois véritablement belle? Oui, ſans doute, pourſuivit *Pitvitoun*, & je ſoutiens qu'il n'y a perſonne qui vous

ſoit comparable. Galanterie, interrompit *Salonſinpitna*, & je ne veux vous en donner qu'une preuve. Demandez à *Croſelivesgol* s'il eſt de votre ſentiment? Eh! pourquoi cela, Madame? repris-je aſſez ſurpris de l'apoſtrophe. Parce que, pour me trouver telle que *Pitvitoun* le prétend, reprit *Salonſinpitna*, il faudroit que non-ſeulement vous penſaſſiez comme lui ſur mon compte, mais encore que vous ne penſaſſiez pour aucune autre auſſi favorablement. Quand même cela ſeroit, ce que je ne crois aſſurément pas, ma beauté prétendue ne ſubſiſteroit encore que dans l'idée de deux hommes; un troiſieme, prévenu pour une autre, détruiroit cette opinion, m'enleveroit ce témoignage précieux accordé par le goût: en un mot, pour être réellement belle, il faut que tous les hommes, de quelque Nation qu'ils ſoient, en conviennent; & c'eſt ce qui eſt moralement impoſſible, & qui ne ſe verra jamais.

Voilà ce qui s'appelle pouſſer l'idée

du caprice humain à l'excès, reprit *Pitvitoun* en souriant, & détruire en quatre mots le sentiment ordinaire : sur ce pied-là, tout seroit chimérique dans la vie ; nos idées, nos préventions, quelles qu'elles soient, peuvent-elles empêcher qu'un être qui existe ne soit véritablement être & existant ? Non, sans doute repris-je ; mais je n'en suis pas moins du sentiment de *Salonsinpitna*. Il faudroit, pour se rendre au vôtre, que vous commençassiez par prouver que la beauté est un être, & cela ne se peut, si elle dépend du goût, des yeux, du caprice, de la prévention, & de tout ce qu'il vous plaira. Mais c'est ce que je nie, interrompit *Pitvitoun*. Elle ne dépend de rien. *Salonsinpitna* est belle, parce qu'elle a tout ce qu'il faut pour mériter ce titre, & que tous les hommes sont convenus d'une sorte de proportion dans la nature, qui, lorsqu'elles se trouvent toutes dans une créature, lui acquiérent le nom de Beauté. Cela est vrai, repris-je, & dé-

fini: mais convenez à votre tour que la propoſition d'incomparable qui s'enſuit ne gît purement que dans le goût qui vous prévient; parce que ſi pour être belle il ne falloit qu'avoir les proportions régulieres dont vous venez de parler, il eſt à préſumer qu'elles peuvent ſe trouver dans d'autres créatures, & par conſéquent que cette beauté, qui fait notre queſtion, tireroit ſa préférence de notre prévention favorable. Cela accordé, il s'enſuit infailliblement, qu'il n'y a point de beauté incomparable... Mais vraiment on ne vous le diſpute pas, interrompit *Salonſinpitna* avec dépit, & je ne vois pas par quelle raiſon vous appuyez ſi fort ſur ce ſujet.

La Reine, qui entra alors fort à propos pour me tirer de l'embaras épineux où je m'étois jetté aſſez inconſidérément, interrompit cet entretien. Il y avoit long-temps que je n'avois eu l'honneur de la voir; elle eut la bonté de me faire compliment ſur ma figure, & de m'examiner beaucoup; de dire tout haut qu'il

falloit convenir que j'étois un Cavalier bien tourné. Je répondis à ces bontés flateuſes par un ſilence reſpectueux: elle m'en fit la guerre. Il eſt timide, dit-elle à *Pitvitoun* en ſouriant, & paroît même un peu indifférent. C'eſt trop ajouter, reprit malignement *Salonſinpitna* ; il vient de nous donner des preuves du contraire. Si Votre Majeſté avoit été préſente à notre entretien, elle n'en pourroit diſconvenir. Il a été queſtion de beauté; *Pitvitoun* vouloit aſſurer que la mienne, après la vôtre, étoit incomparable; *Croſelivesgol* en a été outré, & a défendu ce ſentiment avec tant de chaleur, qu'il n'y a pas lieu de douter qu'il n'aime, & qu'il ne trouve l'objet de ſon amour au-deſſus de toutes les autres Femmes.

Rocvalbinelle fut piquée de ce diſcours. Jamais Princeſſe ne s'eſt tant aimée, & n'a été ſi jalouſe de ſa beauté. Elle me demanda, avec un ſourire amer, ſi elle connoiſſoit la beauté chérie à laquelle je rendois un encens ſi doux & ſi flateur?

Cette question m'embaraſſa beaucoup : je ſus le plus mauvais gré du monde à *Salonſinpitna* de ſa malignité ; & je réſolus de m'en venger ſur le champ. Je n'en avois pas un moyen plus facile que de lui mettre à dos la Reine. Il étoit infaillible, en ſuppoſant que c'étoit à elle à qui j'adreſſois mes vœux : elle ne s'y attendoit point. Vous rêvez, me dit *Rocvalbinelle*, ce n'eſt pas-là me répondre ; héſiteriez-vous à me faire votre confidente ? Je ſuis diſcrete ; & ſi vous avez vos raiſons pour ne point vous expliquer devant des témoins, dites-le moi à l'oreille. Je m'en approchai ; il falloit me tirer de ce pas : Eh bien, Madame, repris-je à demi-voix, celle pour qui mon cœur ſoupire, eſt ici ; ſouffrez que je n'en diſe pas davantage ; & je me retirai. La Reine & *Salonſinpitna* ſe regarderent & rougirent. *Pitvitoun*, qui ne m'avoit point entendu, en fut ſurpris ; & comme l'une & l'autre ſourirent alors, il ne douta point qu'il n'en fût la cauſe, & parut

parut embaraſſé. Pour moi, qui m'étois tiré d'affaire bien adroitement, je repris ma ſérénité, & je ne pus m'empêcher de me réjouir intérieurement de tous les mouvemens que je venois d'occaſionner.

Autant que j'en pus juger, je ſoupçonnai que la Reine avoit pris pour elle ma déclaration, & qu'elle ne m'en avoit point ſu mauvais gré. Je paſſois dans le monde pour bien entendre la *Tourifet*, & elle l'aimoit, comme vous ſavez, Seigneur, paſſionnément. Oh! je vous en réponds, reprit *Tanitbudan*, c'eſt elle qui m'en a donné les élémens; & ſi j'avois été moins jeune lorſqu'elle commença à me l'apprendre, j'aurois été dès-lors en état de jouer avec elle, & c'étoit-là le plus grand de ſes déſirs: pourſuivez.

Salonſinpitna, qui m'aimoit en ſecret, & qui déſiroit paſſionnément de me rendre ſenſible, ſe flata auſſi que ma déclaration la regardoit; ce *Quiproquo* d'idées en jetta dans l'entretien, qui m'amuſerent beaucoup. Je me plus même pendant le

fouper à y donner cours. *Pitvitoun*, qui avoit voulu me jouer, fe trouvoit alors la dupe de fa fuppofition. La crainte qu'eut *Salonfinpitna* de me donner de l'inquiétude, étoit caufe qu'au lieu de répondre à fes douceurs, comme elle en étoit convenu elle-même, elle les rebutoit, & ne daignoit pas feulement y faire attention. La Reine, qui étoit trop clairvoyante pour ne pas entrevoir les foins que *Salonfinpitna* apportoit pour me plaire, lui en fut un fi mauvais gré, qu'elle n'échapoit aucune occafion de la contredire & de l'humilier: en un mot, la fcene étoit charmante, & prefqu'impoffible à rendre dans la vérité.

A peine le deffert fut-il fini, que la Reine fe leva, & me propofa (*a*) de jouer à la *Tourifet*. Je m'en excufai en lui difant que je ne favois pas ce jeu: Bon, bon, s'écria-t-elle, on vous le confeillera; il n'y a rien de fi aifé. *Pitvitoun* n'a qu'à commencer, il le fait à

(*a*) 359. Faveur.

merveille; il n'aura pas joué un tour, que vous le jouerez auſſi bien que lui. Pendant ce diſcours *Salonſinpitna* me regardoit avec des (*a*) yeux qui ſembloient me dire, ne jouez point; la Reine eſt heureuſe, vous perdriez trop; on riſque tout avec elle. Je les entendois; mais j'étois fort embaraſſé. *Rocvalbinelle* s'étoit déjà ſaiſi des *Loculeſis*, avoit placé le *Jut* ſur le damier, & avoit (*b*) mis devant moi les *Sonett.* Cette Princeſſe ſe ſeroit formaliſée, ſi j'en étois reſté-là. Quoique j'entendiſſe ce jeu, je ne ſavois cependant comment débuter. *Rocvalbinelle* ordonna à *Salonſinpitna* de m'aider (*c*) à faire marcher le *Tourſe.* Quelque dépit qu'elle eût de toutes les tracaſſeries que la Reine lui avoit faites pendant le ſouper, elle me conſeilla (*d*) ſi bien, que cette piece eut l'avantage, & fit mat (*e*). La Reine piquée voulut (*f*) avoir ſa revanche, mais prenant le ton

(*a*) 360. Faveur. (*b*) 361. Faveur. (*c*) 362. Faveur. (*d*) 363. Faveur. (*e*) 364. Faveur. (*f*) 365. Faveur.

de plaisanterie, je lui dis que je voulois conserver du moins quelques momens mes avantages. *Pitvitoun* eut ordre de prendre mon jeu à ma place; & sous le prétexte d'avoir affaire à *Isper* (*a*) & à *Cerih* (*b*), je me retirai avec un ferme propos de ne plus m'exposer à jouer à la *Tourifet* avec la Reine; elle étoit trop habile pour moi, & quand j'aurois eu mille bourses, il étoit infaillible qu'il n'y seroit pas resté un sequin.

Je sortois de *Cerih*, & me préparois à regagner mon Palais, lorsqu'un Officier de *Rocvalbinelle* se présenta devant moi. La Reine m'ordonne, Seigneur, me dit-il, de vous dire de l'attendre ici; elle veut que vous lui donniez la main pour *Cerih*, où elle a, dit-elle, à vous entretenir d'une affaire importante; il n'y avoit pas le mot à répliquer. D'ailleurs la Princesse parut; je lui donnai le bras, selon ses intentions, & lorsqu'elle fut à

(*a*) Hameau où se trouve une Manufacture de Fayance.
(*b*) Village voisin où l'on broye des couleurs.

Cerih, elle me dit qu'elle vouloit ſe divertir le reſte de la nuit aux dépens de *Salonſinpitna*: cette Fille a des ſcrupules les plus ſots du monde. Croiriez-vous qu'elle s'en eſt fait de jouer à la *Tourifet*, & que depuis qu'elle eſt à moi, je n'ai pu obtenir de lui en faire jouer une repriſe? Comme ſi cet amuſement innocent pouvoit faire tort à la vertu dont elle ſe pique. Tout ce que j'ai gagné juſqu'ici, c'eſt qu'elle le voye jouer, afin d'être en état de faire un jour la partie. Je veux abſolument aujourd'hui qu'elle la faſſe; & afin de l'y engager, j'ai réſolu de lui faire boire d'une liqueur qui la rendra complaiſante à mes déſirs : il faut que vous m'aidiez à lui en faire prendre, & afin de ne pas nous tromper, nous aurons chacun notre bouteille; je vous avertis que la ſienne eſt d'un criſtal bleu, afin que s'il lui prenoit envie de vous en verſer, vous vous défaſſiez adroitement de ce breuvage; il pourroit vous étourdir la tête, & je ſerois au déſeſ-

poir de vous expoſer à en être incommodé.

Je remerciai la Reine de ſon attention. Je n'avois garde de prévoir que cette Hiſtoire étoit ſuppoſée : par ce moyen adroit on vouloit empêcher que je ne ſoupçonnaſſe le piége qu'on me tendoit. Pendant que j'étois à *Cerih*, la Reine s'étoit expliquée ſur mon compte avec *Salonſinpitna*. *Pitvitoun*, pour faire ſa cour à *Rocvalbinelle* & à ſa Maîtreſſe, avoit expoſé ſes doutes, & fait remarquer qu'il falloit que j'euſſe une Maîtreſſe en ſecret. La Reine connoiſſant par-là que je l'avois jouée, auſſi-bien que *Salonſinpitna*, en leur donnant à entendre que mon cœur brûloit pour l'une d'elles, pardonna à cette belle Fille, & s'écria qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, ſe venger, & m'arracher mon ſecret. Ils en furent tous d'accord, & *Pitvitoun* fut le fatal inſtrument dont ils ſe ſervirent pour m'accabler par les endroits les plus ſenſibles : c'eſt ce qui va être éclairci.

A peine eus-je bu trois coups de la liqueur préparée, que l'ufage de ma raifon déclina peu-à-peu; j'oubliai que j'étois devant des perfonnes fufpectes; les fecrets de mon cœur s'épancherent; je parlai de ma *Findalie*; je vantai fes charmes, & appris confidemment à *Racvalbinelle*, qui tantôt me contrarioit, & puis me flatoit pour venir à fes fins, de quels moyens je me fervois pour ne point perdre un tréfor auquel j'attachois alors le bonheur de ma vie. Les cruels profiterent de la fituation dans laquelle ils m'avoient plongé, & me tournerent fi adroitement, que je fus le premier à leur propofer de leur faire voir ma Maîtreffe : ils me prirent au mot. *Pitvitoun* me donna le bras; je pouvois à peine me foutenir; je les conduifis à mon Sérail : là, je leur remis mes clefs; ils s'en faifirent. L'air avoit achevé de me tourner la tête, & je tombai dans un tel affoupiffement, qu'ils eurent le temps de me jouer le plus fenfible & le plus cruel de tous les tours.

Jugez de la ſurpriſe où je dus être en me réveillant, de me trouver dans mon Sérail ! Je n'avois aucune idée de m'y être rendu : il ſembloit que le ſommeil, ou, pour mieux dire, la fatale liqueur, m'eût ôté entiérement la mémoire. Je me levai, & demandai à une de mes Eſclaves, que je trouvai à ma porte, où étoit *Findalie?* Cette Fille parut ſurpriſe de cette queſtion, & me dit en ſouriant que perſonne ne devoit mieux le ſavoir que moi. Le ſourcil que je fronçai à cette réponſe, lui fit reprendre ſon ſérieux. Elle m'apprit en tremblant que ma perfide Maîtreſſe étoit ſortie avec la compagnie que j'avois amenée : comment repris-je en jettant un grand cri, & en ſortant comme un furieux, *Findalie* m'eſt une ſeconde fois perfide ? Qu'elle tremble, auſſi-bien que toutes celles qui ont aidé à ſon évaſion ; j'en ferai un exemple ſi terrible, qu'il ſervira à celles qui ſont nées pour obéir.

La rage étoit ſi bien marquée dans mon

visage, que l'Esclave s'enfuit de toutes ses forces. Je parcourus tous les appartemens, où je ne trouvai personne; je fus à la porte du souterrain, je la trouvai ouverte; je fus prêt à m'arracher la vie: ô Ciel! quel état douleureux! Femmes perfides! m'écriai-je, vous êtes toutes des scélérates & des monstres d'ingratitude; que ne puis-je vous prouver mon indignation! Je vous exterminerois toutes. J'étois au désespoir, & il n'y avoit point d'expressions dont je ne me servisse pour exprimer ma fureur.

Eh bien! interrompit *Tanitbudan* avec un air satisfait, mais impatient, fûtes-vous esclave de votre parole? Après avoir essuyé de la part de cet indigne Sexe des perfidies aussi atroces, fûtes-vous encore assez stupide pour vous remettre dans le même cas? Ah! Seigneur, reprit *Croselivesgol*, qui est le sage d'entre les Hommes qui puisse se glorifier d'une pareille vertu? Achevez, ajouta le Roi, achevez; je commence à concevoir qu'en de pareilles

occasions on ne devient jamais sage qu'à ses dépens.

Je sortis de mon Sérail avec la rage dans l'ame, continua le premier Ministre, assez étonné de ce que venoit de lui dire *Tanitbudan* ; je rentrai chez moi avec une ferme résolution de faire des perquisitions si exactes de *Findalie*, qu'elle n'échaperoit pas à mon ressentiment. Deux mois se passerent sans que j'en apprisse aucune nouvelle. Depuis son éloignement, je n'avois pas remis les pieds à la Cour, sous prétexte d'indisposition. Je ne sortois pas de chez moi. J'employois tout mon temps & mon bien à faire chercher la scélérate de *Findalie*. La nuit je courois les rues. Le chagrin me dévoroit à un tel point, qu'à peine avois-je soin de moi-même. J'avois rompu avec tout le monde. Je ne respirois que la noirceur & la fureur. Qui m'eût rencontré alors, m'eût pris pour un fol, ou pour un égaré. J'étois enfin dans un état à faire pitié, & s'il eût duré plus long-

temps, j'étois un Homme abſolument perdu.

Une nuit que je courois les rues avec mon agitation ordinaire, dans l'eſpérance de rencontrer ma perfide Maîtreſſe, je vis ſortir d'une petite porte de très-peu d'apparence, à la lueur de deux flambeaux, un Homme parfaitement bien mis & magnifiquement vêtu. Ce contraſte me donna de la curioſité. J'accourus du côté oppoſé à ſon char; il y montoit, & je le reconnus pour *Pitvitoun*. Il me ſembla dans ce moment, qu'un voile épais m'étoit enlevé. Je me reſſouvins de ce ſouper fatal chez la Reine, de ce qui m'étoit arrivé, de la ſupercherie de cette Princeſſe à l'occaſion de la liqueur qui devoit être donnée à *Salonſinpitna*, & de l'effet prodigieux qu'elle avoit fait en moi. Ma mémoire ne me rendit que ces choſes; mais la réflexion me fit conjecturer le reſte. Il ne me fut pas difficile de penſer que cet Homme, gagné ſans doute par la Reine ou par *Salonſinpitna*, n'eût feint

d'étre de mes amis que pour me faire tous les maux dont j'étois accablé. Pénétré de ces chofes, je fuivis le char de *Pitvitoun* à toutes jambes : il ne me fut pas difficile de le rattraper. Je ne voulus point, à caufe des gens de cet homme, faire un éclat ; j'attendis qu'il fût arrêté, & lorfque ce faux ami fut defcendu, je me préfentai à fes yeux : Que je vous parle fans témoins, *Pitvitoun*, lui dis-je en le regardant fixement ; j'ai des chofes de la derniere importance à vous communiquer. Il avoit pâli à ma vue : il trembla à ces paroles. Il me répondit, d'une voix baffe, qu'il étoit prêt à m'écouter ; il me fit paffer dans fon jardin, & dès que je crus être feul avec lui, je lui dis : ne devinez-vous pas en me voyant, fcélérat, ce qui m'amene vers vous ? Par quel endroit ai-je mérité les tours cruels que vous m'avez fait ? Ne les rappellons point ; il vous en coûteroit trop ; ma fureur qui fe contient à peine, ne vous épargneroit pas : il ne s'agit ici que d'une chofe,

Vous avez *Findalie* en votre puissance, il faut me la rendre à l'heure même, ou vous exposer à tout mon ressentiment.

L'alternative troubla *Pitvitoun*; il ne savoit que répondre: je le pressois vivement en vain. Il m'assura qu'il n'avoit aucune part à ce qui s'étoit passé; en vain voulut-il se justifier & se défaire de moi, je n'entendis aucune raison: Eh bien, m'écriai-je en mettant le sabre à la main, voici qui décidera, & qui vous fera parler vrai. Un moment, reprit-il avec effroi, je suis prêt à vous satisfaire; s'il ne s'agit que de *Findalie*, je vais vous la remettre: elle n'est pas digne que je me fasse une affaire pour elle; si je l'avois connue, je me serois bien donné de garde de vous l'ôter. Ce peu de mots m'intéressa, & me remit. Je me sentis désarmer en réfléchissant que *Pitvitoun* n'étoit pas plus heureux que moi; je le lui laissai entrevoir. Ce fut lui qui m'apprit tout ce que j'ai rapporté plus haut. Il ajouta que cette Perfide s'étoit donnée à

lui ſans aucun remords, & qu'il n'y avoit pas de choſes déſagréables qu'elle n'eût conté de moi. Mais ſi je vous ai mis au déſeſpoir en vous l'enlevant, s'écria *Pitvitoun*, vous en êtes bien vengé. La Perfide m'a trahi vingt fois depuis que je m'intéreſſe à ſon ſort. Mais ce qui vous ſurprendra le plus, c'eſt mon aveuglement : malgré mille tours, plus ſcélérats les uns que les autres, je n'ai pas ceſſé un moment de l'aimer, & ſans la violence que vous me faites aujourd'hui, cet amour auroit ſans doute ſubſiſté juſqu'au tombeau.

Je me reconnus à cet aveu. Mais, dis-je à *Pitvitoun*, comment eſt-il poſſible qu'après l'amour que vous m'avez exprimé pour *Salonſinpitna*, vous ayez pu vous livrer à un ſecond penchant? Les rigueurs de cette Belle, & les attraits de cette *Findalie* en ont été la cauſe, pourſuivit *Pitvitoun* : las d'aimer ſans retour, & prévenu par les douceurs de cette petite Scélérate, j'oubliai peu-

à-peu le penchant qui me dominoit. C'eſt-à-dire, pourſuivis-je, que la volage *Findalie*, ſans ſe ſouvenir de ce qu'elle me devoit, a débuté par les moyens les plus ſéduiſans avec vous : l'Infâme! allons, que je la voye ; c'eſt trop différer une vengeance légitime ; il n'y a pas de ſupplice que ſon ingratitude n'ait mérité.

En achevant ces mots, je me levai avec fureur pour me rendre où elle étoit. *Pitvitoun* ſe ſervit de toute l'adreſſe dont il étoit capable pour me calmer, & pour me détourner de mon deſſein : Abandonnez cette Malheureuſe à ſon mauvais ſort, me dit-il, elle en ſera aſſez punie ; de mon côté je la quitte pour jamais. Non, non, m'écriai-je, je veux jouir de l'effroi que lui cauſera ma préſence, & lui faire tous les reproches qu'elle mérite : qu'aura-t-elle à me répondre ? Comment ſe juſtifiera-t-elle ? Après le ſort que je lui avois fait enviſager, il convient que je lui faſſe ſentir combien elle en étoit indigne, & que je lui faſſe regretter à

jamais le bien qu'elle a perdu, & qu'elle ne retrouvera plus.

Pitvitoun n'eut pas de peine à comprendre, par ce diſcours, que j'aimois encore autant cette Scélérate que je l'avois aimée; il ſe ſervit de cette conjecture pour me jouer une ſeconde fois: Souffrez, me dit-il, que je vous faſſe faire une réflexion; la colere qui vous tranſporte vous ôtera tout le plaiſir de votre vengeance: d'ailleurs cette Fille, plongée à préſent dans les bras du ſommeil, dans la ſurpriſe extrême qu'elle aura de votre abord imprévu, perdra, ſans aucun doute, la connoiſſance; penſez-vous qu'un tel ſpectacle vous porte à la punir? Craignez au contraire que la pitié ne ſuccede à la fureur. L'amour eſt adroit: que ſavez-vous, ſi, ſous l'ombre de votre reſſentiment, il ne cherche pas à reprendre l'empire dont vous avez ſecoué le joug? D'ailleurs, qui oſera ouvrir aux heures préſentes? On voudra ſavoir qui veut entrer, & quelles affaires impor-

tantes amenent quelqu'un chez *Findalie* au milieu de la nuit : vous déclinerez-vous ? Croyez-moi, Seigneur, ajouta le traître de *Pitvitoun*, remettez à demain votre projet; le repos ſoulage & tempere; & ſi votre reſſentiment eſt auſſi vif qu'il paroît, vous ſerez en état, de toutes les façons, de lui donner un libre cours. Vous ſurprendrez la Scélérate; je vous conduirai moi-même, & vous ne craindrez pas qu'elle vous échape, comme elle le pourroit faire à préſent.

Je fus aſſez ſtupide poûr me laiſſer perſuader par ces raiſons. Trop crédule, j'imaginai que *Pitvitoun*, piqué, comme il me l'avoit paru, contre cette Fille, employoit ces moyens pour contribuer plus ſûrement à la vengeance que je méditois : je me rendis. Le lendemain fut pris pour ſe trouver chez *Findalie*, & nous devions, avant que de nous y rendre, concerter la maniere dont nous devions en uſer pour la faire repentir de tous les tours dont nous nous plaignions mutuellement.

Le reſte de la nuit me parut d'une longueur inſupportable; le jour, à mon gré, paroiſſoit bien plus tard qu'à ſon ordinaire : en l'attendant je roulois mille projets différens de ſupplice. Le ſeul qui me flatoit le plus, étoit de la renfermer. Je jouirai, me diſois-je, de ſes pleurs & de ſes regrets; ſans ceſſe elle regrettera de m'avoir offenſé ; elle en mourra de déſeſpoir : & par-là je ſerai pleinement vengé.

Je ne fus pas long-temps ſans connoître que l'amour m'obſédoit plus que la haine. Sous le prétexte de mieux la punir, il m'inſpiroit les moyens de la voir ſans ceſſe, afin de jouir d'une préſence encore trop chere. Hélas ! que l'homme eſt foible, & qu'il porte loin ſes égaremens !

Je me rendis le lendemain chez *Pitvitoun* ; l'on me dit qu'il étoit ſorti dès le matin. Je jugeai bien que j'étois la dupe de ce Fourbe, & me repentis de ma crédulité. Dans la colere que je reſſentis alors, je jurai de le punir de ſa

perfidie, lorſque l'occaſion s'en préſenteroit; & elle ne tarda pas d'arriver.

Je revenois comme un furieux chez moi, en minutant mille projets différens pour retrouver l'occaſion que j'avois perdue, lorſqu'en paſſant dans une rue écartée, je reconnus cette petite porte où j'avois vu ſortir *Pitvitoun*: Ne feroit-ce point dans cette maiſon ſolitaire, me dis-je, où ſe cache la ſcélérate de *Findalie*? Cette idée prit crédit dans mon imagination. Je trouvai ſur le champ un moyen pour en être éclairci. En y allant demander cette Fille ou ſon Amant, c'étoit ſe rendre ſuſpect, il valoit mieux ſe mettre en embuſcade, & examiner ceux qui y entreroient ou qui en ſortiroient. *Pitvitoun* ignoroit que je l'en euſſe vu ſortir; par conſéquent il pouvoit avoir laiſſé les choſes dans la ſituation où elles étoient: je me trompois encore. Deux heures après j'en eus des preuves aſſurées.

La porte de cette maiſon s'ouvrit un inſtant après que je fus dans une allée

voisine : il en sortit un homme chargé de plusieurs paquets ; il fut bientôt suivi de deux autres, portant de même des effets : cela n'indiquoit rien. Quelques instans après il en survint encore. Ceux-là me parurent des Tapissiers ; ils étoient munis d'instrumens propres à emménager ou à faire le contraire, & ils étoient suivis de porte faix ; ils entrerent tous, & à chaque instant il en sortoit des meubles, qui venoient sans doute d'être détendus : cela me fit faire quelque réflexion. Attendons, me dis-je, si ce que je soupçonne est vrai, j'en aurai peut-être des indices plus certains : je continuai à veiller à tout ce qui se passoit.

Le déménagement fut long ; les meubles étoient nombreux & magnifiques : mais jusques-là les indices ne signifioient rien. Une Femme, qui sortit enveloppée d'une mante avec une cage à sa main, me remua tous les sens : il me sembla que je la connoissois : je fixai mes regards ; mais elle avoit le visage tellement caché,

qu'il me fut impoſſible de la reconnoître. Ma curioſité me fit ſortir de ma place: je la ſuivis, dans l'eſpérance qu'au premier détour d'une rue elle tourneroit la tête, & me laiſſeroit entrevoir ſon viſage. Un événement qui ſurvint, auquel je n'avois garde de m'attendre, fit un miracle en ma faveur. L'oiſeau qui étoit dans la cage, & auquel je n'avois point fait attention, m'appela par mon nom. C'étoit une jolie Perruche que j'avois élevé moi-même, dont j'avois fait préſent à *Findalie*, pour la diſſiper dans le Sérail où je l'avois enfermée. J'avois trop aimé cet aimable animal pour le méconnoître. Elle battoit des aîles, crioit & faiſoit tous ſes efforts pour me marquer ſa joie, & pour venir à moi.

Je fus moins ſenſible à ces preuves de ſa fidélité, qu'à l'occaſion qu'elles me procuroient. A peine avois-je été certain de la réalité de ma conjecture, que je ne doutois pas de revoir bientôt *Findalie*. Cette femme eſt à elle, me dis-je, on a

délogé ſans doute à cauſe de moi; *Pitvitoun* prudemment ne veut rien riſquer; je n'ai qu'à ſuivre l'Eſclave, elle me menera tout droit où eſt ſa Maîtreſſe: tâchons de ne lui point donner de défiance. Je la ſuivis de loin. Elle s'arrêtoit ſouvent, regardoit même derriere elle, & puis continuoit ſon chemin: elle me promena trois heures de cette maniere.

Je jugeai, par cette manœuvre, que cette Femme commençoit à ſe défier de moi, & à ſoupçonner mon deſſein, & qu'elle m'échaperoit ſi elle en trouvoit l'occaſion. Cette réflexion me rappella que j'avois été déjà dupe: je ne voulus plus l'être; & pour ne rien riſquer, je précipitai mes pas, & me réſolus de l'arrêter au premier endroit où je ferois ſans témoin. Je jugeai bien au redoublement d'inquiétude marqué par l'Eſclave, que je ne me trompois pas: elle doubloit auſſi le pas, & marchoit avec beaucoup d'agitation. Plus elle ſe preſſoit, & moins je m'en éloignois. Un char qui paſſa,

nous obligea à nous arrêter l'un & l'autre. Nos regards ſe rencontrerent. Elle fit un cri en me reconnoiſſant, & ſe jetta dans une allée, dont elle tira la porte après elle : c'étoit *Boucanna.* Je devins furieux à ſa vue. Ah! tu ne m'échaperas plus, lui dis-je en pouſſant cette porte : Scélérate, ta vie va te punir de toutes tes perfidies. J'avois le ſabre à la main, & je montai un eſcalier par lequel elle s'enfuyoit. Toute vieille qu'elle étoit, elle le montoit quatre à quatre, en faiſant des clameurs épouvantables. A l'aide! à mon ſecours! s'écrioit-elle, un fils dénaturé me pourſuit, & veut m'ôter la vie! je ſuis perdue ſi on ne me ſecourt promptement!

La malignité de cette ruſe diabolique pour m'échaper, & pour trouver un refuge, me ſurprit; mais ſa méchanceté ne s'en tint pas-là : elle me jetta rudement la cage à la tête, me voyant prêt à l'atteindre; & je penſai en être culbuté. Le bruit qu'elle fit en tombant,

& les cris réitérés de cette horrible Vieille, attirerent tout le monde qui étoit dans la maison : des hommes armés survinrent ; les femmes, prévenues par la sorciere de *Boucanna*, qui se disoit ma mere, les animoient, en me traitant de fils dénaturé, qui vouloit assassiner celle qui lui avoit donné le jour. Ma fureur devint inutile, & acheva de me noircir dans l'esprit de tous les assistans. On envoya chercher main-forte : tout le monde déposa contre moi, & je fus arrêté : malgré tout ce que je pus dire, l'on ne voulut pas m'entendre, & on me conduisit en prison, les fers aux pieds & aux mains.

Comment, interrompit *Tanitbudan* en frappant du pied de colere, malgré la justice de votre cause, vous futes traité avec cette barbarie ? Eh bien ! l'abîme profond peut-il produire rien de plus exécrable qu'un Sexe si noir & si scélérat ? Après de tels exemples peut-on s'y fier ? Je n'ai rien à répondre à cette apostrophe, continua

continua *Croselivesgol*. Ce trait me transporta de fureur. Je fus pendant deux jours sans être capable de répondre aux interrogations qu'on me faisoit: le troisieme, on m'annonça que j'allois être envoyé dans les pays lointains. La scélérate de *Boucanna*, sous le prétexte que j'étois son fils qui en vouloit à sa vie, soutenue de la déposition de vingt témoins qui m'acccusoient, & aidée par *Pitvitoun*, avoit obtenu un ordre pour me banir à jamais de ma patrie. J'eus beau protester & me déclarer pour ce que j'étois, je ne fus pas écouté, & je partis, accompagné de gardes, qui ne me quitterent pas jusqu'à un port de mer où l'on m'embarqua.

Jugez, Seigneur, de ma rage & de mon désespoir. Je pris vingt fois la résolution de me jetter dans la mer, & de terminer, par cette fin, tous mes malheurs. Une répugnance naturelle qu'on a pour s'arracher la vie, me faisoit remettre de jour à autre ma résolution. Quoi! je mourraï, me disois-je, sans

être vengé des scélérats qui m'ont offensé? Non, attendons; il sera temps quand j'en aurai perdu l'espoir : voilà comme je raisonnois, & comme j'éludois, par des prétextes, un acte dont la répugnance étoit bien légitime. J'en fais l'aveu sans honte; je ne pouvois me résoudre à mourir de sang froid: ce genre de mort me paroissoit lâche & humiliant: je pris mon parti, & je redevins peu-à-peu plus tranquille.

Jusques-là je n'avois eu relation avec personne du vaisseau. Les transports qui m'avoient toujours agité depuis que j'étois embarqué, avoient fait penser à l'équipage que j'étois fol, & que c'étoit par cette raison qu'on se défaisoit de moi. Dès que j'en fus persuadé, je résolus de faire revenir de cette idée. Pour cet effet, j'entretins tous ceux qui voulurent m'entendre. Je leur appris qui j'étois, mes malheurs, & excitai leur compassion. Ils ne tarderent pas à perdre leur prévention, & déplorerent avec moi la rigueur de

mon fort. Cette pitié me consola, & me rendit moins malheureux.

Le lendemain du jour que je m'étois annoncé pour ce que j'étois, le Capitaine du vaisseau me fit appeler dans sa chambre. Je viens d'apprendre, me dit-il avec une politesse dont je fus surpris, qui vous êtes, & les raisons qui occasionnent votre malheur; mettez-moi en état, je vous prie, de n'en point douter, afin que j'en use après cela comme je le dois : je vous avoue que les préventions qu'on m'a données sur votre compte, ont si peu de rapport à celui qu'on vient de me faire, que j'aurai toutes les peines du monde à en revenir; mais si vous parvenez à les détruire, en répondant, après le récit de vos aventures, aux objections que j'y ferai, je vous donne ma parole que vous vous en trouverez bien.

J'étois si sûr de mon fait, & je m'expliquai sur toutes les choses si nettement, que le Capitaine, après deux heures d'entretien, m'embrassa, & me demanda par-

don d'avoir été la cauſe innocente de la continuation de mes chagrins. Il m'apprit à ſon tour qu'il avoit été attaché à feu mon pere, & qu'il lui devoit ſa fortune : il ajouta qu'il connoiſſoit ſi bien ma maiſon, qu'il auroit été impoſſible de lui en impoſer à ce ſujet.

Après m'avoir expliqué de quelle maniere il prétendoit en uſer avec moi pour me rendre ma liberté, il fit mander tout l'équipage, dreſſa un procès-verbal de ma déclaration, & la fit ſigner à tout le monde. Avec cette piece, me dit-il, me voilà déchargé, & vous libre. Au premier port où nous relâcherons, vous irez où bon vous ſemblera, & je vous donnerai toutes les facilités poſſibles pour retourner ſans danger dans les Gaules. Je fus tranſporté à cette déciſion. L'idée de me venger s'étoit toujours nourie dans mon cœur ; plus elle devenoit vraiſemblable, & plus je m'en réjouiſſois.

Le Capitaine du vaiſſeau me tint parole. Trois jours après nous relâchâmes. Un

vaiſſeau qui retournoit en Europe, me ramena heureuſement dans les Gaules.

Mon premier ſoin à mon retour dans ma patrie, fut de m'informer ſecrétement de ce qu'étoit devenu *Pitvitoun.* J'appris ſimplement qu'il étoit marié : j'en fus ſurpris. J'avois lieu de me perſuader, par tout ce qui s'étoit paſſé, qu'il adoroit *Findalie.* Je ne pouvois imaginer comment il avoit été poſſible qu'il pût la quitter pour une autre. L'on juge des autres par ſoi-même : peut-être, me diſois-je, l'a-t-elle trompé, comme elle m'a fait tant de fois; il s'en eſt dégoûté, & l'a abandonnée à ſon mauvais ſort.

Prévenu de cette idée, celle de me venger de cet homme commença à perdre peu-à-peu de ſon crédit : il n'en fut pas de même pour *Findalie;* elle ſubſiſtoit dans ſon entier : je ne pouvois lui pardonner tous les malheurs qu'elle m'avoit occaſionnés. Il me ſembloit qu'avec un peu de ſoin je pourrois découvrir où elle étoit; il n'y avoit pas d'apparence qu'elle

eût changé de séjour ; elle devoit trop bien se trouver dans une grande Ville où l'Amour tenoit ses grands jours : il y en avoit encore moins qu'elle me craignît ; elle me croyoit perdu ; ainsi, je devois la rencontrer tôt ou tard aux assemblées publiques. Elle aimoit trop le monde & à faire des conquêtes nouvelles, pour ne s'y pas trouver : il ne falloit que de la patience, & j'étois tout résolu à en avoir. Je continuai donc à garder *l'incognito.* Mon asyle étoit mon Sérail ; c'étoit-là où je méditois ma vengeance, & les moyens de parvenir à m'en fournir l'occasion.

Un jour que je passois dans la rue des *Vetosoves* (a), je m'entendis appeler par une fenêtre. J'y levai les yeux, bien surpris qu'il se trouvât quelqu'un qui me reconnût, & qui se souvînt encore de moi : il n'y avoit personne. La majesté de la maison d'où étoit parti cette voix, me fit juger qu'elle appartenoit à un grand Seigneur, & je passai, avec l'idée que je

(a) Rue où l'on achete de la viande.

m'étois trompé. La même voix, que je venois d'entendre, s'écria une seconde fois: *mon cher Maître! mon aimable Maître Croſelivesſgol!* Je treſſaillis à ces mots en reconnoiſſant le langage de ma Perruche: *Findalie* eſt ici, me dis-je, je levai avec empreſſement les yeux: ô barbarie ſans pareille! Une vieille que je reconnus pour la traîtreſſe de *Boucanna*, l'arracha de ſa cage, & lui tordit le col, en lui diſant: va, puiſqu'après tant de coups tu ne te corriges point de prononcer ce nom qui nous eſt en horreur, tu périras. En achevant ces mots, elle jetta mon aimable Perruche par la fenêtre, & elle tomba à mes pieds.

Je la ramaſſai, les larmes aux yeux: vieille ſcélérate, dis-je tout bas, ta vie me répondra de cette derniere méchanceté. Je mis l'oiſeau dans mon ſein, après lui avoir remis le col, il me ſembloit qu'il n'étoit pas mort. Ma compaſſion pour lui fut plus forte que la fureur dont j'étois poſſédé: je pouvois la remettre. Je ſavois où trouver les coupables. La

vieille & *Findalie* demeuroient ſans doute enſemble, ou du moins j'étois ſûr d'apprendre où demeuroit ma perfide. Fondé par ces conjectures, je m'en retournai chez moi pour ſoulager ma jolie Perruche. Elle continuoit à ſe débattre, & avoit beſoin d'un prompt ſecours. Je lui verſai dans le bec d'un élixir qui la rappela à la vie : elle n'étoit qu'étourdie ; & deux heures après elle ouvrit les yeux, me reconnut, & malgré ſa foibleſſe, me laiſſa entrevoir ſa joie. Je la careſſai beaucoup, & je ne m'en ſéparai qu'après m'être aſſuré qu'il n'y avoit plus de danger pour ſa vie. Sa fidélité valoit bien mes attentions. Que n'aurois-je pas fait pour la perfide *Findalie*, ſi elle lui avoit reſſemblé ? Les animaux nous donnent tous les jours l'exemple de la conſtance & de la probité.

Tanitbudan interrompit *Croſelivesgol* dans cet endroit : ce trait m'intéreſſe, dit-il à ſon premier Miniſtre, & m'attendrit. Seroit-il poſſible que la Perruche que vous avez chez vous, & que j'aime tant,

fût la même dont vous venez de parler? Oui, Seigneur, reprit *Croſeliveſgol*; depuis ce temps nous ne nous ſommes point ſéparés. L'aimable animal! ajouta le Roi; je me fais une fête de la revoir & de la careſſer: mon inclination pour elle eſt augmentée, & je ne la verrai jamais ſans un nouveau plaiſir.

J'avois trop bien remarqué la maiſon où j'avois vu *Boucanna*, continua *Croſeliveſgol*, pour ne la pas retrouver aiſément. Je m'y rendis au commencement de la nuit, avec le déſir formé d'immoler *Findalie* & la vieille Eſclave à mon reſſentiment. Je m'étois traveſti en Femme, & m'étois rendu le porteur d'un billet amoureux, par lequel je ſuppoſois un homme aimable, éperdument paſſionné de ſes charmes. L'on demandoit un rendez-vous; l'on propoſoit une groſſe ſomme; l'on en promettoit une autre à l'Eſclave favorite. Je ne doutois pas qu'avec de telles armes je ne remportaſſe l'avantage que je m'étois propoſé.

Ce que j'avois prévu arriva. *Boucanna*, à qui l'on me fit parler, m'introduifit près de *Findalie*. Ah ciel ! que je la trouvai belle ! Elle me demanda de qui étoit le billet ? Je lui répondis qu'il venoit d'un riche Etranger, arrivé depuis peu de jours. Elle remit au lendemain après-midi à me donner fon heure, avec promeffe de me récompenfer de ma peine. *Pitvitoun* part demain pour la campagne, me dit-elle ; j'ignore le moment de fon éloignement ; dès qu'il arrivera, j'en profiterai pour me rendre à l'endroit indiqué. Retirez-vous ; mon Mari eft d'une jaloufie affreufe ; s'il vous furprenoit ici, je ne répondrois pas de vous.

Je ne fus point furpris de la facilité avec laquelle cette perfide avoit donné dans le piége ; je m'y attendois ; mais je le fus extrêmement de ce que *Pitvitoun* & un Mari entroient dans fa réponfe. Il fembloit que l'un & l'autre ne faifoient que le même : c'eft ce que je ne pouvois accorder avec l'idée que j'avois que *Pit-*

vitoun étoit marié; je m'étois figuré qu'il ne pouvoit l'être qu'avec une perſonne qui lui convînt: j'avois tort. Je devois penſer qu'une ſottiſe en attire une autre, & qu'il n'y a que le premier pas qui coûte pour ſe laiſſer entraîner dans le dernier déréglement.

J'attendis avec une impatience extrême le lendemain. Je me repaiſſois d'avance de la douceur de ma vengeance préméditée. Je ne faiſois aucun doute que mon projet n'eût l'iſſue que je m'en étois promis; j'eſpérois même encore plus, en cas que *Pitvitoun* fût l'Epoux de *Findalie*, comme j'avois lieu de le préſumer. J'avois imaginé un moyen infaillible pour le faire venir dans le même endroit où ſa Femme devoit ſe rendre: il étoit jaloux; elle me l'avoit appris elle-même: en falloit-il davantage pour l'attirer dans le piége où je voulois le précipiter?

Dès que j'eus déterminé cette ſeconde tentative, je travaillai ſur le champ à en amener les moyens. Je me ſervis d'un

Esclave fidele, auquel j'ordonnai de ne point quitter la porte de *Findalie*, de suivre *Pitvitoun* lorsqu'il en sortiroit, & de s'informer adroitement lorsqu'il partiroit du lieu où il devoit se rendre. Il fit sa commission avec esprit : mais le croirez-vous, Seigneur? le hasard aida à avancer mes desseins. *Pitvitoun*, au lieu d'aller à la campagne, comme *Findalie* l'avoit cru, n'avoit supposé ce voyage que pour avoir lieu de la surprendre. Il la soupçonnoit d'un commerce; il n'avoit que des conjectures; il vouloit les vérifier : c'est ce que je ne tardai pas à savoir.

Avant que de me rendre chez la scélérate que je voulois punir de tant de maux soufferts, j'écrivis une lettre anonyme, que je tins prête à envoyer lorsqu'il seroit temps. Elle sembloit être d'un Ami qui ne se nommoit point, mais qui, s'intéressant pour l'honneur de *Pitvitoun*, l'avertissoit que sa Femme étoit en partie dans un endroit désigné, avec un Amant chéri : cette lettre reçue devoit engager

le Mari à venir la ſurprendre. C'eſt ſur quoi je comptois abſolument.

Je m'étois fait accompagner de mon Eſclave : il avoit ma lettre; & au moindre ſignal de ma part en ſortant, il devoit la porter à ſon adreſſe. Tout réuſſit comme je l'avois prévu. *Findalie* m'apprit l'abſence de ſon Mari. Elle étoit déjà prête à me ſuivre avec *Boucanna*, qui devoit l'accompagner. En ſortant avec ces Femmes, je fis le ſigne à mon Eſclave dont nous étions convenus : il obéit; mais cette derniere précaution devint inutile. En deſcendant du char que j'avois fait arrêter au haut de la rue où étoit la maiſon qui renfermoit mon Sérail, où je conduiſois ſi heureuſement les perfides, je reconnus *Piuvitoun* qui nous ſuivoit : j'en treſſaillis de joie, & je ne doutai point pour lors que ma vengeance n'eût toute l'étendue dont je pouvois moralement me flater.

La ſcélérate de *Boucanna* penſa faire échouer mon deſſein. Elle s'arrêta tout-à-coup, parla à l'oreille de *Findalie*, &

il me ſembla qu'elle héſitoit à me ſuivre : m'auroit-elle reconnu, me diſois-je? Cependant mon déguiſement & le ſoin que j'ai pris de teindre mon viſage, doivent me rendre méconnoiſſable. Dans cette idée, je demandai à mon inquiete Maîtreſſe ce qui l'arrêtoit? Rien, me dit-elle; mais je ſuis ſurpriſe que l'Etranger ne vient pas au-devant de moi. Il ignore votre arrivée, lui dis-je. Eh bien! interrompit la ſorciere de *Boucanna*, allez l'en avertir; nous l'attendrons ici, & dès qu'il paroîtra, nous nous rendrons où il nous conduira.

Je n'avois pas prévu cette cérémonie, ſans quoi je n'aurois pas manqué d'y ſuppléer, en ſuppoſant quelqu'un qui eût joué le rôle de l'Etranger. A ce défaut, je recourus à l'artifice. Je vous avouerai naturellement, leur dis je, qu'il ſera bien plus convenable pour vous & pour celui qui vous adore, d'entrer dans la maiſon ſans que ſon domeſtique en ſache rien : ce généreux Seigneur, repris-je, eſt extrê-

mement décent & discret, & il ne voudroit pas, pour toute chose au monde, que ses gens fussent instruits de ce rendez-vous. Je parai de tant de couleurs mon projet, que *Findalie* prit enfin son parti. Allons donc, s'écria t-elle, je meurs d'envie de connoître cet aimable homme, & elle me suivit, en me faisant beaucoup de questions à son sujet.

A peine *Findalie* & *Boucanna* furent-elles entrées, qu'un Esclave, qui avoit le mot, fut dire au Charton & à ses gens de s'en retourner, avec avis qu'on les manderoit quand on auroit besoin d'eux.

Dès que j'eus conduit mes Scélérates dans un appartement, je descendis pour savoir si *Pitvitoun* avoit paru. J'avois ordonné qu'on laissât les portes ouvertes, & qu'il ne se trouvât personne dans les passages, afin que, s'il prenoit fantaisie à ce jaloux de vouloir s'introduire dans la maison, rien ne l'en empêchât. Il donna dans tous les panneaux. L'Esclave m'apprit qu'il étoit entré, & qu'il s'étoit caché

dans un galetas qui servoit à renfermer des ustensiles de jardin. Je fus transporté à cette nouvelle : je les tiens donc tous ces perfides, me dis-je avec une joie intérieure ; ils apprendront aujourd'hui, à leurs dépens, que la fourberie & l'ingratitude sont deux vices impardonnables & toujours punis. Après quelques réflexions à ce sujet, j'ordonnai que toutes les portes fussent exactement fermées : j'en pris les clefs sur moi ; &, après ces précautions prudentes, & celle d'un sabre & d'un poignard cachés sous ma robe, je me rendis dans l'appartement où j'avois conduit *Findalie*, qui m'y attendoit avec autant d'impatience que d'inquiétude.

A peine me vit-elle, qu'elle me demanda avec vivacité pourquoi l'Etranger ne paroissoit point : il a ses raisons, repris-je, pour ne point se rendre ici ; je vais vous conduire où il est : il vous les apprendra lui-même. *Findalie* me suivit avec un peu d'inquiétude, & s'entretenoit tout bas avec *Boucanna*, qui ne paroif-

ſoit pas plus tranquille. Je les conduiſis au galetas où s'étoit caché *Pitvitoun*. Je m'arrêtai à la porte : c'eſt ici, dis-je à l'oreille de *Findalie*, en la faiſant entrer avec la Vieille, où vous allez trouver l'objet de vos déſirs.

Pitvitoun, qui ſe promenoit, s'étoit arrêté lorſqu'il nous avoit entendu. Il étoit dans l'ombre; ce qui empêchoit que ſes traits ne puſſent être diſtingués. *Findalie* le prit pour l'Etranger, & s'avança, en lui demandant avec cet air hardi qui lui étoit naturel, ſi ſa vue, qu'il avoit tant paru déſirer, lui faiſoit peur? Son Mari, qui ſe crut alors ſeul, ſe fit connoître, en la frappant & en lui reprochant ſa perfidie. Elle ſe mit à jetter des cris, & voulut ſe ſauver. *Boucanna*, dès le premier moment, en avoit voulu faire autant : arrête, m'écriai-je à mon tour avec une voix que la fureur animoit, & reçois, Sorciere, la punition de tes méchancetés. A moi, Seigneur *Pitvitoun*, s'écria la Vieille, oubliez votre reſſenti-

ment; vous courez les mêmes risques sauvez *Findalie* des mains de *Croselive*, *gol*. Elle n'eut pas le temps d'achever un coup de sabre l'étendit à mes pieds

Je lui passai sur le corps, & fus droi à *Pitvitoun*. Il avoit des armes, & pou voit se défendre; mais la valeur est ur don dont le Ciel est avare. Il se jetta à mes genoux, & me demanda lâchement une vie dont il étoit indigne depuis long-temps. Non, non, m'écriai-je, il faut périr; lorsqu'on est assez hardi pour offenser quelqu'un, l'on doit savoir se défendre, ou ne pas se mettre dans ce cas: Seigneur, s'écria *Pitvitoun*, prends pitié de ma foiblesse, fais-moi miséricorde, je t'abandonne *Findalie*, & je te donne ma parole d'honneur de ne jamais troubler tes plaisirs. La proposition est admirable, m'écriai-je en lançant à l'un & à l'autre un regard menaçant & furieux; ces plaisirs dont tu parles sont à présent de me venger de deux perfides: il faut que tu périsses, & que tu reçoives la mort

de celle qui t'a porté à m'outrager. Et toi, continuai-je en présentant mon sabre à *Findalie*, sers ma colere, sauve tes jours en m'apportant la tête de ton Séducteur; à ce prix je te laisse une vie dont tes perfidies m'ont rendu le maître. Frappe : heureuse que je te laisse ce moyen de la conserver.

Je ne m'attendois pas assurément à la réponse généreuse de cette Fille. Point de grace à ce prix, me dit-elle en me regardant avec fermeté; frappe toi-même; donne-moi la mort; je serai délivrée par-là de ton odieuse présence. Si je suis criminelle, c'est de ne t'avoir jamais aimé; j'en fais l'aveu sans crainte : qui n'a rien à redouter, n'a rien à ménager. *Pitvitoun* est mon Epoux; j'ai pu lui manquer, entraînée par le torrent de mes foiblesses; mais du côté du cœur, jamais : que ne m'est-il possible de le lui prouver dans ce fatal instant? Je conserverois ses jours aux dépens des miens! Eh bien! persiste dans ton opiniâtreté, repris-je, assez sur-

pris de lui voir des sentimens si gé-
reux; je ne te presse pas davantage :
périras, puisque tu le veux; que m'i
porte qui meure, pourvu que je s
vengé? Prens ce poignard, *Pitvitou*
ajoutai-je en me tournant vers lui, &
le lui présentant; elle nous a égaleme
outragés : point de réplique, m'écriai-
en levant mon sabre avec fureur; il n
a que ce moyen pour conserver ta vie;
ce prix je te la laisse : choisi, ou d'obéi
ou de périr à l'instant. Vous attendez
vous, Seigneur, au dénouement de cett
aventure, continua *Croselivesgol?* L
lâche, l'ingrat, au lieu de faire paroîtr
des sentimens aussi généreux que ceux d
Findalie, au lieu de marquer du moin
de la répugnance & de l'effroi pour un
proposition aussi barbare, tendit basse
ment la main pour recevoir le poignard
va, lui dis je en lui abattant la tête d'ur
coup de sabre, tu n'es pas digne de me
venger : ta mort me suffit; en la donnant
à la perfide, je ne serois qu'à demi vengé.

Après cette ſcene affreuſe, je me retirai. *Findalie* étoit tombée ſans ſentimens à mes genoux. J'étois ému ; je voulois me raſſurer : après quelques momens de réflexion, je méditai un moyen auſſi affreux que ſingulier de perpétuer ma vengeance. Je tranſportai *Findalie* avec le cadavre de *Pitvitoun* dans le Sérail voiſin. Je me rendis moi-même ſon Géolier ; je l'enfermai avec cet objet d'horreur. Cent fois elle me demanda la mort, comme la plus grande des graces que je pouvois lui faire : j'avois la cruauté de la lui refuſer.

Je ne vous reconnois point à ces traits effroyables, interrompit *Tanitbudan* : comment ! il eſt bien vrai que vous vous ſoyez porté à de telles extrêmités ? Et vous oſez, *Croſelivesgol*, blâmer les effets d'une antipathie contre les Femmes, pour le moins auſſi bien fondée que votre haine pour votre *Findalie ?* S'il m'eſt permis de vous répondre, Seigneur, reprit le

premier Ministre, j'oserai encore niei
rapport. *Findalie* me devoit tout ;
m'avoit trahi plusieurs fois, m'avoit
casionné les plus grands malheurs :
l'adorois, & la moindre des offenses de
noit un crime à mes yeux. J'étois furie
transporté, & dans l'égarement. Tant q
dura, je fus cruel & barbare. Mais à pe
la raison eut-elle repris quelqu'empire
mon esprit, que je rougis de mes fureu
je les regrettai, & je cherchai ensuite à
réparer autant qu'il fut en ma puissan
Mon accès dura pendant trois jours
trois nuits. Vingt fois je fus à la ve
d'arracher la vie à ma perfide Maître
je ne la quittois point, & je lui rep
chois sans cesse de m'avoir porté à
actes dont j'avois moi-même horre
Ses pleurs, bien loin de m'attendı
augmentoient ma rage : j'en attribuoi
cause à la perte d'un Amant trop ch
j'aimois encore; j'étois jaloux de *Pi*
toun, tout mort qu'il étoit; & pour t

dire enfin, j'étois encore plus malheureux que ceux dont je m'étois vengé ſi cruellement.

Un rêve épouvantable que je fis, & qui m'agita la ſeule nuit où j'avois pû prendre du repos, me fit faire les réflexions les plus ſérieuſes. Après mon réveil j'examinai l'état de mon ame, & après avoir fouillé juſques dans les replis les plus ſecrets de mon cœur, je ne pus m'empêcher de frémir de l'état où mes égaremens m'avoient jetté. Je reconnus, après un examen ſolide & ſérieux, que leur fatal principe procédoit de l'amour, & de ce goût funeſte que j'avois toujours eu pour un Sexe trop aimable. De ces envisagemens je paſſai à tout ce que j'avois ſouffert pour m'y être livré, & les excès affreux auxquels je m'étois porté. J'en rougis mille fois. De cette honte réſulta un déſir ſincere de refondre mon caractere, mes goûts & ma façon de penſer, & pour y parvenir, je me fis une loi de rompre dorénavant tout commerce avec

les Femmes, de les fuir, comme l'écu
funeste de ma perte, & de commencer
me vaincre en pardonnant à *Findali*
en lui rendant sa liberté, & à ne la rev
jamais.

Je fus un jour entier à rendre ces com
bats, & la nuit qui le suivit suffit à pei
pour me déterminer, encore ne le fus-
pas entiérement. Je connoissois en
toute l'étendue de ma foiblesse : *Finda*
m'étoit encore chere; je ne pouvois m
résoudre à m'en priver. Vingt fois j'éto
descendu pour lui annoncer la fin de s
souffrances & celle de sa captivité,
autant de fois je m'étois retenu. To
ce que je pus gagner sur moi, fut de
laisser libre : s'il est vrai, disois-j
qu'elle me haïsse, & qu'en conséquen
elle me quitte, je ferai mes efforts po
l'oublier, & je suivrai mes premieres r
solutions; mais si, malgré tant de
gueurs, elle me demande un asyle,
qu'elle me pardonne tous les maux q
je lui ai faits, j'accepte ma paix, &

ne m'en féparerai jamais. Voilà tout ce que je pus obtenir de ma raifon.

Mes arrangemens pris de cette maniere, je defcendis vers *Findalie*: Suivez-moi, lui dis-je, il eft temps de finir vos malheurs, je me les reproche; & quoique vous y ayez donné lieu, je voudrois, pour toutes chofes au monde, que vous ne les euffiez pas effuyés. Cette belle Fille, furprife d'un événement auquel elle n'avoit pas lieu de s'attendre, fe jetta à mes pieds, & s'avoua la plus criminelle de toutes les femmes: Cet aveu vous juftifie, continuai-je, mais remettons la fuite de ce difcours dans un lieu plus convenable. Elle me fuivit; je la conduifis dans mon appartement, & après l'avoir fait affeoir, je lui parlai en ces termes.

Vous êtes libre, *Findalie*; c'eft à vous à préfent à faire un bon ufage de votre liberté. Je ne vous prefcris rien; je vous rappellerai encore moins tous les chagrins que nous nous fommes oc-

caſionnés mutuellement : choiſiſſez u
parti ; quel qu'il ſoit, j'y contribuer
de mon bien ; j'ai tout oublié : heureu
ſi vous en faites de même ! Voilà tou
ce que j'ai à vous dire. Vous pouve
prendre tout le temps qui vous convien
dra pour vous déterminer ; la matiere e
importante & mérite des réflexions
afin de ne les point troubler, je me retir
je vais vous envoyer des Femmes po
vous ſervir. Dès que vous aurez pr
votre réſolution, vous m'en ferez averti
& je m'y conformerai.

Après ces mots je ſortis, avec u
agitation dont je ne définiſſois que tr
bien la cauſe. *Findalie*, mouillée
pleurs, m'avoit paru plus belle que jamai
Quels regards ! quelles douceurs ! I
combien de charmes n'étoit-elle pas pou
vue ! Je me rappellai ces momens autr
fois ſi chers & ſi précieux ; je ne pouvo
m'empêcher de ſouhaiter qu'ils ne revi
ſent encore, & je tremblois en ſongeant q
j'en allois être privé peut-être pour jama

Je rêvois à toutes ces choſes avec douleur, lorſqu'un Eſclave de confiance entra, & me dit avec effroi, que la rue étoit remplie de gardes, & que, ſelon le chemin qu'ils prenoient, il y avoit lieu de craindre qu'ils n'en vouluſſent à moi. En effet, à peine achevoit-il ces mots, qu'on frappa à la porte à grands coups redoublés. Mon ſens froid fit mon ſalut. J'avois une porte de derriere, par laquelle je réſolus de m'échaper; avant que celle de la rue, qui étoit bonne, fût enfoncée, je devois être éloigné. Je montai à l'apartement de *Findalie*: Le temps eſt précieux, lui dis-je en entrant; le bruit que vous entendez, vient d'une cohorte qui vient m'arrêter. Il eſt aiſé de deviner ce qui l'amene. *Pitvitoun*, qui n'a point reparu, occaſionne cet événement: ſes gens renvoyés auront indiqué cet aſyle. Quelqu'innocente que vous ſoyez de ſa mort, elle vous ſera imputée auſſi-bien qu'à moi. Quelles que ſoyent vos réſolutions pour ce qui me regarde,

je vous conseille de me suivre, & d
vous mettre à couvert de l'orage qu
gronde sur nos têtes. Je ne change riei
à mes premieres résolutions : lorsqu
vous serez en sûreté, vous prendrez l
parti qui vous conviendra.

Findalie me tendit la main, me l
serra, & m'assura qu'elle ne me quitteroi
jamais. Je fus transporté de cette décla-
ration; je le lui marquai autant que l
temps me le put permettre pour lors
je ne songeai qu'à fuir. L'Esclave qu
m'avoit averti, nous proposa la maison
où l'un de ses freres étoit Intendant,
jusqu'à ce que je me fusse décidé. Nous
l'acceptâmes, & il nous y reçut avec
beaucoup de distinction & d'humanité.

Le Maître de la maison étoit absent.
Nous apprîmes que c'étoit un Marchand
de bijoux fort riche & fort aimable, &
que son plus grand plaisir étoit d'obliger.
Nous n'en fîmes aucun doute à son re-
tour; non-seulement il applaudit à celui
qui nous avoit reçu chez lui, mais même

il ſe donna tous les ſoins poſſibles pour empêcher que nous ne nous ennuyaſſions point. Je le trouvai ſi prévenant, que j'en fis mon ami. Il parut bien flaté de cette qualité; & pour ne pas faire les choſes à demi, je lui appris non-ſeulement que *Findalie* n'étoit point ma femme, comme on l'avoit ſuppoſé en entrant chez lui, mais encore qui j'étois, & mes ſecrets les plus profonds.

Eſt-il poſſible, s'écria *Tanitbudan* avec un air impatient, qu'après avoir été trompé par *Pitvitoun*, vous ayez oſé vous confier à un ſecond ami, dont vous avez été ſans doute la dupe, comme du premier? Plaiſe au Pere de la lumiere, reprit *Croſelivesgol* en ſouriant, que Votre Majeſté ne connoiſſe pas à ſes dépens combien l'homme eſt ſujet à varier ſur ſes réſolutions les plus décidées! J'en ai fait ſouvent l'expérience; elle n'a pas peu ſervi à me corriger.

J'avois vécu juſques-là avec *Findalie* d'une indifférence apparente: tant que

j'avois été seul dans cette maison, j
n'étois pas sorti d'un caractere qui m
sembloit si convenable. Elle en paroi
soit extrêmement humiliée, & par de
larmes en apparence sinceres, tento
à tous les momens du jour de regagne
un cœur qu'elle croyoit avoir perdu. J
tenois bon, malgré ces assauts; mais
le souvenir du passé contenoit une passio
dont je brûlois toujours, je n'en étoi
pas moins foible. Cent fois j'avois ét
à la veille de lui avouer que ma froideu
n'avoit été que simulée, & que je n'avoi
jamais cessé un moment de l'aimer. L
retour du Maître de la maison vint ap
porter bien du changement à nos affaires
& servit à me prouver que quand un
femme a tant fait que d'être scélérate
elle ne s'en corrige jamais.

Mais, Seigneur, continua *Croselivesgo*
en regardant fixement *Tanitbudan*, n
vous lasserez-vous point à la fin de ce
tableaux affreux de perfidie & de trahison;
ne vaudroit-il pas mieux que je vinsse

tout d'un coup au dénouement? Non, non, continua le Roi, n'en échapez pas au contraire une ſeule circonſtance; dans la ſituation d'eſprit où je me trouve, je les entends avec plaiſir.

A peine le Marchand fut-il arrivé, que *Findalie* changea de façon avec moi. Ce n'étoit plus cette fille repentante de ſes fautes, & qui cherchoit à en obtenir le pardon. Au lieu de cet air décent & triſte que j'adorois, parce que j'étois aſſez fol de me flater qu'elle revenoit enfin de ſes égaremens, & qu'elle en avoit du regret, paroiſſoit une ſérénité ſur ſon front qui annonçoit la tranquillité de ſon ame. A la place de la négligence avec laquelle elle s'ajuſtoit, ſuccéda une parure étudiée, dont le principe ne tarda pas à ſe manifeſter: encore ſi elle l'avoit couverte du deſſein de reprendre un empire ſur moi qu'elle auroit ſuppoſé avoir perdu, je me ſerois conſolé: mais ſans diſſimulation elle laiſſoit entrevoir aiſément, que le Maître de la maiſon occa-

ſionnoit tous les ſoins qu'elle prenoit paroître aimable & de plaire. Ses ye même ne ſe donnoient pas la peine ſe contenir ; elle lançoit à cet homn mille traits ; ils étoient trop enchanteu pour qu'il y réſiſtât.

J'avouerai, de la meilleure foi c monde, que je fus, on ne peut p plus ſenſible à ces nouveaux procédé je ne m'étois point encore ouvert a Marchand ; je le fis alors, autant pa politique que par amitié. Il me ſembloi qu'en lui apprenant que ma jalouſie pou cette Perfide m'avoit porté aux plus fu rieuſes extrêmités, qu'il la redouteroit & que cet aveu ſerviroit ſans doute à re chaſſer le venin qu'on vouloit lui inſinue dans le cœur. Une autre réflexion hât encore cette confiance, & ce motif me paroiſſoit ſenſé. L'hiſtoire de *Findalie*, me diſois-je, apprendra combien elle eſt volage & changeante : le jeune homme, dans la crainte d'en être le jouet, comme je l'ai été, ſe tiendra ſur ſes gardes, &

ſaura ſe défendre de tous les coups portés par l'amour : voilà comme je raiſonnois; mais j'étois dans l'erreur. On ne ſe corrige guere par l'expérience des autres: après tant d'événemens dont j'avois été la victime & la dupe, devois je l'ignorer?

Relovelar (*a*) c'étoit le nom du Marchand, s'étoit conduit jufques là avec tant de décence avec la galante *Findalie*, que je me fus un gré infini de lui avoir fait part des ſentimens intimes de mon cœur. J'attribuai à la confiance que j'avois eue pour lui, la réſerve qu'il marquoit, & je lui en ſavois un tel gré, que dès qu'il étoit de retour de la ville, je ne le quittois plus. Je trouvois un charme ſecret dans ſon entretien. Il me portoit ſans ceſſe à me guérir d'une paſſion, diſoit-il, honteuſe, & me conſeilloit, pour y parvenir, de fuir les occaſions fatales qui l'entretenoient.

Il revint ſi ſouvent à la charge de ce côté, & ſe ſervoit de tant d'égards pour

(*a*) Appanage des Grands.

me résoudre à quitter *Findalie*, qu'
commença à me devenir suspect. Nor
seulement il mettoit en usage les moyei
dont je m'étois servi envers lui, poı
l'empêcher de se laisser prendre aux cha
mes de cette Perfide, en me la peignant
son tour avec toutes les couleurs qui poı
voient attiédir ma passion; mais encoı
en me faisant envisager le péril que j
courois d'être arrêté. On vous cherch
par-tout, me disoit-il; la famille de *Pi*
yitoun a mis votre tête à prix; tôt o
tard vous serez décelé; il ne faut pou
cela que la perfidie d'un Esclave: si ma
heureusement on vous soupçonne, vou
êtes perdu. L'intérêt fait tout faire à ce
misérables, & je ne réponds pas des mien
Qui sait même si votre *Findalie* ne vou
trahira pas la premiere? Vous m'avez
fort prévenu contre elle, par le rappoı
de son mauvais cœur, que je m'en défi
encore plus que de tout autre. Le scélérat
il étoit d'intelligence avec la Perfid
qu'il me nommoit, & il ne me tenoi

pas un difcours qu'elle ne le lui eût dicté.

A peine eus-je lieu de me défier de leur intelligence, que fans qu'il y parut, je les examinai dès le même jour; mes conjectures fe fortifierent : pour *Findalie*, elle ne diffimuloit point; il étoit aifé de connoître, par fa conduite, qu'elle aimoit *Relovelar*. A l'égard de celui-ci, il continuoit à fe contraindre devant moi; mais il lui échapoit fouvent des actions qui aidoient à me perfuader qu'il étoit mieux avec la Scélérate qu'il ne vouloit le paroître. L'on a beau fe contraindre quand on eft amoureux; un regard, un gefte, un difcours devant un jaloux, la moindre chofe nous trahit.

L'examen de ces chofes me toucha jufqu'au fond de mon cœur. Je me reprochai mille fois ma foibleffe pour une Ingrate fi peu digne de mon amour. Si je m'en étois cru, j'aurois encore recouru à la violence, je me ferois vengé; mais cela m'avoit jufques-là fi peu réuffi, ou,

pour mieux dire, ma passion s'étoit a
crue à un tel excès, & avoit pris un t
empire sur moi, que l'idée de causer d
chagrins à cette Fille trop chérie, éto
seule capable de me retenir & de me rer
dre malheureux. Après avoir roulé cer
projets différens pour la faire rentrer e
elle-même, ou pour l'arracher au nou
veau penchant qui la dominoit, je n
trouvai point d'autres moyens que celu
de lui parler, & de lui laisser voir à dé
couvert tous les sentimens dont j'étoi
prévenu pour elle. Peut-être, me disois
je, qu'en la prenant par la douceur, j
la ramenerai. Il n'y a pas assez long-temp
qu'elle a des liaisons avec *Relovelar*, pou
qu'elles soyent affermies au point de n
pouvoir pas les rompre; en tout cas l
retraite est un moyen infaillible pou
couper cours à ces engagemens; & pourvu
qu'elle y consente, il ne me sera pas dif
ficile d'y parvenir.

Je profitai de deux jours d'absence de
Relovelar pour tâcher de regagner *Fin-*

dalie. Après un discours aussi tendre que persuasif, & qu'elle avoit écouté avec toute l'attention dont elle étoit capable, elle me dit qu'elle étoit au désespoir d'apprendre que je l'aimasse encore. J'avois cru, me dit-elle, que l'indifférence que vous me marquiez étoit réelle, & je vous en savois bon gré : vous auriez beaucoup mieux fait de m'abandonner à mon mauvais sort. J'ai payé trop cher vos premieres bontés, pour oser me mettre dans le cas de vous avoir de nouvelles obligations : mais, tenez, ajouta-t elle avec une franchise qui me désespéra, je ne veux plus vous tromper ; vous m'avez appris à être sincere, je n'ai qu'une chose à vous répondre ; c'est que je ne vous aime point, & que je ne vous aimerai jamais.

Un tel aveu me glaça les sens. Je restai interdit comme un criminel surpris sur le fait. Le ton imposant avec lequel elle l'avoit prononcé, me rendit sans réplique. Je demeurai comme un Terme

pendant quelques inſtans; pour la Perfide, elle n'y fit point d'attention. Elle continua à lire un livre qui traitoit de la *Tourifet*, avec toute la tranquillité d'une perſonne indifférente. Il ſembloit même que cette nouvelle perfidie relevât ſes charmes. Jamais je ne l'avois vu ſi belle, & plus elle étoit ſcélérate, & moins je me trouvois capable de l'oublier.

Comment, *Findalie*, m'écriai-je, pénétré de la plus vive douleur, vous êtes capable de pareils procédés avec un homme qui vous aime plus que ſa vie, & qui depuis l'inſtant qu'il s'eſt attaché à vous, n'a connu d'autres intérêts que ſon amour? D'où vient donc un pareil changement? Seroit-il vrai que vous aimaſſiez *Relovelar*, & que vous me préféraſſiez un homme de ſa ſorte? Ah! ſans doute. Ingrate! après tant de preuves de mon amour extrême, après tant de fermens de me reſter fidelle, ſe peut-il que vous m'accabliez par des endroits auſſi cruels? Mais ne vous flatez pas que je

ſouffre tranquillement un affront ſi ſenſible. Tout malheureux que vous me croyez, je ſerai encore aſſez puiſſant pour vous faire repentir de m'avoir outragé. Que votre Amant tremble; ſa vie me répondra de vos nouvelles perfidies.

Juſques-là *Findalie* n'avoit pas levé les yeux, & n'avoit paru faire aucune attention à la vivacité de mon diſcours; mais à peine eus-je prononcé le nom de *Relovelar*, qu'elle quitta ſa lecture, me regarda fixement, & me demanda de quel droit je voulois l'empêcher de ſuivre ſon penchant? Oui, je l'aime, me dit-elle avec une arrogance dont je ne l'aurois pas cru capable, & perſonne dans le monde ne peut m'en empêcher. Quelles ſont les obligations, au bout du compte, que je vous ai? Quand je vous en devrois quelques-unes, n'en ſuis-je pas acquittée? Croyez-vous que j'aye oublié les maux affreux dont vous m'avez accablée? Non, non, quand je vous aurois aimé, ils auroient ſuffi pour que je ne vous aimaſſe

plus; à l'égard de vos menaces, on tâchera de s'en mettre à l'abri: il me semble cependant qu'elles ne sont pas à leur place, & que vous devriez, au lieu de méditer des projets auxquels vous ne parviendriez pas peut-être si aisément que vous vous le figurez, penser à votre propre sûreté, & imaginer qu'après les crimes où vous vous êtes abandonné, vous êtes sans cesse à la veille d'en recevoir la punition.

Jugez, Seigneur, continua *Croselivesgol*, de la surprise où je dus être à ces mots; je ne doutai pas que la Perfide ne se sentît appuyée pour me les tenir. Il ne paroissoit pas naturel, après avoir fait l'expérience de la fermeté dont je me suis toujours piqué, qu'elle osât me les tenir impunément. Je dissimulai par cette raison, & je lui répondis, qu'elle ne devoit pas faire attention à des reproches enfantés par le dépit & par le chagrin affreux de perdre une Maîtresse dont j'avois toujours été idolâtre, & que pour lui en

donner des preuves, j'étois prêt à me retirer. *Findalie* à ces mots se mit à rêver un moment. Après quelque réflexion elle m'assura que c'étoit le meilleur parti; mais cependant, s'écria-t-elle en se reprenant, vous pourriez attendre à la nuit prochaine, vous coureriez moins de risques; que savez-vous si vous n'êtes point guetté, & si en sortant d'ici l'on ne vous arrêtera point? J'en serois inconsolable. Je compris, par ce discours, que la Scélérate en savoit plus qu'elle ne disoit. Je feignis cependant de ne point m'en appercevoir; le pas étoit délicat, la trahison manifeste: il étoit question de tout pénétrer, afin de me tirer d'affaire plus facilement.

Je contins donc ma juste indignation, & à la place de l'aigreur qui devoit naturellement paroître dans mes paroles, je recourus à l'air doux & flateur. Je m'abandonne à vous, lui dis-je; après ce que vous venez de me dire, il n'y a pas un parti plus sage. Il m'est aisé de concevoir

qu'on en veut à ma liberté, & peut-être à ma vie; mais je me résigne à mon destin : c'est à vous de saisir les occasions de vous venger, ou de me donner des preuves de votre façon de penser. Après ces mots je me retirai, avec le dessein d'éclairer de si près les perfides, qu'ils ne feroient pas un pas dont je ne pusse tirer quelques conjectures. La chose ne me fut pas difficile; ils ne se défioient pas de moi. Avant que le jour fût passé, j'appris par mon Esclave fidele, auquel j'avois donné ordre de suivre *Relovelar*, qu'il s'étoit abouché avec des gens préposés pour m'arrêter. Il s'étoit conduit avec tant d'adresse dans cette commission, qu'il avoit entendu une partie des discours qui s'étoient tenus : l'on devoi me livrer au milieu de la nuit prochaine La scélérate de *Findalie* étoit de moiti de ce dessein indigne, & quand ell m'avoit conseillé d'attendre à me retirer c'étoit afin que je n'échapasse point a sort qu'elle me préparoit.

De mon côté, je découvris que *Relovelar* avoit été caché dans l'appartement de *Findalie* lors de mon entretien avec elle; & voilà la raiſon pour laquelle l'on s'étoit expliqué ſi hardiment.

Après ces découvertes, je pris mon parti. Je ne voulois pas tomber entre les mains de mes ennemis; j'aurois été perdu. La Reine, qui me croyoit abſent, & qui dans ce temps ſe laiſſoit gouverner par *Salonſinpitna*, dont le reſſentiment étoit extrême à cauſe des raiſons que j'ai énoncées plus haut, auroit pris ce prétexte pour me punir de m'être éloigné d'elle ſans ſon conſentement, après les faveurs inſignes dont j'avois été honoré; prévenu de toutes ces choſes, je crus devoir pourvoir à ma ſûreté: j'en fis part à mon Eſclave. Il me donna l'idée de me traveſtir, & de le ſuivre comme un des domeſtiques de la maiſon. Ce projet fut heureuſement exécuté, & avant que la nuit fût tombée, je me revis en liberté.

Mon premier ſoin fut de me renc
la Cour, & d'aller juſtifier à un Paren
y étoit tout-puiſſant, une conduite
blâmable, afin de me mettre en éta
me venger de la Scélérate qui y a
donné lieu. Après une mercuriale l
timement méritée, on me reçut à
piſcence. Je fus préſenté au feu Rc
même ſoir: il me fit grace; & loir
m'accabler de reproches, me frappa
l'épaule, & me dit que j'étois en état a
de lui rendre de bons ſervices, & de r
cher dignement ſur les traces de r
Pere. Il a jetté ſon premier feu, dit
mon Parent; las des Femmes, & ſa
ſes dépens, il employera dorénavar
reſte de ſa vie à remplir ſes devoirs,
faire une réputation, & à faire oub
ſes premiers égaremens.

Une réception auſſi gracieuſe, &
pareils diſcours, éleverent ma façon
penſer; je réſolus de ſoutenir une i
ſi favorable & ſi flateuſe. Je m'attac
effectivement à remplir avec tant d'e

titude le poste dont on voulut bien m'honorer, que dans peu de temps je montai à un plus considérable. Je pris tant de goût à ce nouveau genre de vie, que j'en oubliai toutes les Femmes : mes premiers égaremens me semblerent un rêve, & si j'y songeois quelquefois, c'étoit pour les détester & pour m'affermir dans la résolution de ne jamais me mettre dans le cas d'y retomber.

Cependant mon crédit augmentoit de jours en jours. Il plut au feu Roi de me mettre à la tête du commerce, & je me renfermai tout entier à répondre à l'attente qu'on avoit conçue de moi. Cette place m'attiroit beaucoup de monde, & je m'en acquittois avec si peu de fierté, que tout le monde étoit admis à me parler.

Un jour que j'achevois de donner audience à plusieurs particuliers, une femme se présenta devant moi comme j'étois prêt à entrer dans mon cabinet. Elle étoit mise si simplement, qu'à peine y fis-je attention. Un mot qu'elle me dit en me

recommandant son mémoire, me
tressaillir. Je connoissois ce son de v
J'envisageai cette personne : que dev
je ! c'étoit *Findalie.* Sans le sérieux
font contracter le rang & les affai
ma surprise auroit été publique : je
retins & rentrai dans mon cabinet. M
agitation étoit si grande, que je fus ob
de me jetter sur un sopha, pour rappe
mes sens étonnés. Là j'examinai ce
me vouloit encore cette Fille. Son pl
non-seulement m'en instruisoit, i
même m'apprenoit la suite de son
toire. J'appris, avec un trouble qu
ne puis exprimer, que cette Fille a
épousé *Relovelar.* Il étoit mort quel
temps après son mariage. Elle avo
que c'étoit des chagrins qu'elle lui a
causés, & qu'elle n'avoit point cha
son genre de vie. Les richesses dor
l'avoit avantagée l'avoient mise dans
situation brillante ; mais l'inclinat
qu'elle avoit à jouer lui avoit fait per
tout ce qui lui restoit, & l'avoit plon

dans la derniere misere. La *Tourifet*, son jeu favori, en étoit la cause ; il l'avoit insensiblement coulée à fond, & il ne lui restoit pour toutes choses que les meubles de *Relovelar*, qui étoient si verreux, qu'elle n'en pouvoit tirer parti. Dans cette extrêmité elle me supplioit, avec une instance humblement exprimée, de vouloir bien m'en accommoder, ou de permettre qu'elle pût s'en défaire publiquement. Elle comptoit encore en tirer quelqu'argent, avec lequel elle prétendoit se retirer dans un saint *Ledrob* (*a*), où elle feroit ses efforts, disoit-elle, pour réparer, par une vie spéculative, les désordres de ses égaremens passés. Quelque lieu que j'eusse de me plaindre de cette Fille, je ne pus m'empêcher d'être attendri au récit de ses malheurs : après avoir frappé à toutes les portes, elle venoit à moi. Elle comptoit sur mes bontés, & me supposoit assez grand & assez généreux pour lui pardonner ses

(*a*) Monastere.

dernieres offenses : cette idée me fl
Je pris sur moi de l'entretenir, & de
prêter à tout ce qui pourroit lui fa
plaisir. Je me croyois assez revenu
femmes pour oser les braver : c'étoit u
épreuve à faire, dont le succès assur
mon triomphe, & sembloit réparer,
quelque façon, mes anciennes foiblesf
Elle entra, & je la vis avec moins
trouble & d'agitation que je ne l'aur
imaginé.

Pendant qu'elle m'exposoit elle-mê
son affaire, je la parcourus de tous r
yeux. Je ne m'étonnai point, après
examen, de la tranquillité avec laqu
je l'écoutois. Elle étoit si changée &
différente de ce que je l'avois vue autref
qu'à peine étoit elle reconnoissable :
yeux, autrefois si beaux & si rem
de feu, n'étoient plus qu'une ombre
ce qu'ils avoient été. La prunelle &
blanc étoit confondus & devenus de
même couleur. Les environs bleuât
desséchés annonçoient une destruct
prochai

prochaine. Son nez ferré & bourgeonné, sa bouche livide & rentrante, ses joues plates & isolées, tout cela faisoit pitié. Je fus honteux d'avoir sacrifié à ses flasques appas, & détournai les yeux de dégoût & d'horreur. *Findalie*, lui dis-je, vous ne mentez pas; je juge assez, par l'état où je vous vois, de vos malheurs: je voudrois bien vous défaire des meubles de *Relovelar*, mais je ne puis m'en accommoder. Je prévois même que vous serez obligée de les garder, & que le public ne sera pas d'humeur de vous en défaire. Pour votre idée de vous mettre dans un sacré *Ledrob*, je l'approuve. Là, vous méditerez sur les vanités mondaines, & goûterez des douceurs sans nombre. Mais comme rien n'est plus triste que de vivre dans l'esclavage, & de dépendre des autres, je veux bien, en faveur de notre ancienne connoissance, vous faire un sort plus heureux, & vous fonder un *Ledrob*, dont vous serez la Supérieure. Je n'épargnerai rien pour qu'il

foit agréable, & afin de me mettre dar une efpece d'obligation de le protéger vous aurez l'attention de me propofer le fujets; je les examinerai, les éprouverai & enfuite vous les recevrez. Si vous ête exacte à répondre à mes défirs, vou ferez la plus heureufe Fille du Royaume

Findalie fut comblée de l'honneur qu je lui faifois; elle m'en remercia du plu profond de fon cœur. Je lui expédiai un ordre pour toucher une fomme confidé rable, & la renvoyai, en l'affurant qu dès que fon *Ledrob* feroit dans l'état qu je le défirois, j'irois de temps en temp y faire des retraites, & imiter de mo mieux les bonnes œuvres qui devoien y être pratiquées.

Crofelivefgol termina-là fon Hiftoire *Tanitbudan* lui demanda s'il avoit ten parole à la nouvelle Supérieure du *Ledrob* On ne peut pas plus exactement, repri le premier Miniftre; j'y étois attiré pa bien des endroits. Il y avoit des Filles dan cette maifon d'un mérite élevé, & qu

faisoient honneur à la sainteté du lieu : je puis ajouter à la louange de *Findalie*, que, malgré ses incommodités, elle étoit aussi fervente, & pratiquoit les œuvres les plus difficiles avec autant de régularité que les plus jeunes; elle vouloit tout faire, & si on l'avoit souffert, elle se seroit prêtée à tous les emplois les plus difficiles : c'étoit une chose touchante que sa ferveur, & digne en vérité de la plus haute admiration.

Tant que cette Fille vécut, je visitai sa maison; mais étant morte en odeur de sainteté, la Grande-Prêtresse, qui la jalousoit depuis long-temps, réunit les Filles du *Ledrob* à celles de sa maison, sous prétexte, disoit-elle, qu'étant formées par leur habile supérieure dans les œuvres les plus relevées, elles serviroient à remplacer des sujets dont elle avoit besoin depuis long-temps : je ne m'opposai point à ce changement. Je commençois à être chargé de tant d'affaires, qu'il ne m'étoit plus possible de continuer à

faire des retraites; d'ailleurs on me perſécutoit pour me marier. Le parti me parut ſi avantageux, que je n'héſitai point à me rendre aux déſirs de ma famille. Voilà, Seigneur, continua *Croſelivesgol*, le récit naïf de tout ce qui m'eſt arrivé avec les Femmes. Je n'ai jamais été heureux de ce côté; & ſi je n'avois écouté que mon reſſentiment, il y a long-temps que je leur aurois donné des preuves, que je ne les eſtimois pas plus que vous.

Tanitbudan, au lieu de ſaiſir cette occaſion, comme à ſon ordinaire, pour déclamer contre le Sexe, ne répondit point à ce diſcours, & ſe mit à rêver profondément. *Croſelivesgol* & *Dearchealb*, qui le ſuivoient, en furent ſurpris, & pendant le reſte du chemin ſe faiſoient des ſignes mutuels pour ſe communiquer leur étonnement. Tant qu'il dura, le Roi ne parla point; il paroiſſoit diſtrait & rêveur; il ſembloit méditer quelque choſe d'important.

Le premier Miniſtre, qui trembloit

toujours que l'antipathie de ce Prince pour les Femmes ne le portât à de trop cruels excès, fut d'une inquiétude extraordinaire du fombre qui paroiffoit répandu fur fa phyfionomie. Il fe reprocha d'avoir conté fi fincérement fes aventures, dans l'idée qu'elles avoient peut-être augmenté les funeftes préventions qu'il connoiffoit à *Tanitbudan* pour le Sexe. Toutes les fois qu'un regard diftrait le fixoit, il frémiffoit par l'imagination qu'il avoit, qu'il alloit être fuivi de quelques ordres cruels: le calme fuccéda cependant à ces agitations. *Tanitbudan* étant arrivé à *Lodeorbarli*, parut plus tranquille; il ouvrit d'abord le regiftre, & adreffant la parole à fon premier Miniftre: Voyons, dit-il, fur qui tombera notre choix, & cherchons ce phénix que vous me faites efpérer, & que nous ne trouverons peut-être jamais. Le ton avec lequel ces paroles furent prononcées, raffurerent *Crofelivefgol.* Il ne faut qu'un moment, Seigneur, reprit-il, pour y

parvenir ; je ne déſeſpere encore de rie Parcourons donc le dénombrement continua le Prince : laiſſons les Femme à part, & venons à des Filles ; elle doivent être moins inſtruites. Commen çons par les plus jeunes ; ſi elles reſſem blent à celles que nous avons examinée je ne vois pas trop ſur quoi vous fonde vos préventions & votre eſpoir.

Celle qui me tombe ſous la main continua le Roi ſans attendre de réponſe eſt dans un âge où l'innocence doit régne. Vous voyez à la colonne, qu'elle n que quinze ans, & qu'elle eſt née po avoir une grande éducation. C'eſt la fil du Prince *Don Comnannveſt* que no connoiſſons tous ; ainſi ce choix ne do point vous être ſuſpect. *Croſeliveſg* parut ravi que l'épreuve tombât ſur ſujet qui paroiſſoit ſi favorable. *Dea chealb* eut ordre d'amener *Notſcinanſ* c'étoit le nom de la jeune Perſonr Après ſon arrivée & l'avis ordinaire, e commença en ces termes ſon Hiſtoir

avec un air fort tremblant & fort embaraſſé.

TROISIEME EXAMEN.

HISTOIRE DE NOTSCINANSA.

SI la ſévérité & la richeſſe de l'éducation avoient été des préalables de ſageſſe & un préſervatif contre l'amour, je me verrois diſpenſée d'entrer dans un détail qui va beaucoup me coûter; mais hélas! j'ai reconnu, par une fatale expérience, que les inclinations ſont au-deſſus des préjugés : tout le monde n'eſt pas de mon ſentiment; je ſouhaiterois n'être pas dans le cas de le prouver.

A peine avois-je l'âge d'entendre & de parler, que la Princeſſe *Don Comnannveſt* (*a*), ma Mere, me mit dans un Temple de Veſtales, où la premiere choſe

(*a*) Refuge du ſentiment.

qu'on m'apprit, fut que les hommes étoier
des monſtres dévorans qu'il falloit évite
comme des animaux cruels & dangereux
c'étoit le point recommandé au zele d
celle qui avoit le ſoin de mon éducatior
Ma Mere avoit fait un rêve ſi terrible ſu
mon compte pendant ſa groſſeſſe, qu'ell
imaginoit devoir m'élever dans ces pré
jugés, afin de ne point m'expoſer au pér
que le ſonge lui avoit annoncé. Il lu
avoit ſemblé qu'un homme, d'une taill
giganteſque, m'avoit arrachée de ſes bras
ouvert toute vive, & dévoré mon cœu
à ſes yeux. Ce terrible rêve étoit tou
jours préſent à ſon imagination; & plutô
que d'en riſquer la réalité, quelque fû
ſon amour pour moi, elle avoit réſol
de m'enfermer dans le Temple pour l
reſte de mes jours.

Je n'eus pas plutôt atteint l'âge d
treize ans, qu'une triſteſſe mortelle s'em
para de moi, & me fit changer à vue d'œi
J'étois trop bien recommandée pour qu'o
célât mon triſte état à la Princeſſe *Da*

Comnannvest. Elle accourut sur le champ; elle avoit les larmes aux yeux quand elle entra dans ma chambre : ô ma fille, me dit-elle en reculant de deux pas, que vous est-il donc arrivé? En quelle situation vous trouvai-je? D'où vient cet air mélancolique & ce visage pâle & abattu? Vous donne-t-on ici quelques chagrins? Parlez; j'y mettrai ordre: vous savez bien que vous m'êtes plus chere que la vie. Hélas! repris-je en soupirant, j'ignore le mal secret qui me ronge; mais je brûle d'un feu si violent, que je m'en sens dévorer; si cela continue, je connois aisément que je ne peux pas vivre plus longtemps. Ah Ciel! s'écria ma tendre Mere, qu'entends-je? Vous voulez donc, *Notscinansa*, me faire mourir moi-même? Parlez-moi à cœur ouvert, je vous le répete; je vous promets, foi de Princesse de *Don Comnannvest*, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour soulager vos maux : quels que soient les motifs de votre langueur, je ferai tous mes efforts pour la détruire

& pour vous ſoulager. Je perſiſtai long
temps à ne vouloir rien avouer, mais cett
bonne Mere s'y prit avec tant de dou
ceur, & me promit ſi poſitivement de n
point me repentir de ma confiance e
elle, en m'aſſurant que, bien loin de m'e
ſavoir mauvais gré, elle la recevroi
comme une preuve de ma tendreſſe : ell
me preſſa, dis-je, par tant d'endroits
que je crus devoir répondre à tant de
bontés. Ah ! ma Mere, m'écriai-je, com-
ment oſer entrer dans un auſſi cruel dé-
tail ? Vous le pouvez, repartit vivement
la Princeſſe *Don Comnannveſt* ; je vous
promets de partager vos peines, & de
faire tout ce qui dépendra de moi pour
les ſoulager. Après cette nouvelle aſſu-
rance, je m'enhardis, & je commençai en
ces termes.

Un jour que mon inquiétude étoit plus grande qu'à l'ordinaire, je fus me promener ſur le dongeon du Temple, dans le déſir de prendre l'air, & de me diſſiper de cet endroit. Je m'amuſai à promener

mes regards sur les environs : après avoir parcouru indifféremment les premiers objets qui s'offrirent, mes yeux s'arrêterent sur un édifice voisin qu'on bâtissoit ; je fus assez surprise de voir des Femmes habillées différemment que nous, qui y travailloient ; je prenois un singulier plaisir à les voir agir, & je m'étonnois de leur adresse & de leur force. Cette dissipation me plut tellement, que, pendant un mois consécutif, j'allois passer une partie du jour sur le dongeon, & cela pour avoir le plaisir d'y voir travailler ces Femmes fortes. Leur occupation me dissipoit beaucoup, & me donnoit lieu de faire beaucoup de réflexions : mais, me disois-je, pourquoi sont-elles habillées autrement que nous ? & d'où vient la grossiereté de leurs traits ? Il n'y a pas une de nous dans le Temple qui ressemble à ces Femmes : seroient-elles d'une autre espèce ? Cela m'inquiétoit sans cesse, & jettoit mon esprit dans un embaras extrême. Je résolus de m'éclaircir ; &, pour cet effet, dès que je fus

rentrée dans mon appartement, j'en parl
à ma Bonne. Elle me demanda ce que
voulois dire; il paroiſſoit qu'elle n'y con
prenoit rien. Elle m'aſſura affirmative
ment qu'il n'y avoit point de Femme
d'une autre eſpèce que la nôtre, & ell
m'humilia beaucoup, en me diſant qu
je devenois folle, & que, ſi cela conti
nuoit, elle ſeroit obligée de m'enfermer
Son entêtement & ſes diſcours me pique
rent. J'étois bien ſûre de mon fait. Pou
ne pas lui donner lieu de ſe figurer qu
je rêvois, je la conduiſis ſur le dongeon
& lui montrai l'édifice auquel on travail
loit encore. Ah! ma Fille, fuyons
qu'oſez-vous regarder, s'écria-t-elle dè
qu'elle eut vu de quoi il étoit queſtion
Savez vous bien les riſques que vous avez
couru, & que nous courons ici? Ce que
vous prenez pour des Femmes comme
nous, ſont ces monſtres, ces Hommes
dont je vous ai parlé tant de fois, &
dont je vous ai prêché ſi fort l'éloigne-
ment. Ah! ſouvenez-vous-en bien, &

ſur-tout ne remettez jamais les pieds ici. Savez-vous bien que ces Hommes vous dévoreroient tôt ou tard? Il eſt ſurprenant même que cela ne ſoit pas encore arrivé; il faut aſſurément que vous n'en ayez pas été vue.

En me diſant ces choſes, la Bonne me prit par la main, & je fus obligée de la ſuivre. Le premier mouvement que j'avois reſſenti étoit de frayeur, mais le ſecond fut raiſonné. Je n'entends rien à tout cela, me diſois-je; ces monſtres ne ſont pas auſſi odieux que ma Bonne me le fait entendre; & en cas que cela ſoit, nous ne ſommes gueres moins monſtres qu'eux. Le rapport d'eux à nous ne me paroît pas ſi éloigné; & s'ils étoient auſſi redoutables qu'on veut me le perſuader, ils m'auroient déjà dévorée; je me ſuis déjà tant expoſée.... Mais, reprenois-je, il faut bien que cela ſoit, puiſque ma Bonne le dit, & qu'elle s'enfuit ſi précipitamment, malgré la diſtance & les empéchemens qui ſemblent nous mettre à l'abri de leur fu-

reur; leur vue fait apparemment l'effet dont il eſt queſtion : ils ne m'auront pas enviſagée, & c'eſt ſans doute la raiſon pour laquelle je n'ai pas lieu de me repentir de m'y être expoſée. Quelques jours ſe paſſerent ſans que j'euſſe envie de m'expoſer aux Monſtres. L'idée que leur vue m'ôteroit la vie, me retenoit. Cependant, je faiſois encore des réflexions; mais pourquoi, me diſois-je, ces Hommes me feroient-ils du mal? Je ne leur en ai jamais fait; cela n'eſt pas naturel; il n'y auroit qu'une choſe qui pourroit occaſionner l'antipathie dont on me parle; la jalouſie. Nous avons ſans doute par-deſſus eux quelqu'avantage qu'ils envient. Une autre idée ſurvenoit : pourquoi les appelle-t-on des monſtres, ces Hommes, continuois-je? ils ſont faits tout comme nous, à la différence de l'habillement; s'ils avoient les nôtres, ils nous reſſembleroient de tout point. Je voudrois bien en faire l'expérience; mais, que dis-je, continuai-je? ce ſont des monſtres;

ma Bonne le dit ; j'en ferois bientôt dévorée.

Je méditois fans ceffe fur ce fujet. Une idée plus frappante que les autres vint encore m'embaraffer. Mais fi ces Hommes, continuois-je à me dire, font des monftres fi redoutables, pourquoi font-ils répandus dans le monde ? & d'où vient qu'on ne s'en défait pas ? Il paroît cependant tout le contraire, puifqu'on s'en fert pour faire des maifons : il faut bien, puifque cela eft, que leur vue ne foit pas fi redoutable ; on n'auroit garde de s'expofer à aucun commerce avec eux. Ma Bonne affurément m'en fait accroire, ou du moins elle a des raifons pour me tromper. Je fus fi frappée de cette réflexion, que je fus trouver ma Bonne, à laquelle je rendis naturellement tout ce que je venois de penfer à ce fujet, en me plaignant avec des larmes de ce qu'elle en ufoit avec moi avec tant de réferve & fi peu d'amitié.

Elle m'écouta jufqu'à ce que j'euffe

fini, après quoi elle leva les yeux au Ciel, lâcha quelques mots que je n'entendis pas, & me dit enſuite de me donner bien de garde de jamais donner l'entrée à de telles réflexions. Elles vous perdroient, me diſoit-elle, abſolument; ne voyez-vous pas même que l'approche de ces Monſtres terribles ſe fait déjà reſſentir dans votre cœur? Ils vous auront entrevue; la vapeur du venin qu'ils ſoufflent aura été juſqu'à vous. Ces agitations, ces idées qui vous parlent d'eux ſans ceſſe, & qui ſe préſentent à votre imagination, ſont les effets de ces vapeurs dangereuſes; il faut y remédier en occupant votre eſprit de toute autre choſe. On vous a dit vrai, ô *Notſcinanſa;* les Hommes ſont des monſtres, & bien plus dangereux que tous ceux que la nature produit. D'où vient nous renfermons-nous dans des Temples? Pourquoi n'en ſortons-nous jamais? ſi ce n'eſt pour ne point nous expoſer à en être dévorées. Je vous l'apprends, ma Fille, ajouta cette Gouver-

nante; vous l'ignoriez; en voilà la véritable raiſon.

Ce diſcours me parut fondé, & me fit impreſſion quelque temps. Je fis donc ce que je pus pour éloigner de mon eſprit toutes les idées qui l'agitoient; mais au lieu d'en être ſoulagée, ces combats me minoient peu-à-peu. Je ſouffrois le martyre, & je ne pouvois en imaginer d'autre raiſon, ſinon celles que la Bonne m'avoit données. Ils m'auront vue, ces vilains Hommes, me diſois-je; ils m'auront ſoufflé la vapeur dangereuſe par laquelle ils ſont ſi redoutables; c'eſt elle qui me dévore : comment pourrai-je, hélas! en garantir les ſuites, & en empêcher les cruels effets?

Je me trouvai un jour ſi preſſée du trouble qui m'agitoit, que je ſortis de mon appartement ſans ſavoir où je devois aller pour le diſſiper. Ma diſtraction me conduiſit inſenſiblement au fatal dongeon, & je ne m'en apperçus que lorſqu'il n'étoit plus temps. Mes yeux s'étoient déjà jetés

sur l'édifice; il étoit entiérement bâti on y logeoit même. J'eus beau me rappeller tout ce que ma Bonne m'avoit di à ce sujet, & vouloir fuir, je ne pus résister à ma curiosité : l'une des fenêtres étoit ouverte; il me sembloit qu'on agissoit dans le fond de la chambre, & j'avois un désir extrême d'entrevoir ce qui s'y passoit.

Je ne tardai pas long-temps à être satisfaite. Deux personnes parurent tout d'un coup près de la fenêtre : je tressaillis. Il y avoit un Homme. Ah! sans doute, me dis-je en regardant avec précaution, il va dévorer la Femme que je vois à côté de lui; je tremblois pour elle & pour moi, & voulois me retirer. Je ne me sentois pas l'esprit assez fort pour soutenir un spectacle que je me figurois on ne peut pas plus affreux.

J'avois déjà fait quelques pas pour quitter cet endroit fatal, lorsqu'en retournant la tête je vis l'Homme redoutable aux genoux de la Femme; il me sembloit

humilié, & qu'il faiſoit des geſtes de ſupplication & de ſoumiſſion; cela me ſurprit : je m'arrêtai. Ce monſtre n'eſt donc pas ſi redoutable qu'on le ſuppoſe, continuai-je à penſer, puiſqu'au lieu de faire du mal, il paroît demander grace? Voyons à quoi tout cela ſe terminera. Cette réflexion m'arrêta, & me fit examiner ce qui ſe paſſoit avec moins d'effroi.

La Femme ſembloit mécontente de ce que l'Homme lui diſoit; j'en jugeois par la maniere dont elle agiſſoit. Elle ne vouloit pas le regarder, repouſſoit de la main une lettre qui lui étoit préſentée, & puis lui parloit avec un air qui dénotoit de l'aigreur & du dépit. L'Homme étoit toujours à genoux, mettoit la main ſur ſon cœur, joignoit ſouvent les mains, & paroiſſoit touché de la plus vive douleur.

Cette ſcene dura aſſez long-temps : enfin elle changea. La Femme reçut la lettre qu'elle avoit refuſée, l'ouvrit, en tira une de ſa poche, la confronta avec celle qu'elle avoit devant les yeux, & après

un inſtant d'examen, préſenta la main à l'Homme avec un air plus doux. Cette main fut baiſée avec toutes les marques les plus vives de joie. Enſuite cet Homme ſe releva, parla avec beaucoup de vivacité; & la Femme, au lieu d'être fâchée comme elle avoit paru d'abord, paroiſſoit l'écouter avec plaiſir, & ne retiroit point la main qu'elle lui avoit donnée.

La fin de tout cela ſe termina par ſe retirer au fond de la chambre. J'attendois de momens en momens que les Acteurs de cette ſcene reparuſſent, en me flatant que j'en verrois davantage; mais la fenêtre fut refermée, & j'eus lieu de croire, par ce ſoin, qu'on n'avoit pas envie d'être vu, & qu'on ne ſe remontreroit pas davantage.

J'eus beau vouloir comprendre ce que ſignifioit tout ce que je venois de voir, je n'en pus venir à bout; je ne tirois qu'une conjecture, & elle me paroiſſoit bien raiſonnable. Si les Hommes, diſois-je, étoient des monſtres, comme la Bonne

me l'a toujours aſſuré, & qu'ils dévoraſſent les Femmes, celui que je viens de voir dans cet appartement ne ſe ſeroit pas mis aux genoux de celle qui étoit près de lui, & n'auroit pas été ſi humble & ſi doux qu'il me l'a paru. Cette idée combattoit & ébranloit terriblement mes préjugés. Je me repréſentois la maniere dont la jeune Perſonne en avoit uſé avec cet Homme, & le plaiſir qu'elle avoit paru reſſentir après l'avoir fait relever, & lui avoir laiſſé ſa main. Sans ſavoir ce que tout cela ſignifioit, je reſſentois en ſecret, je ne ſais quoi, qui me donnoit de l'émotion, & qui me perſuadoit de plus en plus que les Hommes n'étoient pas auſſi monſtres qu'on avoit voulu me l'inſinuer.

Je m'efforçois à pénétrer le principe de toutes ces choſes, & j'avois les yeux fixés ſur l'édifice avec diſtraction, lorſqu'une fenétre s'ouvrit au-deſſous de celle où s'étoit paſſé la ſcene que je viens de rapporter. Il y parut un jeune homme qui me parut beaucoup

mieux fait & beaucoup mieux mis que tous ceux que j'avois vus jusqu'alors. Loin de craindre son regard, j'attendois *(a)* tranquillement, sans savoir pourquoi, qu'il tournât les yeux vers moi. Le hasard servit mes désirs en les levant sur le dongeon. Il m'entrevit, me fixa, & parut agité & surpris. Ce regard m'étonna, & jetta *(b)* du trouble dans mon ame; je crus que la vapeur dont on m'avoit menacée agissoit, & je voulus fuir; je fis deux pas, & puis *(c)* m'arrêtai : une secrete puissance me retenoit, & me faisoit tourner la tête à tout moment. Le jeune homme avoit tantôt les mains jointes, comme pour me demander une grace, & puis il me sembloit qu'il me faisoit des signes de ne point m'en aller; je fis encore deux pas. Il veut me dévorer, disois-je, & voilà pourquoi il m'invite à demeurer : fuyons... Mais je restois *(d)* toujours.

Je ne puis pas rendre réellement les

(a) 366. Faveur. *(b)* 367. Faveur. *(c)* 368. Faveur. *(d)* 369. Faveur.

mouvemens divers dont j'étois agitée ; je ne me connoiſſois pas moi-même : ce qui eſt bien vrai, c'eſt que je ne pouvois prendre ſur moi de m'éloigner. Toutes les fois que je faiſois un pas pour me retirer, le jeune homme paroiſſoit ſi ému, & me laiſſoit entrevoir des marques ſi préciſes de chagrin, que je ne (*a*) pouvois me réſoudre à lui en donner. Voilà donc ces Hommes, me diſois-je en le conſidérant avec une attention qui ne me répugnoit (*b*) point ; voilà donc ces Monſtres ſi méchans ; s'ils reſſemblent tous à celui-ci, ils ne me paroiſſent guere redoutables ; avec tant de douceur a-t-on quelque choſe à en craindre ? .... Mais, continuois-je, d'où vient donc que ma Bonne m'a donné d'eux une idée ſi terrible ? En auroit-elle été mordue ? Et ſeroit-il bien vrai qu'ils ſont ce qu'elle aſſure poſitivement ? Je ne pouvois concilier toutes ces choſes. Je lui dirai, pourſuivois-je, tout ce que j'ai vu, &

(*a*) 370. Faveur. (*b*) 371. Faveur.

nous verrons après cela ſi elle pourra me répondre, & me donner des raiſons plus valables. Je n'en croyois rien; j'avois vu des Hommes, & je n'étois point dévorée. Il me ſembloit que cela ſuffiſoit pour lui prouver qu'ils n'étoient pas ſi méchans qu'elle avoit voulu me le perſuader.

J'avois tant de (*a*) plaiſir à voir le jeune homme & à en être regardée; je trouvois une telle ſatisfaction à tous les ſignes qu'il me faiſoit, que le ſoleil étoit déjà couché, ſans que je ſongeaſſe à me retirer. Le ſignal de la retraite ayant cependant frapé mes oreilles, il me tira de ma diſtraction, & me fit penſer à l'obligation où j'étois de rentrer dans mon appartement. Je m'éloignois avec peine, & tournai (*b*) vingt fois la tête avant que de perdre de vue le jeune homme; il ſembloit ſe déſeſpérer; j'en étois toute émue (*c*); & s'il m'avoit été poſſible de reſter plus long-temps, je ne ſerois point encore partie; mais je craignois ma

(*a*) 372. Faveur. (*b*) 373. Faveur. (*c*) 374. Faveur.

Bonne;

Bonne : elle feroit peut-être venue me chercher, & c'eft le cas où je ne voulois pas me mettre. Elle m'avoit défendu pofitivement d'aller fur le dongeon; qu'aurois-je eu à lui répondre fi elle m'y avoit trouvée? Cette réflexion me faifit tellement, que je pris mon parti. Je ne lui dirai pas, réfolus-je en moi-même, que j'y fuis venue; elle me gronderoit, & m'empêcheroit peut-être d'y retourner. Ce jeune homme y fera fans doute demain; il m'a paru bien affligé; c'eft moi qui en fuis caufe : il faudra bien aller le confoler (*a*).

Il fut heureux pour moi que ma Gouvernante ne fe trouva point dans mon appartement quand j'y rentrai; elle fe feroit apperçue de l'agitation où j'étois plongée. Je trouvois tant de douceur à rêver, (*b*) que je feignis d'avoir la migraine, afin de ne pas être obligée à remplir mes devoirs avant que de me coucher. Je paffai la nuit à fonger (*c*)

(*a*) 375. Faveur. (*b*) 376. Faveur. (*c*) 377. Faveur.

au jeune homme, & j'attendois, avec une impatience extrême, le lendemain pour le (*a*) revoir, & pour tâcher de pénétrer ce que vouloient signifier les signes qu'il m'avoit faits.

A peine eus-je rempli le jour suivant les obligations ordinaires, que je m'échapai adroitement, & montai sur le dongeon. En entrant sur la plate-forme, j'entrevis le jeune homme qui étoit déjà à la fenêtre. A peine m'entrevit-il qu'il baisa ses mains, me les tendit avec des signes de joie dont je fus toute émue (*b*). Je fus me mettre à la place que j'avois occupée la vieille, & je me (*c*) mis à le considérer. Je ne finirois point, si je rapportois toutes les choses qu'il fit pour me faire entendre quelque chose que je ne comprenois pas. Je ne perdois pas un seul de ses signes. Il me paroissoit assez que ses gestes dénotoient de l'amitié, mais je ne les connoissois pas assez pour les bien expliquer. Je me conten-

(*a*) 378. Faveur. (*b*) 379. Faveur. (*c*) 380. Faveur.

tois de les voir & d'y répondre (*a*) quelquefois. Lorſque cela m'arrivoit, l'Inconnu ſautoit de joie, baiſoit le bout de ſes doigts, me les préſentoit, puis frappoit d'une main ſa poitrine, ſe mettoit à genoux, croiſoit ſes bras, & remuoit les levres comme s'il m'eût parlé. J'examinois tout cela avec complaiſance, & je m'en amuſois (*b*) infiniment.

Plus d'un mois ſe paſſa de cette ſorte. Je me rendois tous les jours ſur le dongeon. Le jeune homme étoit exact à ſe trouver à la fenêtre, & nos conférences ſe paſſoient en ſignes réciproques (*c*). J'étois entierement revenue des préjugés dont j'ai parlé, & je concevois en moi-même, que lorſque la Bonne me les avoit donnés, elle avoit eu ſes raiſons. J'étois trop occupée (*d*) du jeune homme pour me donner le temps de les pénétrer. Je me contentois de croire ce que je voulois, & je continuois à me procurer

(*a*) 381. Faveur. (*b*) 382. Faveur. (*c*) 383. Faveur. (*d*) 384. Faveur.

adroitement des occasions d'aller sur le dongeon, sans qu'on s'en apperçût. J'y prenois tant de plaisir (*a*), que j'aurois été au désespoir si l'on m'en avoit privée.

Un jour que je m'y étois rendue de meilleure heure qu'à l'ordinaire, je fus surprise de trouver la fenêtre ouverte & de ne l'y pas voir; cela n'étoit jamais arrivé: j'en fus d'une inquiétude (*b*) extrême. Que seroit-il arrivé? m'écriai-je, qui l'en eût empêché; ma Bonne lui auroit-elle défendu de s'y trouver davantage? Car je croyois, que moi lui étant subordonnée aussi-bien que celle du Temple, elle devoit avoir la même inspection sur toutes les autres créatures: j'étois d'une inquiétude extrême. Elle aura su, me disois-je, ce qui se passe, & elle m'aura causé ce chagrin (*c*): je lui en voulois un mal infini. J'étois si prévenue (*d*) en faveur de l'Inconnu, qu'il ne me venoit seulement pas dans l'esprit

(*a*) 385. Faveur. (*b*) 386. Faveur. (*c*) 387. Faveur. (*d*) 388. Faveur.

de l'accuser de négligence. La prévention étoit, ô ma Mere, comme vous le voyez, bien plus forte que le préjugé qu'on avoit voulu m'inspirer contre les Hommes. La nature l'avoit emporté sur la prévention; elle est bien plus puissante que l'art: je ne fus pas long-temps sans en être convaincue.

Je commençois à devenir d'une impatience (*a*) extrême. L'heure ordinaire étoit plus que passée, & je désespérois de revoir le jeune homme, lorsqu'il parut tout-à-coup. Par les signes qu'il me fit en me voyant, il sembloit me demander pardon de m'avoir fait attendre; hélas! (*b*) il étoit tout pardonné: sa vue (*c*) avoit remis le calme dans mon esprit agité. Je ne l'avois jamais trouvé si aimable (*d*) & si ajusté; je le considérois avec un plaisir (*e*) singulier, & me disois; si tous les Monstres ressemblent à celui-ci, & que toutes les Femmes n'en soient pas

(*a*) 389. Faveur. (*b*) 390. Faveur. (*c*) 391. Faveur. (*d*) 392. Faveur. (*e*) 393. Faveur.

plus effrayées que moi, je ne prévois pas que ma Bonne trouve beaucoup de perſonnes qui penſent comme elle; ſi j'avois quelque regret, c'étoit celui de n'en pas approcher (*a*) de plus près.

Je méditois dans mon imagination ces choſes, lorſque l'Inconnu me montra un papier attaché à une fleche, & me fit ſigne qu'il alloit me l'envoyer: je m'en réjouis (*b*) ſans en bien ſavoir la raiſon. Il prit un arc, le banda, & la fleche tomba à mes pieds. Je la ramaſſai, en retirai le papier, & le lui montrai. Il avoit la main ſur ſon cœur, & me marquoit, avec vivacité, des choſes que je ne comprenois pas. J'ouvris la lettre, & y trouvai ces mots; ils me firent un plaiſir (*c*) que j'ai mieux reſſenti que je ne ſuis capable de l'exprimer.

Lettre.

« Eſt il permis à un Homme que votre » premiere vue vous a ſoumis pour le

(*a*) 394. Faveur. (*b*) 395. Faveur. (*c*) 396. Faveur.

» reste de sa vie, de chercher les moyens
» de vous l'apprendre, ô belle Inconnue,
» & de vous jurer une fidélité éternelle?
» Que n'ai-je pas fait pour parvenir à
» vous voir de plus près? Mais, hélas!
» tous mes efforts ont été vains jusqu'ici;
» l'intérieur de votre Temple est inac-
» cessible, on ne peut y aborder; qu'elle
» rigueur. Ah! si j'osois me flater de
» pouvoir un jour vous plaire, ces ob-
» stacles se leveroient infailliblement.
» Daignez, ô la plus charmante des créa-
» tures, me faire part de ce que vous
» pensez à ce sujet. J'ai bien trouvé les
» moyens de vous remettre cette lettre,
» je ne désespere pas de vous donner ceux
» de m'envoyer la réponse. Si l'amour
» le plus tendre mérite quelque grace,
» je ne dois pas me désespérer: le moin-
» dre de vos signes me fera comprendre
» ce que je dois espérer. Avec tant de
» charmes il n'est pas possible que vous
» soyez barbare. Pensez que je mourrois,

» ſi vous m'ôtiez l'eſpoir de vous plaire ;
» j'en fais mon objet le plus doux ».

Quoique je n'entendiſſe rien à ces mots d'amour & de fidélité, je ne laiſſois pas de comprendre qu'ils ſignifioient des choſes gracieuſes. Un ſentiment ſecret (*a*) ſuppléoit à mon peu de connoiſſance, & me faiſoit trouver de la douceur (*b*) dans la lecture de ce billet. Il n'y avoit que l'article où l'Inconnu parloit de mourir, ſi je lui ôtois l'eſpoir de me plaire, qui me fit de la peine. J'en ſerois bien fâchée (*c*) me diſois-je, & ſi je comprenois ce que cet Homme aimable exige de moi, je me preſſerois bien vîte de le lui accorder (*d*). Je ne veux point qu'il meure ; je reſſens trop de plaiſir (*e*) à le voir pour m'en ôter ainſi l'occaſion.

Je relus pluſieurs (*f*) fois la lettre. A chaque fois il me ſembloit y trouver

(*a*) 397. Faveur. (*b*) 398. Faveur. (*c*) 399. Faveur. (*d*) 400. Faveur. (*e*) 401. Faveur. (*f*) 402. Faveur.

des choses nouvelles & intéressantes; à tous les endroits qui me causoient de l'émotion (*a*), je jettois les yeux sur l'Inconnu, & il me paroissoit de moment en moment plus aimable. C'est de l'amitié, continuois-je à me dire, il n'est pas nécessaire de presser davantage mon imagination pour le pénétrer. Voilà comme j'aime ma Bonne.... Mais, me reprenois-je, d'où vient que je la crains & que je l'évite, & que je suis charmée quand je vois l'Inconnu? C'est que j'aime (*b*) mieux le jeune homme, ajoutois-je; au lieu de me gronder, il a toujours l'air riant & flateur; il cherche à m'amuser, & il y réussit on ne peut pas mieux. Ma Gouvernante, au contraire, dit toujours; son air est froid & sérieux, & impose toujours : il n'est donc pas surprenant que je ne l'aime pas autant que lui.

Pendant que je faisois ces réflexions, l'Inconnu me regardoit attentivement;

(*a*) 403. Faveur. (*b*) 404. Faveur.

il avoit les mains jointes, & sembloit attendre des graces. Hélas! si j'avois su de quelle maniere lui faire entendre ce que je pensois d'avantageux (*a*) pour lui, je ne l'aurois pas fait languir long-temps. A ce défaut je le regardois de tout mon cœur (*b*), & copiois les signes qu'il me faisoit. S'ils signifient des choses gracieuses, comme je n'en doute pas, me figurois je, il les entendra : ils me font plaisir (*c*), ce sont les mêmes, ils doivent faire le même effet. Je ne me trompois pas ; le jeune homme paroissoit transporté de satisfaction.

Il me vint dans l'esprit de mettre la main sur mon cœur (*d*); c'étoit le signe favori du jeune homme. A peine y futelle qu'il sauta de joie: je crus que je devois l'imiter, & je sautai (*e*) aussi. Que veut donc dire ce transport ? ô *Notscinansa*, s'écria une voix qui me glaça les sens, & que je reconnus pour

(*a*) 405. Faveur. (*b*) 406. Faveur. (*c*) 407. Faveur. (*d*) 408. Faveur. (*e*) 409. Faveur.

celle de ma Gouvernante ; êtes vous devenue insensée ? C'est donc ainsi que vous vous conformez à mes intentions ? Je ne répondis rien ; j'avois les bras croisés, & la chere lettre de l'Inconnu à la main. D'où vient ce papier ? continua ma févere Gouvernante en me l'ôtant & en jettant les yeux sur l'écriture. Je la laissai faire ; elle le lut, & à chaque mot elle jettoit sur moi des yeux enflammés de colère. Comment donc ! s'écria-t-elle après avoir achevé, vous avez un Amant ? Vous êtes en commerce avec lui ; & malgré l'horreur que j'ai fait mon possible de vous inspirer pour les vilains hommes, non-seulement vous les cherchez, mais encore vous recevez leurs lettres. O Ciel ! qui l'auroit cru ? Est-ce ainsi que vous répondez à tous les soins qu'on se donne de votre éducation ? Que dira la Princesse *Don Comnannvest* ? Que diront la Grande-Prêtresse & les Vestales ? J'abrege : la mercuriale fut d'une longueur insupportable. Je fus remenée dans

mon appartement; & afin de m'ôter à l'avenir toutes les occaſions de revoir l'Inconnu, le dongeon fut fermé à clef, & je perdis tout eſpoir de ce côté.

Voilà la premiere cauſe de l'état où je fus réduit, ô ma Mere. La ſeconde m'a été plus ſenſible, & ſera ſans doute celle de ma fin. Au Ciel ne plaiſe, reprit la Princeſſe *D[illegible] Comnannveſt*; il vaudroit mieux.... Mais pourſuivez; la ſuite de votre Hiſtoire aidera à me déterminer. Je continüai ainſi.

Je fus au déſeſpoir de l'obſtacle que ma Gouvernante avoit mis à mes (*a*) déſirs. A peine étois je capable d'entendre toutes les raiſons qu'elle me donnoit pour n'y pas retourner. Au lieu de cette docilité dont j'avois fait profeſſion juſqu'alors, je devenois de jour en jour plus aigre; je n'avois plus de confiance: j'avois été trompée, & cela ſuffiſoit. Un jour la Bonne ſe mit en colere véritablement, à cauſe de la maniere obſtinée avec la-

(*a*) 410. Faveur.

quelle je lui répondois. Elle n'y étoit point accoutumée, & je m'en étonnois moi-même: elle avoit beau vouloir reprendre ce ton que je craignois tant autrefois, il ne m'imposoit plus. Nos conversations se terminoient toujours par mes larmes; elle en avoit pitié, & dès qu'elle les voyoit couler, elle m'embrassoit, me flatoit, & me disoit qu'elle m'aimoit de tout son cœur; tout cela ne me touchoit point. Vous me ménagez à présent, lui disois-je, à cause de la situation où vos rigueurs m'ont réduite; que vous ai-je donc fait pour me faire mourir ainsi peu-à-peu? Mais, ma chere Enfant, me disoit-elle, rentrez donc en vous-même: ce que vous appelez rigueur est une sage prévoyance; voulez-vous que je vous abandonne aux Monstres dévorans? Ce discours, au lieu de me calmer, m'irritoit; je ne pouvois souffrir qu'on parlât ainsi des Hommes. Ils ne sont point des Monstres, m'écriai-je en pleurant, c'est une pure calomnie; il n'y

a rien dans le monde de ſi aimable ; & je n'ai jamais eu tant de plaiſir dans ma vie, qu'en conſidérant celui dont vous m'avez privé. Pourquoi me traiter toujours en Enfant, continuai-je ? Il y a mille choſes qu'on m'a cachées, que j'ignore, & que je devrois ſavoir : tenez, ajoutois-je, vous avez beau déclamer contr'eux ; ou je verrai mon (*a*) cher Amant, ou je me laiſſerai mourir (*b*) de langueur.

Je dépériſſois en effet de jour en jour, & mon accablement vint à tel point, que ma Bonne crut devoir, pour m'empêcher de mourir, ſe prêter à mes déſirs. Eh bien, me dit-elle un jour, allons ſur le dongeon prendre l'air, puiſque cela vous fait tant de plaiſir, & que vous prenez les choſes tellement à cœur ; je le veux bien, & vous irez même toujours, ſi vous voulez me promettre une choſe. Ah ! tout ce que vous voudrez, m'écriai-je, tranſportée d'une permiſſion ſi chere, & qui faiſoit le

(*a*) 411. Faveur. (*b*) 412. Faveu

bonheur de ma vie. C'eſt de me faire confidence de tout ce que vous penſerez, continua-t-elle. De tout ce que je penſerai, repris-je, ſurpriſe d'une pareille propoſition: eh! comment le pourrois-je? Souvent je ne m'entends pas bien moi-même. N'importe, continua ma Bonne, je vous aiderai à vous deviner par les queſtions que je vous ferai. J'ai de bonnes raiſons pour exiger cette complaiſance de votre part: avec ces précautions, je vous laiſſerai votre liberté, & je ne craindrai point que vous en méſuſiez.

Je promis tout ce qu'elle voulut, & après ma parole donnée, elle me donna la clef du dongeon: j'y volai (*a*). J'y vais revoir mon aimable (*b*) Inconnu, me diſois je; hélas! s'il a autant ſouffert de mon abſence que j'ai ſouffert de la ſienne, il ſera bien changé. Les fenêtres de ſon appartement étoient ouvertes: j'eſpérois qu'il y paroîtroit; mais le jour

(*a*) 413. Faveur. (*b*) 414. Faveur.

ſe paſſa ſans qu'il ſe montrât. Je m'en retournai très-triſte (*a*), & ſans l'eſpérance que j'avois d'être plus heureuſe le jour ſuivant, je ſerois morte abſolument de chagrin.

Le lendemain & les jours d'après reſſemblerent à celui qui les avoit précédés. L'Inconnu, non-ſeulement ne paroiſſoit point, mais même ne demeuroit plus dans le même endroit. J'en jugeai par les viſages nouveaux qui ſe montrerent à la fenêtre.

Je gémiſſois (*b*), & je paſſois une partie des nuits à pleurer (*c*). Ma Bonne avoit beau me conſoler, & pour me diſtraire, imaginer des amuſemens propres à me diſſiper, je dépériſſois à vue d'œil; je n'avois que ce jeune homme en tête (*d*): ſon imagination m'obſédoit, & il n'y avoit que lui ſeul qui fût capable de ſoulager (*e*) ma langueur.

Un jour que je m'étois rendue ſur le

(*a*) 315. Faveur. (*b*) 316. Faveur. (*c*) 317. Faveur. (*d*) 318. Faveur. (*e*) 319. Faveur.

dongeon, plutôt par habitude que par l'eſpoir d'y revoir l'Inconnu, je m'entendis appeler par une voix que je ne connoiſſois pas: je tournai précipitamment la tête. Juſques-là je n'avois vû de la maiſon que ma ſeule Gouvernante, & je m'étonnai de ce qu'elle ſouffrît que quelqu'un abordât où je me trouvois : il étoit arrivé une fois pareille choſe. Une jeune Veſtale s'étoit rencontrée comme je ſortois de mon appartement, & avoit voulu lier connoiſſance avec moi : ma Bonne, qui étoit ſurvenue, l'en avoit repriſe avec aigreur. J'étois ſi jeune alors, que je n'y avois pas fait attention, & même je ne m'en étois pas ſouvenu depuis.

Pour lors je me rappelai ces choſes; ce qui fut cauſe, qu'au lieu de répondre à la perſonne qui me parloit, je m'éloignai : Arrêtez, ô *Notſcinanſa*, me dit-elle en me ſuivant, & s'il eſt vrai que les premiers pas faits pour vous plaire n'ayent point été regardés avec colere, donnez-m'en une preuve en daignant

m'écouter; je marrêtai: ce diſcours me toucha; mais bien loin d'imaginer le vrai de cette aventure, je me figurai que cette perſonne étoit la même à qui ma Gouvernante avoit défendu autrefois de me parler. Vous ſavez, lui dis-je, les ordres de ma Bonne; je crains bien moins de lui déplaire que de vous expoſer à ſon aigreur: ſi j'étois la maîtreſſe de répondre à vos bontés..... Si vous en êtes la maîtreſſe? reprit celle que je prenois pour une Veſtale: ah! ſans doute: après m'être expoſé à perdre la vie pour jouir du bonheur de vous voir, vous devez vous perſuader que je ne puis avoir d'autre crainte que celle d'en être privé. Ce diſcours m'étonna. Je ne pouvois croire que la mort fût attachée à l'infraction d'une loi ſi injuſte. Plus vous me faites enviſager de riſques pour vous, répondis-je en la conſidérant avec un certain trouble inconnu, & plus je dois vous éviter; je ſerois au déſeſpoir d'avoir à me reprocher la perte d'une perſonne

dont le crime eſt ſi flateur pour moi. Nous ne nous entendons pas, interrompit la prétendue Veſtale en ſe jettant à mes pieds. Reconnoiſſez en moi, ô *Notſcinanſa*, ce jeune homme ſur lequel vous avez quelquefois daigné jetter les yeux, & qui feroit mort mille fois s'il n'avoit trouvé les moyens de vous revoir & de vous aſſurer qu'il ne peut vivre ſans vous. L'entrepriſe eſt hardie, je l'avoue : il ne falloit pas moins qu'un amour auſſi exceſſif que le mien pour ſe mettre au-deſſus de tant d'obſtacles; mais ce même amour m'a rendu tout facile : ſerois-je aſſez malheureux pour qu'il me refuſât le ſeul bien que j'envie, & pour lequel je ſacrifierois mille vies, ſi je les avois, pour le mériter ?

Mon étonnement fut ſi grand, & ma joie (*a*) ſi exceſſive, que je reſtai ſans réponſe; il s'en falloit même bien peu que les ſens ne m'abandonnaſſent: Quoi! m'écriai-je, après être revenue de ma

(*a*) 420. Faveur.

ſurpriſe, il ſe peut que je vous voye, & que vous ſoyez dans le même lieu où je ſuis? Oui, charmante *Notſcinanſa*, reprit avec tranſport le jeune homme, & j'y ſuis le plus heureux des hommes, puiſqu'il paroît que ma vue ne vous déplait point. Bien au contraire (*a*), repris-je avec ſincérité; l'état où vous me voyez en eſt une preuve bien convaincante. Depuis l'inſtant que ma Bonne m'a ſurpriſe ici, & qu'elle m'en a privé, je ſuis tombée dans une langueur (*b*) mortelle; mais puiſque la cauſe en eſt ôteé, je ne doute pas que je ne reprenne bientôt, avec ma joie (*c*), une ſanté que je ne pouvois conſerver ſans vous voir (*d*). Ah Ciel! s'écria l'Inconnu en me prenant une main qu'il ſerra (*e*) de toutes ſes forces, je ſuis aimé, je n'en puis douter: Ah! J'en mourrai de plaiſir. Quoi! repris-je, vous me ſurprenez, tantôt vous me diſiez que vous mourriez ſi je ne vous aimois pas,

(*a*) 421. Faveur. (*b*) 422. Faveur. (*c*) 423. Faveur. (*d*) 424. Faveur. (*e*) 425. Faveur.

& à préfent vous mourrez, dites-vous, parce que je vous aime? Ces amitiés font donc bien cruelles, puifqu'elles fe terminent toujours par la mort; je n'y comprends rien : cependant, fi cela eft, ne nous aimons plus; je ne veux pas que vous perdiez la vie. Je vous avoue même qu'elle m'eft beaucoup plus chere (*a*) à préfent qu'elle ne me l'étoit avant que vous m'ayez été rendu; cela eft bien naturel : je jouis d'un bonheur (*b*) après lequel je foupirois depuis long-temps.

Ce difcours m'attira la réponfe la plus gracieufe. Je l'écoutois avec un plaifir (*c*) infini. Je ne me laffois point de l'entendre; mais d'où vient, lui dis-je, que tout ce que vous me dites à le don de me charmer (*d*), & que ce qui vient de la part de ma Gouvernante, me fatigue & m'ennuie à la mort? La raifon en eft fimple; c'eft que j'ai de l'amour, & qu'elle n'a que de l'amitié; & que l'amour eft com-

(*a*) 426. Faveur. (*b*) 427. Faveur. (*c*) 428. Faveur. (*d*) 429. Faveur.

plaiſant, & l'amitié ſouvent trop ſincere. Voilà ce que je ne comprends pas, interrompis-je; quelle différence mettez-vous entre l'un & l'autre? N'eſt-ce pas toujours aimer? Oui, *Notſcinanſa*, reprit l'Inconnu, mais la façon d'aimer de l'un eſt bien différente de l'autre. L'amour ne connoît point de bornes, déſire toujours, & ne ſe repaît que d'amour. L'amitié eſt tranquille, finie, ſe ſatisfait de ſentimens ordinaires, & ſe nourit des plus légeres attentions.

J'avouai naturellement au jeune homme que je ne comprenois point encore ces différences. Vous les concevrez, me dit-il en ſouriant, plutôt que vous ne penſez; il n'y a qu'à reſſentir de l'amour pour en connoître tous les myſteres; c'eſt un Dieu prodigue qui ſe plait à répandre ſes faveurs. Ah! comment ſait-on qu'on a de l'amour? ajoutai-je. Lorſqu'on eſt inquiet, qu'on ſoupire de l'abſence de ce qu'on aime, & qu'on déſire de ne jamais le quitter. Sur ce pied-là j'en

reſſens, & du plus tendre, répliquai-je; j'ai éprouvé (*a*) tout ce que vous venez de dire, & je le reſſens encore. Vous êtes adorable, reprit le jeune homme, & il ne faudroit pas être ſuſceptible d'aucun ſentiment pour n'en pas convenir, & pour ne pas vous aimer éternellement.

L'entretien en reſta-là pour cette fois. Le jour commençoit à baiſſer; l'Inconnu m'en fit appercevoir. Je m'éloignai de lui avec peine (*b*). J'avois été ſi tranſporté de le revoir, que j'avois oublié de lui demander par quel miracle il avoit pénétré jusqu'à moi, & comment il prétendoit continuer à me voir? Ce ne fut qu'après l'avoir quitté que je penſai à ces choſes. J'en fus extrêmement troublée, & je paſſai la nuit avec beaucoup d'inquiétude.

Le premier de mes ſoins, lorſque je le revis, fut de lui demander ce détail. Il m'en inſtruiſit en ces termes.

Le lendemain du jour que je vous

(*a*) 430. Faveur. (*b*) 431. Faveur.

écrivis, charmante *Notſcinanſa*, me dit-il, je ne fus pas peu ſurpris de ne vous pas revoir ſur le dongeon; je crus que ma lettre vous avoit fâchée contre moi, & cette idée me déſeſpéra. Je réſolus, ſi vous continuiez à ne pas vous remontrer, de faire tous mes efforts pour pénétrer dans le Temple, afin d'obtenir mon pardon. La choſe étoit bien difficile, & je ſavois qu'il y alloit de la vie en cas que je fuſſe découvert: nous en avions eu un exemple l'année précédente. Un homme de mon âge avoit payé de ſa tête une pareille témérité; & quoiqu'il appartînt à tout ce qu'il y avoit de mieux à la Cour, la Reine même n'avoit jamais pû le ſauver.

Fin du Tome Second.

